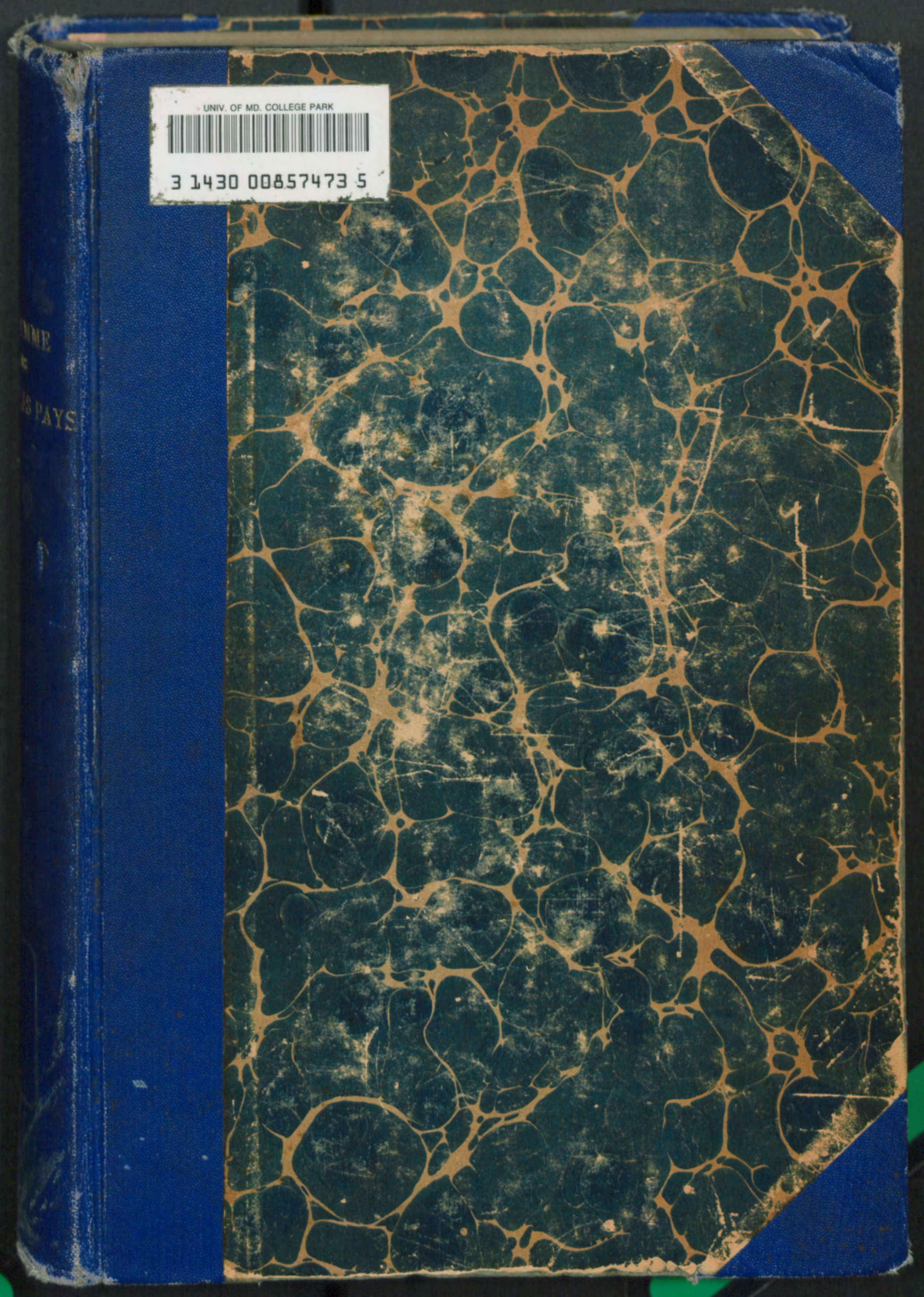
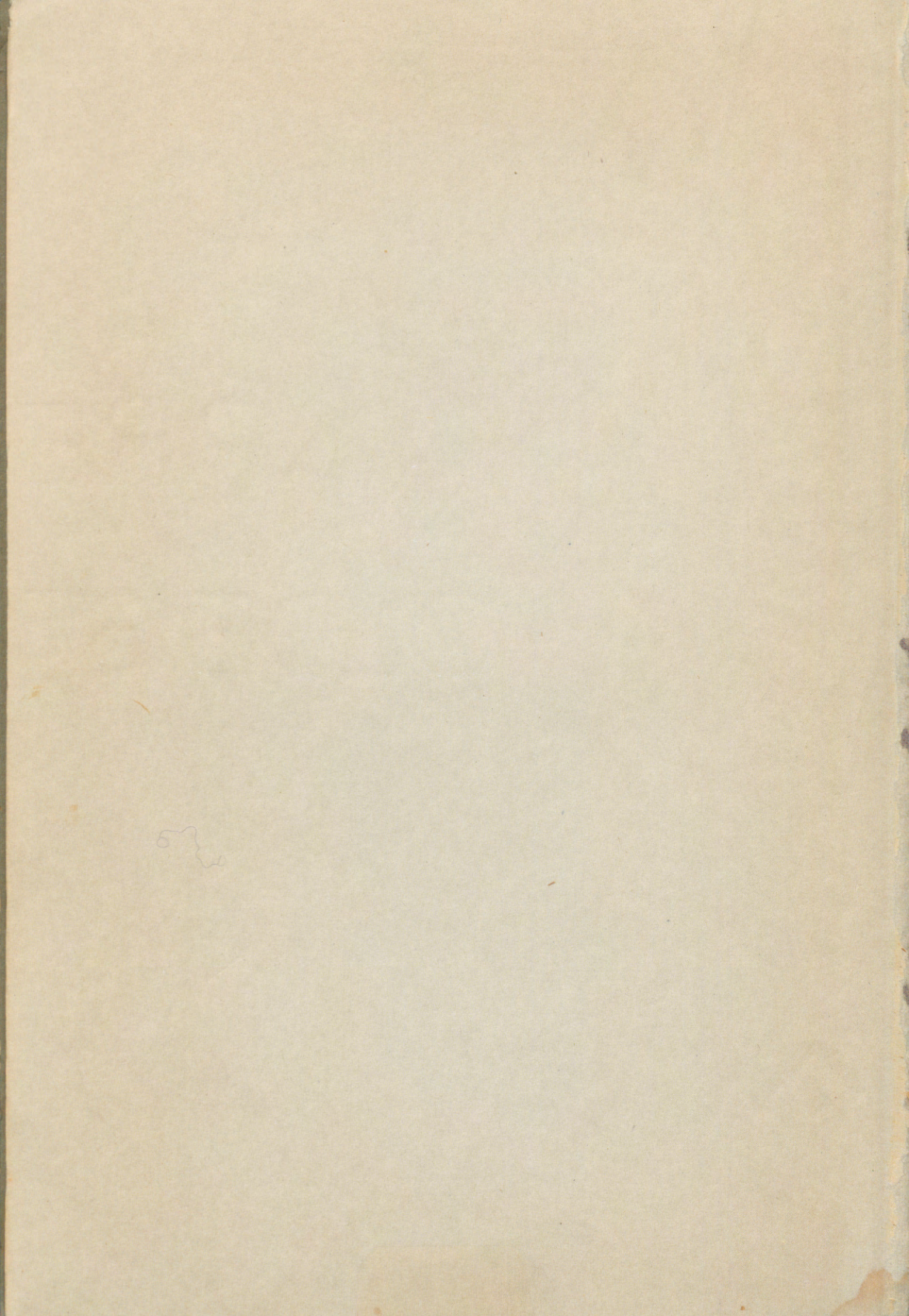
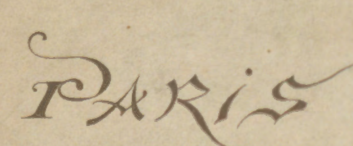


UNIV. OF MD. COLLEGE PARK
3 1430 00857473 5





DANS TOUS LES PAYS

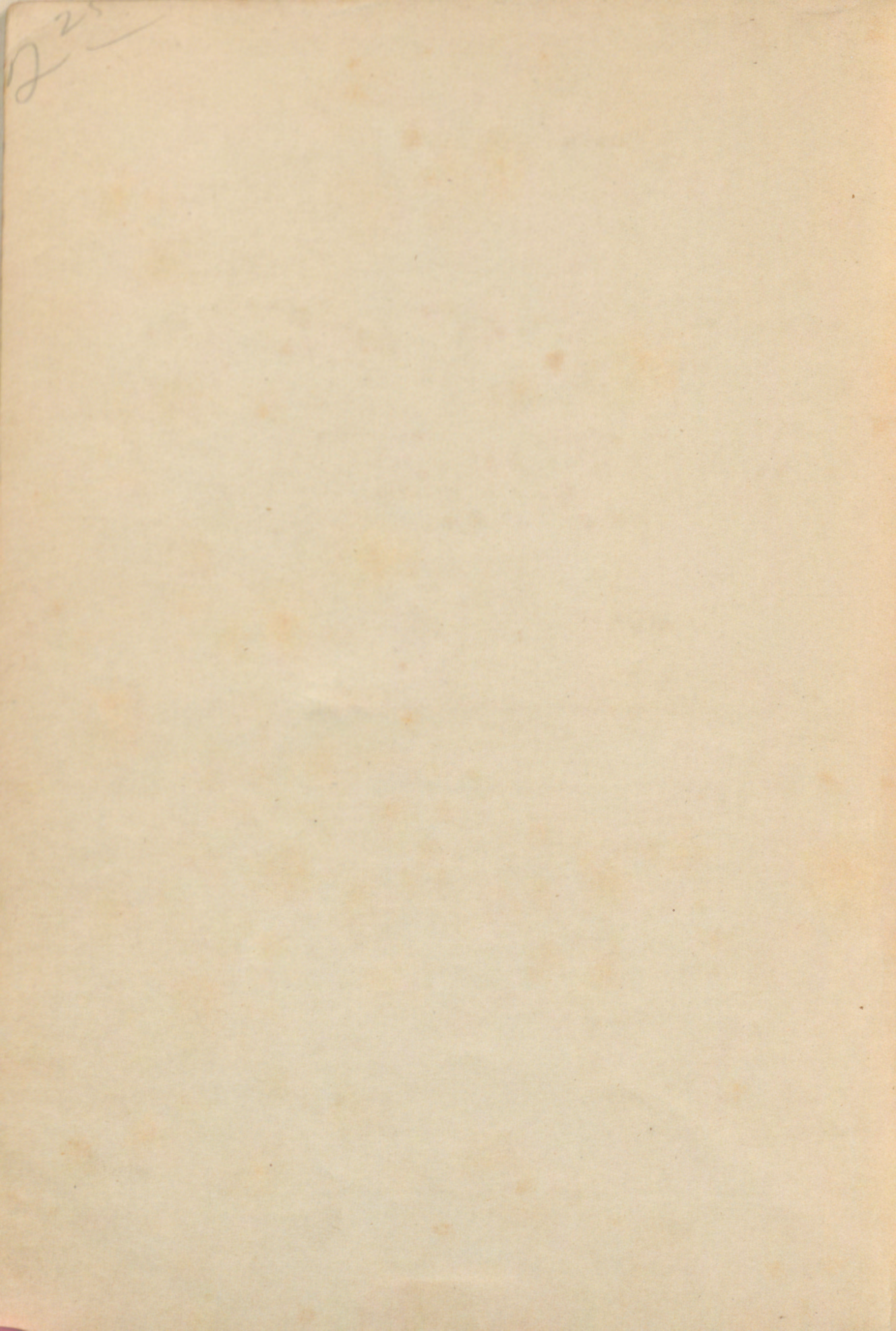


JOUVET & Cie.

ÉDITEURS

45, rue St André des Arts.

1882.



LA FEMME

DANS TOUS LES PAYS

PARIS. — TYPOGRAPHIE DU MAGASIN PITTORESQUE
(JULES CHARTON, ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ)
Rue de l'Abbé-Grégoire, 15

JULES GOURDAULT

LA FEMME

DANS

TOUS LES PAYS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 191 GRAVURES SUR BOIS



PARIS

LIBRAIRIE FURNE, JOUVET ET Cie

JOUVET ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

M DCCC LXXXII



AVANT-PROPOS

On peut juger d'une société par la place que les femmes y occupent et par la nature du rôle qu'elles y jouent. A ce titre, un tableau complet du monde féminin équivaudrait presque au bilan de la civilisation, un triste et pauvre bilan, comme il me serait, soit dit en passant, facile de le montrer.

Mais ce n'est pas à cette ambitieuse étreinte du sujet que prétend ce petit volume. Procédant par esquisses rapides et légères,

il ne vise qu'à en dire assez pour donner envie d'en savoir davantage ; il se borne à jeter des lueurs successives sur les divers côtés de la question, laissant à d'autres le souci de pourvoir à l'illumination complète de l'ensemble.

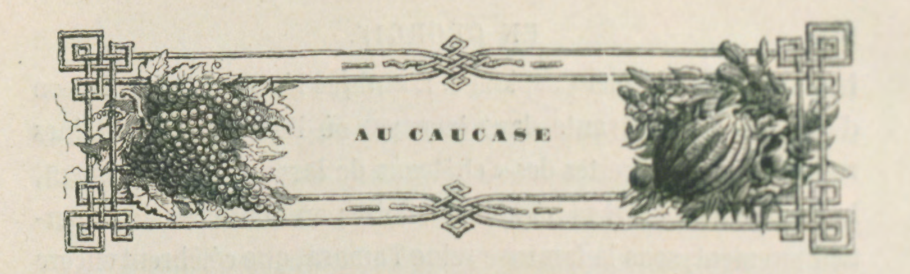
Le romanesque est absent de ce livre ; il écarte les imaginations des conteurs et des poètes, pour s'en tenir uniquement au réel. Tout en se gardant de l'érudition, qui serait ici le « genre ennuyeux », il a grand soin, le cas échéant, de ne puiser qu'aux sources récentes, qu'aux documents authentiques et vrais, tels que le savant volume de M. A. von Schweiger-Lerchenfeld (*Das Frauenleben der Erde*), les écrits de MM. Max Büchner, Cameron, Baker, Hildebrandt, Lenz, Petermann, etc., ét les relations si vivantes que publie hebdomadairement le *Tour du Monde*.

Prenant pour point initial l'Asie, ce berceau toujours vénéré du monde, il la traverse de part en part, depuis les classiques rivages du vieux Pont jusqu'au dédale des mers japonaises, pour gagner ensuite, par les terres océano-australiennes, ce double continent d'Amérique, que l'Europe a tant bien que mal recréé, et revenir de là vers notre Occident par ce mystérieux massif africain que, dans sa hâte impatiente et presque féroce, l'Europe voudrait recréer à son tour.

L'histoire et la géographie n'interviennent ici que pour mettre les figures en leur cadre, et jeter d'ondoyants reflets de paysages sur ce défilé de types disparates.

L'essentiel, en effet, est que chaque contrée, vue à vol d'oiseau, demeure bien en son jour, conserve sa couleur propre et son empreinte caractéristique; si, par surcroît, en sa forme concise, l'ouvrage parfois peut faire réfléchir, l'auteur n'en demande pas davantage.





CHAPITRE PREMIER

L'ancienne Géorgie et la ville de Tiflis. — Mœurs des femmes. — La Tcherkesse. — Comment on se marie chez les Tchetchenzes. — Dit funèbre. — Aspect actuel des *aouls* circassiens. — Les Tatares nomades de la Transcaucasie.

I

La « belle » Géorgienne, la « belle » Circassienne, c'est notre façon de parler ordinaire pour désigner les femmes du Caucase ; et, bien qu'en Orient, non plus que chez nous, tout ce qui reluit ne soit pas or, l'épithète ici n'a rien d'abusif. Mais voyons le cadre, avant les figures.

La Géorgie est, on le sait, la région, aujourd'hui russifiée, qui s'étend, au pied sud de la chaîne caucasique, entre

la mer Noire et la mer Caspienne. L'antique légende de la « Toison d'or » est restée vivante dans le pays, où l'on montre certaines ruines comme les restes des « châteaux de Jason. » Politiquement, la contrée a eu aussi sa période de gloire ; au douzième siècle particulièrement, sous la fameuse reine Tamara, que célèbrent encore les chants populaires, les Géorgiens ou Kartvel ont dominé sur tout le territoire caucasien ; puis les invasions, les guerres incessantes, les luttes intestines, ont amené la rupture de la nationalité en fragments divers, jusqu'au jour (1801) où le faible roi Georges XIII légua au tsar, en bonne et due forme, ce qui lui restait de royaume.

Dès lors, la Géorgie, qui, de fait, avait déjà perdu son indépendance, fut incorporée officiellement à l'empire russe. A cette réduction définitive du vieux Kartli en province moscovite se rattache un épisode qui ne manque pas d'une certaine saveur tragique. A la tête des opposants de la dernière heure s'était mise la reine douairière en personne, femme énergique, opiniâtre, vrai type de l'ancienne race géorgienne. Quand le puissant tsar l'invita à quitter le pays de ses aïeux et à se rendre à Saint-Pétersbourg, pour y passer la fin de sa vie entourée de tous les honneurs dus à une majesté déchue, elle refusa net. Les choses en restèrent là d'abord ; puis, un jour, parut chez elle un prince grousien, dépêché par le maître nouveau, pour renouveler avec menaces à l'ex-souveraine l'invitation déjà déclinée. Cette fois encore, la princesse refusa. Au dehors, cependant, les généraux russes trouvaient que l'entretien durait trop longtemps ; impatientés, ils envoyèrent au négociateur l'ordre de prendre la reine « par la main » et de la faire sortir. Devant ce suprême affront, celle-ci alors tira des amples plis de son vêtement le long poignard (*kindschal*) qu'elle ne quittait point, et le plongea dans le cœur du vassal infidèle, en prononçant ce seul mot : « Traître ! » Après quoi, elle se laissa em-

mener avec ses deux fils, et disparut pour toujours. Jamais on n'entendit parler d'elle; on dit seulement que, de longues années, elle fut prisonnière dans une ville russe; mais le jour, les circonstances, l'année de sa mort, sont restés inconnus.

Les populations de la Géorgie n'étaient pas néanmoins d'humeur à s'ensevelir dans le deuil du passé. Nées pour la vie facile et heureuse, elles n'avaient cessé, même sous le cimeterre musulman, de se repaître de chansons et d'amour; cette fois encore, elles secouèrent leur accès passager de mélancolie et revinrent à leur insouciance naturelle. Tiflis, la capitale du pays, cette cité, mi-partie musulmane et chrétienne, tant vantée des poètes et des écrivains, s'accommoda de sa nouvelle fortune plus vite et mieux que les Russes eux-mêmes ne l'avaient espéré.

Que dis-je? il lui a fallu ce changement de condition pour introduire un peu d'air et de lumière dans l'écheveau emmêlé de ses antiques rues, et pour faire surgir sur les hautes berges de la Koura des constructions un peu plus avenantes que les huttes de terre étouffées et malpropres dont se composait le plus gros de la ville. Quant au site, il est naturellement resté le même, à la fois délicieux et grandiose, plein de parfums et de sauvagerie, et les Géorgiennes, les houris de ce « paradis du Caucase », ont toujours leurs magnifiques cheveux noirs, leur teint de lait, leur œil bleu clair où se reflète un mélange de sensualité et de candeur enfantine, et leur art exquis de porter le voile blanc qu'on appelle *tchadra*.

Quand, par un doux soir de printemps, d'odorantes brises passent sur la rivière et que les hautes montagnes d'alentour se détachent en reliefs violets dans le crépuscule, les belles Tiflisiennes, sortant de leurs appartements, se répandent alors sur les terrasses et les plates-formes des maisons; chaque balcon, chaque galerie se peuple de groupes chuchotants et rieurs, et l'on voit, au clair

de la lune, se trémousser les petits pieds mutins, et, à travers le voile diaphane, flamboyer l'éclair rapide des prunelles.



Types de Géorgiennes.

Ce qui distingue avant tout l'Orientale, c'est une incurie absolue des choses du ménage. Quand la Caucasienne n'est point à vider la coupe de vin de Kachétie, à essayer des atours nouveaux, ou bien à faire de la musique dans un cercle d'amies, soyez sûr qu'elle se trouve aux bains, dans le quartier tatare de la ville. C'est là que les dames de Tiflis se visitent entre elles, qu'elles bavardent, médisent et festoient en toute liberté; ce lieu est à la fois leur boudoir, leur salon et leur restaurant. Dans une pièce contiguë aux bains ou à la salle de toilette commune se tiennent des troubadours grousiens, qui chantent des poésies du cru en s'accompagnant de la guitare (*schiamori*) ou de la viole (*thari*). Une Européenne se fatiguerait vite de ces divertissements monotones, d'autant plus que le local en question, pour le confortable et la propreté, laisse, hélas! fort à désirer; mais c'est un détail dont ces belles Asiatiques ne se préoccupent guère; pourvu que,

dans les sulfureuses vapeurs de leurs thermes, elles trouvent à s'amuser à leur mode, le reste leur importe peu.

Il va sans dire qu'à Tiflis, chef-lieu de la Transcaucasie, les réunions fashionables et du monde ne manquent pas non plus. Le gouverneur de la province y tient une cour fastueuse; les familles des hauts employés et militaires russes s'y donnent des soirées et des réceptions, comme à Saint-Pétersbourg; mais ce n'est pas là, bien entendu, que nous pouvons saisir sur le vif les mœurs et les coutumes traditionnelles du pays.

J'aime mieux vous parler de la Montagne-Sacrée (*Mtazminda*), qui s'élève au centre de la ville et que couronne l'église de Saint-David, le patron juré des femmes géorgiennes. D'après un usage qui remonte à des siècles, toute jeune fille qui se sent le cœur féru d'amour gravit en pèlerinage la pente ardue de la colline; puis, arrivée au sommet, elle prend une pierre et la lance contre le mur à créneaux. Si la pierre y reste incrustée, ce qui arrive de temps en temps, vu les lézardes qui sillonnent le vieil édifice, cela signifie que la consultante peut être sûre de son amant; si elle retombe, force lui est de s'armer de patience pour toute une semaine, car ce jeu primitif à l'oracle ne peut se jouer que le jeudi. Autant en fait la femme mariée qui n'est pas heureuse dans son intérieur ou qui désire avoir des enfants.

Et saint David, entre nous, serait bien ingrat de ne point déférer aux vœux de ses jolies suppliantes; car ce sont les Caucasiennes qui, de leurs blanches mains, ont bâti le vénérable sanctuaire où il trône. On raconte, en effet, que lorsque la commune eut décrété la construction du petit temple, on trouva bien les matériaux nécessaires, mais qu'on ne put subvenir aux frais de charroi jusqu'au haut de la montagne. Que croyez-vous alors que l'on fit? En vertu du dicton géorgien, que « la foi soulève les rochers », chaque femme ou jeune fille, en escaladant la colline, se

chargea de porter une pierre avec elle. Et toutes mirent à l'œuvre une si belle ardeur que, lorsque l'édifice fut achevé, il demeura



Musulmane de Tiflis, chez elle et dans la rue.

de reste toute une masse de cailloux, qu'on voit encore aujourd'hui par terre au pied des murailles, et parmi lesquels les clientes de l'oracle prennent de quoi faire leurs expériences de pieuse balistique.

Ajoutons que c'est le huitième jeudi après Pâques qu'a lieu la fête de saint David. Ce jour-là, vous vous en doutez, c'est, sur la rampe abrupte du mont, tout un défilé de Tiflisiennes, en vêtements légers, la *tchadra* flottant sur leurs corps harmonieux et souples, et maint amoureux se met de la partie, accompagne sa belle, en chantant :

« Écarte ta *tchadra!* Pourquoi te cacher? La fleur du jardin se cache-t-elle? — Écarte ta *tchadra!* Laisse le monde entier voir qu'il n'en est point de plus charmante que toi ! — Écarte ta *tchadra!*

Le harem du Padischah n'a jamais renfermé trésor qui te vaille!
— Écarte ta *tchadra,* pour ton triomphe et la joie des humains! »

II

Tiflis, la cité grousienne, n'est point, tant s'en faut, toute la Géorgie. En dehors du bassin de la Koura, qui forme la région orientale du pays, il y a, au centre, les districts du Rion et de l'Ingour; à l'ouest, celui du Tchorouk. Sur ce territoire ethnographique, divisé en domaines complexes et distincts, où se rencontrent toutes les coupes de terrain, vit une variété inouïe de peuplades, Imères, Lesghiens, Souanèthes ou Svanes, Gouriens, Lazes, Mingréliens, que nous ne pouvons que dénombrer en passant.

Le Mingrélien, qui habite les terres basses avoisinant la mer Noire, est magnifique de formes et de visage; signe distinctif, une paresse absolue, le doux climat de sa patrie lui permettant les délices d'un *farniente* éternel, sous les chaudes fomentations du soleil, ou à l'ombre de frondaisons gigantesques qu'enlacent de leurs robustes sarments les ceps de vigne du Pont. Non moins beau de type est l'Imère, qui représente le Mingrélien des montagnes : dans tel district, l'œil est bleu et la chevelure blonde; dans tel autre, au contraire, les cheveux sont noirs et les yeux foncés; mais partout c'est le même galbe plein de noblesse, la même aisance de mouvements, et une parfaite harmonie de proportions. Aussi est-ce une véritable vision que d'apercevoir, passant par les chemins, sur leur grossier chariot à roues pleines que traîne une paire de buffles songeurs, ces Mingréliennes splendidement drapées que, de loin, on croirait sculptées dans le marbre entre les tentures de leur véhicule.

En dehors de Tiflis, le Paris de la Transcaucasie russe, la vie des Géorgiens n'est pas d'une gaieté extrêmement variée. Dans les

petites localités, les familles manquent de tout confort. Les maisons, généralement, ne se composent que d'un rez-de-chaussée, avec une galerie de bois ouvragé; l'aménagement intérieur en est des plus pauvres; mais ce qu'il y a de plus misérable, ce sont



Femmes lesghiennes.

ces huttes de pierres et de terre à demi souterraines, véritables antres de Troglodytes, exposés l'hiver au danger de s'écrouler, où gitent les paysans de certains districts. Qu'importe? le beau temps revenu, la nichée croupissante reprend ses ébats; la joie renaît de toutes parts; hommes et femmes ne songent plus qu'à s'attifer, qu'à boire, chanter et danser.

La danse favorite des Géorgiennes est, on le sait, la *lesginka*, qui s'exécute, presque sur place, par des contorsions et des déhanchements ondulés du corps. A cette gymnastique se mêle d'ordinaire un jeu de pantomime. La Géorgienne, entourée d'un cercle



Caucasiennes en chariot.

d'amies assises par terre à l'ombre de grands arbres, feint d'avoir devant elle un adorateur, à qui elle adresse des démonstrations de tendresse par des mouvements plus ou moins passionnés du buste et des bras. Dans les pauses, on chante un chant d'allégresse, ou l'on vide une coupe de vin de Gourie. Ce nectar national, qui ressemble un peu à notre bourgogne, est enfermé dans de grands vases d'argile, parfois de six ou sept pieds de hauteur, qu'on enfouit en terre et qu'on recouvre d'ardoises plates. Chacun, homme et femme, en boit jusqu'à extinction radicale de toute soif. Au nouveau-né même, une heure après son entrée dans ce

monde, on entonne une cuillerée du jus fortifiant, et les mères et nourrices du terroir ne manquent jamais d'apaiser leurs marmots en leur présentant une gorgée de ce vin. Que dis-je? S'il survient un hôte de distinction, il est, de droit, logé dans le pressoir, la place d'honneur par excellence, en ce pays ami de la joie et du bien vivre.

III



Devant la hutte.

Franchissons maintenant le Caucase. Au nord-ouest du grand relief, à quelques lieues de l'embouchure du Kouban, affluent de la mer Noire, se détache une seconde ligne de montagnes renfermant une région intermédiaire, pleine de replis sauvages et de coins romantiques, qu'escaladent des sentiers difficiles par lesquels on atteint les plus hautes croupes de la chaîne centrale. C'est l'ancien territoire des Tcherkesses (Circassiens), étendu à l'est jusqu'aux sources de la Kama, cours d'eau qui gagne la mer Caspienne à travers les steppes des Tatares Nogaïs.

A l'endroit où le Kouban débouche des sommités de l'Elbrous commence le pays des Kabardins, divisé en grande et petite Kabarda, et qui, d'un accès relativement facile, fut un des premiers districts caucasiens occupés par les Russes. A la Kabarda confine

la Tschetchna, ou région des Tchetchenzes (Tatares circassiens), avec ses sombres montagnes boisées qui vont s'abaissant vers le



Danse géorgienne.

fleuve Terek. A l'est enfin se trouve le district côtier de la mer Caspienne, qui porte le nom de Daghestan.

Les Tcherkesses ou Circassiens sont connus pour la résistance que, sous la conduite du fameux Schamyl, ils ont opposée aux conquérants russes; ils le sont aussi, et c'est là ce qui nous importe, par le renom de beauté éblouissante de leurs femmes.

Petite de taille en général, mais d'une perfection de formes achevée, la Tcherkesse a la chevelure noire foncée, l'œil étincelant et expressif, avec une vivacité et une grâce de mouvements sans

pareilles. Son teint est plus délicat et plus blanc que celui des autres femmes de race caucasique, et comme le voile, chez elle, n'est pas absolument de rigueur, ainsi qu'il l'est pour ses sœurs du versant opposé, il en résulte que le voyageur a souvent le plaisir d'admirer au passage les attraits dont la nature l'a douée.

En fait de costume, elle aime surtout les étoffes de soie bleue brochées d'or et d'argent. Autour de ses hanches s'enroule une ceinture que retient une agrafe massive de métal de prix, et un châle léger, généralement de couleur claire, lui retombe en un arrangement gracieux sur la nuque et l'épaule. Son voile, quand elle en porte un, est presque toujours d'une mousseline suffisamment transparente.

L'apparition d'une telle créature, chevauchant au milieu d'un de ces bois romantiques comme en produisent les pentes du Caucase, a un charme qui se conçoit de reste, et sur lequel je m'abstiens d'insister. Notez par surcroît que le jeune Circassien, en la voyant venir de loin, a l'avantage de savoir tout de suite s'il a affaire à une femme mariée, à une veuve ou à une jeune fille. Il lui suffit de regarder la couleur du pantalon : celui-ci est rouge pour la matrone, bleu pour la veuve, et blanc pour la jeune fille. Nulle différence d'ailleurs dans le reste de l'accoutrement, si ce n'est que chez les jeunes filles les cheveux sont tressés par derrière en d'épaisses nattes que retient à leur extrémité un fil d'argent, tandis que chez les dames ils flottent sur le cou et les épaules.

Toute belle qu'est cette montagnarde du Caucase, elle n'en mène pas moins dans sa famille une existence foncièrement misérable. La femme tcherkesse n'est ni plus ni moins qu'une servante, tenue d'obéir au doigt et à l'œil, de faire tous les travaux du logis, et d'avoir sans cesse le pied levé. Et cette triste vie, elle la passe dans une sordide hutte de terre ou dans une cabane



Tcherkesse (Circassienne)

en clayonnage revêtue d'argile. A aucun moment, l'homme ne se met pour elle en frais de délicatesse chevaleresque. Le roman, si tant est que sa tête en ait forgé un, finit pour elle invariablement le jour où elle troque la culotte blanche contre la rouge.



Chevauchée nuptiale chez les Tcherkesses.

La transition de l'état de jeune fille à celui d'épouse ne laisse pas toutefois d'être mouvementée : témoin la chevauchée nuptiale que voici.

Un Tcherkesse, désireux de prendre femme, a-t-il jeté son dévolu sur quelqu'une de ses congénères, il avise secrètement l'élue de son cœur que tel soir, à telle heure, il viendra l'enlever de chez elle. Ainsi le veut l'usage, et la chose ne va pas sans

encombre. En effet, tout le village (*aoul*) où demeure la fiancée a le droit d'empêcher le rapt projeté, si bien que celui-ci, pour réussir, demande des prodiges d'adresse et de ruse. L'épouseur a-t-il eu la chance de se saisir en catimini de sa belle, voilà le couple sautant en selle et partant à fond de train. Mais ce n'est que le commencement de la ballade en action. Après une certaine distance parcourue, le ravisseur, — toujours en vertu de l'usage, — est tenu de brûler toute sa provision de cartouches pour avertir les gens de l'*aoul* de ce qui se passe. Aussitôt le village entier d'entrer en émoi, et tous les hommes valides de se lancer pêle-mêle, à bride abattue, aux trousses des fuyards.

Si l'on rattrape le forban d'amour, il reçoit sur place une bonne volée de coups; on lui arrache ses armes, son cheval, et naturellement aussi sa promise, qui demeure pour lui perdue à jamais. Si, au contraire, il sort vainqueur de ce steeple-chase effrené, son premier soin, en arrivant à destination, est d'encager la douce colombe, conquise à la course, dans une hutte préparée tout exprès pour elle; et ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines, lorsque l'épouseur s'est procuré et a consigné le prix d'achat (*kallym*) dû par lui au père, que la cérémonie nuptiale se célèbre. Celle-ci n'a rien d'ailleurs de particulièrement remarquable; elle se borne aux formalités habituelles du mariage chez les nations de l'Islam.

Les Tcherkesses purs ne prennent jamais femme dans une autre peuplade, et c'est ce qui explique que le type de leur race se soit conservé jusqu'ici sans mélange. Dans le train de la vie conjugale, le mari est sévèrement à cheval sur la discipline et les mœurs; tout faux pas de l'épouse est puni de peines draconiennes. Généralement, la coupable est vendue comme esclave, à moins qu'elle ne soit reconduite sous le toit paternel, ce qui constitue un affront tout spécial. Si c'est la femme d'un chef, elle

est mise à mort, et son complice dans l'adultère subit le même sort.

On conçoit que, pour une créature aussi malheureuse dans son intérieur, la perspective d'aller au harem de quelque grand seigneur musulman n'ait rien de bien effrayant; loin de redouter l'éventualité, elle y voit une sorte de libération; elle en rêve même avec complaisance. On sait que, de tous temps, la Tcherkesse a été un article spécialement prisé au palais des pachas, et tant que ce commerce a pu s'exercer librement aux rivages du Pont, la traite des belles filles du Caucase a été particulièrement florissante. La conquête russe vint gêner le trafic; mais l'affriolante marchandise continua de trouver bon débit par les voies détournées. L'émigration même, — on sait que nombre de familles circassiennes allèrent, avec l'autorisation du sultan, transplanter leurs pénates en Syrie, — n'arrêta pas ce négoce traditionnel: loin de là, en dépit de tous les décrets et firmans, les agents turcs surent lui donner un essor nouveau. Que dis-je? les plus gros bonnets de l'Islam, tout en faisant à notre Occident la concession de supprimer sur le papier l'esclavage, se mêlaient fort activement de la chose. Ce fameux F. P., mort à Nice il y a quelques années, n'avait-il pas sa courtière en titre, chargée de lui dénicher ce qu'il y avait de mieux en fait de Circassiennes?

Voici, d'ordinaire, de quelle façon les choses se passent. Dès qu'il arrive à Stamboul un stock de « jeunesses » *ad hoc*, ou la marchandise va directement des mains des agents, qui, la plupart du temps, sont Tcherkesses, dans le harem du commissionnaire ou de l'acheteur, ou bien on use de l'entremise d'une dame haut placée de la société turque. Dans ce dernier cas, le marché est l'affaire personnelle de la dame; elle soigne et élève la jeune fille, elle lui apprend invariablement à toucher du piano, à parler quelques langues étrangères, notamment le français;

puis, au bout de quelques années, tous les ressorts sont mis en mouvement pour que l'esclave, désormais nubile, devienne l'épouse légitime du mari, ou soit acquise par un riche amateur.

Les occasions de rapprochement se trouvent aisément, pour peu



Circassienne à cheval.

qu'on les cherche. En général, la courtière ou la propriétaire du « sujet » à placer fréquente les lieux de plaisir publics, ou parcourt en voiture les rues les plus animées de Stamboul. Le mince voile qui recouvre la belle ainsi exposée livre à tout passant une échappée de vue suffisante sur ses charmes. Plus d'une

pourvoyeuse, dans la ville du Commandeur des croyants, a su amasser, de la sorte, une fortune honorable... au sens que le mot revêt dans l'espèce. Il y en avait une, — cela ne date pas encore de bien loin, et l'on pourrait la nommer ici, — dont les prix courants étaient parfaitement connus sur la place : telle esclave, par exemple, une certaine Djemalifa, a été vendue par elle mille livres sterling à Hamil Pacha; telle autre, qui répondait à l'appellation euphonique d'Andelib, a passé, contre six cents livres, dans le harem du bey de Tunis ; deux autres encore, Frenkissou et Dilber, sans être pourtant un rebut de magasin, ont été payées bien meilleur marché, cent quatre-vingts livres sterling, si je ne me trompe.

Toutes les Tcherkesses, malheureusement, ne voient pas leur rêve favori de jeunesse se réaliser juste à leur gré. Quelques-unes réussissent bien, soit à entrer au harem du sultan, soit même à conquérir le titre de *cadines*, autrement dit de compagnes légitimes, ou bien à devenir les épouses d'un haut dignitaire de la Sublime Porte ; mais la plupart, après avoir vainement changé de maîtres, à la poursuite de leurs ambitieuses visées, finissent par végéter et s'éteindre dans une obscurité sans gloire.

IV

Les Tchetchenzes ou Tatares circassiennes ne jouissent pas chez elles de plus d'indépendance et d'initiative que leurs sœurs tcherkesses. Le père a-t-il décidé de marier sa fille, il lui en donne tout bonnement avis, et l'affaire est bâclée; il ne s'agit, pour le prétendant, que d'y mettre le prix, en d'autres termes, de payer le *kallym*. Libre à lui, du reste, de planter là sa fiancée (dans ce cas, il en est pour l'argent versé), mais sans qu'il y ait réciprocité : d'où il résulte que la jeune fille,

même après accordailles dûment faites, n'est pas le moins du monde sûre de se marier; et comme tout nouvel épouseur qui se présente doit verser derechef un *kallym*, on conçoit que le cœur du tendre père ne se désole que médiocrement lorsqu'un prétendant vient à se retirer.

Notez que, chez les Tchetchenzes, le frère aîné a le droit d'unir sa sœur à celui de ses compatriotes qu'il lui plaît; c'est une affaire qui se décide souvent parmi les flacons, au cours d'une orgie; il suffit que le frère boive « à la félicité de sa sœur » en présence du prétendant en question, pour que le pacte se trouve scellé et indissoluble. Quatre jours avant la noce, la promise, escortée d'une matrone et d'une douzaine de jeunes gens à cheval, est conduite au logis d'un parent de l'épouseur.

Là, son introduction donne lieu à une scène bizarre. Toute une multitude, rassemblée devant la porte, hurle, se démène, tire à poudre, jusqu'à ce que le cortège masculin de la fiancée contraigne ce monde à déguerpir, et que le parent en question apparaisse sur le seuil; ce dernier n'accorde l'accès de sa maison qu'après avoir reçu un cadeau des mains de la mariée.

Celle-ci une fois à l'intérieur, éclate une scène plus sauvage encore. Un groupe de diablesses, composé de toute la parenté féminine des conjoints, accueille l'arrivante avec de furieuses vociférations, lui jette des épingles, des aiguilles, des ciseaux, et dépèce littéralement les habits des gens de sa suite; ce n'est qu'après cette démonstration de joie, rigoureusement obligatoire, que l'on s'attable pour le repas. Le festin terminé, la fiancée est ramenée chez elle; puis, à peu de temps de là, la même cérémonie se répète chez un autre parent, dans la hutte duquel l'épousée doit rester jusqu'au jour des noces proprement dit, à savoir trois fois vingt-quatre heures.

Est-ce fini? Que non pas. Tous ces préliminaires accomplis et la

bénédiction de l'hymen reçue, les époux n'ont pas encore le droit d'être ensemble. Une quarantaine de six jours leur est imposée, pendant laquelle ils ne peuvent se parler qu'à la dérobée, et c'est à eux d'avoir l'œil au guet, car si un tiers les surprenait en tête-à-tête, ils seraient déshonorés à jamais. Enfin, le dernier jour arrivé, la jeune fille se charge d'un certain nombre de galettes plates et d'une cruche, et se rend, accompagnée de plusieurs femmes, au ruisseau le plus proche. Là, elle pique chaque galette d'une aiguille et la jette dans l'eau; puis, remplissant sa cruche, elle reprend non moins cérémonieusement le chemin de son logis. Ce rite suprême termine la série des formalités.

Ce n'est vraiment pas la peine de se soumettre à tant de tracas et d'ennuis, pour mener ensuite, sous le toit conjugal, la vie misérable qu'y mène la Tchetchenze. Du berceau jusqu'à la tombe, la pauvrette n'est quasi qu'une esclave; pas une minute de liberté, pas l'ombre d'un traitement généreux : humiliation, grossièreté et mépris, voilà son seul lot. Aussi n'aspire-t-elle qu'après le moment de quitter son mari, quoique, par la séparation, elle perde tout ce qu'elle possède et n'ait pas le droit de réclamer le moindre dédommagement : ce n'est que dans le cas où l'homme prend l'initiative du divorce, que chaque conjoint garde son avoir.

Si elle se résigne à son sort matrimonial, elle a beau avoir enfants sur enfants, nul rayon de lumière ou de chaleur ne vient luire dans son intérieur. Les enfants poussent au hasard, comme des plantes sauvages. Si ce sont des garçons, ils obéissent exclusivement au père, et encore seulement jusqu'à l'âge où ils sont en état de porter les armes, car, dès ce moment, ils deviennent leurs maîtres et n'en font qu'à leur tête. Si ce sont des filles, le mari se les approprie également, en ce sens qu'il dépend de son caprice de les enchaîner à tel homme ou tel autre.

Les détails qui précèdent n'en rendent que plus étrange la la-

mentation funèbre en usage parmi ces montagnardes du Caucase. Comme, naturellement, il ne siérait pas à de fiers guerriers tels que les Tchetchenzes de s'épandre en manifestations de douleur sur les trépassés, c'est encore aux femmes qu'incombe le soin de pleurer ceux qui s'en vont. Elles s'acquittent de leur besogne en conscience et suivant l'usage, je veux dire en poussant des hurlements frénétiques, en se cardant à belles mains les cheveux, et en s'arrachant les vêtements du corps. Après quoi, la veuve du défunt s'approche du cercueil et parle en ces termes à celui qu'il contient :

« Las! mon mari, tu es mort; las! que j'aurais voulu mourir avec toi! — Que deviendra sans toi ta ménagère? Je n'ai pas besoin de te dire que, maintenant que tu m'as quittée, les sentiers qui conduisaient l'hôte à notre demeure se couvriront d'épines et de ronces; que rien de ce qui t'a appartenu ne passera en des mains étrangères; que ton fusil, que tu portais d'une façon si martiale, restera désormais appendu au mur, en proie à la rouille et à la poussière; que le sabre, que ta main a brandi, ne sortira plus jamais du fourreau. — O mon seigneur et maître, qui es là étendu sans mouvement! nul hormis toi ne fut digne de régner à notre foyer. Tant que tu portas haut la tête et que ton corps projeta une ombre sur le sol, mes enfants et moi, nous avons eu un protecteur, un appui sûr contre l'infortune! — Las! me voici dans le deuil et les pleurs! Qui prendra soin dorénavant des petits? qui pourvoira à leur subsistance? qui leur apprendra le maniement des armes? »

Ce dit funèbre prononcé, les autres femmes présentes entonnent un hymne à la louange des vertus et des hauts faits du défunt; après quoi, c'est fini : un char à deux roues emporte le mort vers un lieu solitaire où on l'inhume à l'ombre des arbres.

Somme toute, sur cette région du Caucase, que Schamyl naguère défendit en héros, plane aujourd'hui un morne silence. De temps à autre seulement, dans les *aouls* dépeuplés, on rappelle les combats de la liberté; des jeunes filles fredonnent des complaintes funèbres, et des hommes causent tout bas des jours légendaires où, comme dit Alexandre Pouschkine dans son poème du *Prisonnier du Caucase,* « le fils de la montagne marchait fièrement le long de la rivière. »

V

Mais disons adieu aux cimes de l'Elbrous et à ses tentures de nuages ondoyants, d'où un doux baume de consolation s'épandit dans le cœur du captif pour lequel devait mourir la jeune Circassienne chantée par le poète, et repassons en Transcaucasie.

Là, dans l'angle oriental du pays, se trouve un district, composé partie de vastes steppes de sables et de cailloux, partie de montagnes abruptes, où les rivières Koura et Araxe décrivent leurs circuits. Des Tatares nomades, appartenant, comme les Perses leurs voisins, à l'Islam schiite, y accomplissent le cycle uniforme de leur vie pastorale : l'été, faisant pâturer leurs troupeaux sur les hautes croupes du relief régional; l'hiver, redescendant dans la plaine pour gagner les herbages d'en bas : train d'existence poétique et charmant, — demandez plutôt à qui l'a vu de près, — et dont la monotonie n'exclut pas la joie.

Au moment de se mettre en route pour la transmigration habituelle, toute la peuplade s'équipe et se pare, comme s'il s'agissait d'une fête solennelle. Les yeux étincellent, les visages rayonnent; on peut dire que, comme leurs frères des grandes Alpes, ces rudes bergers transcaucasiens sont « fous deux fois l'an », quand ils vont aux montagnes et quand ils en reviennent.

Les chevaux cheminent en avant; puis suivent « les nobles »

avec leurs fils, et, derrière, les femmes et les filles. Les cavalières portent l'épais voile et sont à califourchon comme les hommes, le pied bouclé à l'étrier, avec une selle d'ordinaire brochée d'or et des brides rehaussées d'argent. Le menu peuple, lui, va à pied, les femmes et les jeunes filles accroupies à part dans leurs voitures, entre des courtines versicolores, et fort aises de leur isolement. De temps à autre, elles écartent les portières en tapisserie, pour décocher au dehors de coquets sourires. Dans d'autres chariots sont les vieilles de la tribu, que la marche ou le cheval fatiguerait; néanmoins il en est parmi elles qui préfèrent encore chevaucher; souvent même elles se dispensent de tout voile.

Sans décrire dès maintenant en détail le train de vie de ces nomades, — nous y reviendrons à propos des Turcmènes, ces rôdeurs par excellence des steppes asiatiques, — jetons simplement un regard dans l'habitation d'un Tatare urbain, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Au premier abord, il parait malaisé de la distinguer de celle de l'Arménien, dont nous parlerons au chapitre suivant; mais, pour peu que l'on y pénètre, on reconnait bien vite où l'on est. Tandis que les Arméniens meublent leurs demeures à peu près à l'européenne, et selon le ton donné par Tiflis, les Tatares arrangent les leurs à la mode persane. Les gens de haute condition ont généralement une maison exhaussée d'un étage; au rez-de-chaussée sont les écuries, les cuisines et les chambres des domestiques; au premier se trouve d'ordinaire le logement de la famille, avec un grand balcon où donne accès un escalier de bois, et un vestibule de réception pour les visiteurs étrangers.

Quant aux connaissances intimes, elles passent sans plus de cérémonie par la grande fenêtre qui s'étend du parquet au plafond, et dont la baie, confisquant parfois tout un pan de mur, est l'enjolivement principal de l'habitation. Les carreaux en sont de verre

colorié, et les sculptures des châssis d'un modèle de bon goût, comme toutes les autres ornementations du salon.

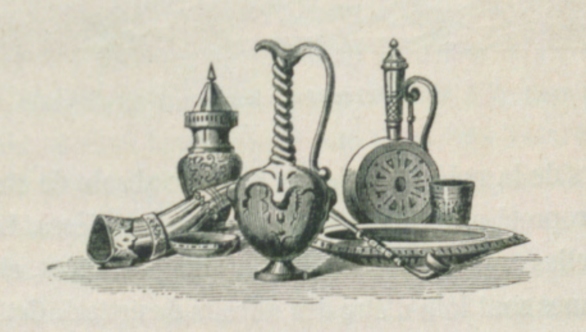


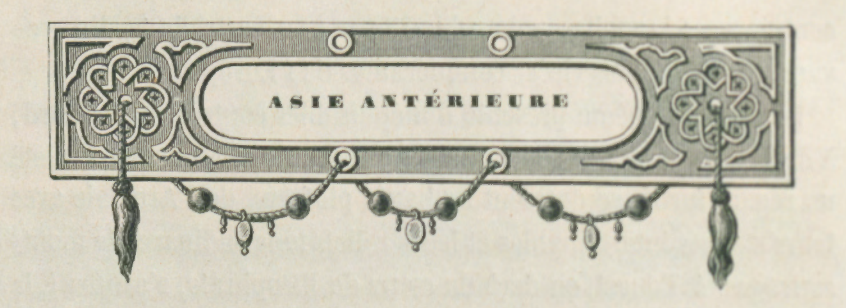
Intérieur tatare : le salon.

Le revers de la médaille, c'est le manque absolu de confortable et la malpropreté essentiellement orientale des pièces. Les reines de céans, elles aussi, sont sur elles plus que négligées, et leurs jolies personnes sont loin d'être des miroirs de netteté. Cette incurie s'étend jusqu'à leurs enfants, qu'elles laissent, disons le mot, en souillons, sans l'ombre de soins et de surveillance. Dans la rue, il est vrai, c'est une autre affaire : là, comme toutes les femmes de l'Orient, la Tatare se pique d'une irréprochable toilette; elle se drape avec art dans les plis de son beau châle de soie à carreaux ou rayé, et son voile est toujours un tissu vaporeux, une nuée on-

doyante, destinée tout au plus à tamiser le flamboiement des prunelles. Seulement, je le répète, il ne faut pas en savoir trop long sur le reste pour se laisser enchanter d'emblée; la vérité est que ces beautés, aussi bien que leurs seigneurs et maîtres, dédaignent un peu trop les vertus abluantes de l'eau, et autres pratiques d'hygiène analogues. Si précieux que soient leurs vêtements, elles les gardent nuit et jour sur le corps, et elles ne songent à en changer que lorsqu'ils sont complètement hors d'usage.

A cette négligence de l'ordre physique correspond une négligence intellectuelle à l'avenant. D'éducation, il n'en est pas plus question que de culture morale. Toute sa vie, la femme tatare n'est qu'une niaise poupée, superstitieuse, bavarde et futile, l'antithèse absolue de la Géorgienne, si éveillée, si intelligente, ou de la Tcherkesse aux rêves si ardents.





CHAPITRE II

Aspect du pays. — Chez les Arméniens : la jeune fille, l'épouse. — Intérieurs arméniens à Smyrne. — Le mariage turc. — La vie au harem. — La polygamie. — A travers les rues de Stamboul. — Mœurs des femmes kurdes. — Les Arabes. — Dans les villes de la Mésopotamie. — Au Liban.



Jeune Tatare de l'Arménie orientale.

I

L'Asie antérieure, c'est, vous le savez, la région jadis si fameuse, qui s'étend du mont Ararat jusqu'au Sinaï, et du Pont jusqu'au golfe Persique; c'est cette vaste avant-scène du monde oriental proprement dit où fleurit autrefois la culture phénicienne et grecque; où les palais des monarques phrygiens, où Babylone la grande métropole, où Ninive la cité géante, ont jeté leurs rayonnements légendaires, et d'où, plus tard, a roulé sur l'Occident la marée des Arabes et des Osmanlis.

Nul sol n'est jonché de plus de ruines, et, dans ces entassements de débris, on retrouve tous les âges de l'histoire antique, toutes les couches des vieilles civilisations. Et quelle superposition, quel mélange inextricable de nations, de races et de langues, dans cette

contrée vers laquelle, aujourd'hui, par une sorte de tardive revanche, refluent les visées conquérantes de l'Europe !

Le pays lui-même présente d'inépuisables contrastes. Au nord, à droite de ces rivages de l'ancienne Colchide, où nous avons jeté un regard furtif, se dressent les hauts plateaux de l'Arménie avec leurs steppes interminables et leurs reliefs longitudinaux de monts sauvages. A l'ouest, en deçà du cours de l'Euphrate, s'avance à la rencontre de l'Europe la péninsule de l'Asie Mineure, que, de trois côtés, mordent et dépècent les flots de la mer, et qui comprend plusieurs zones bien tranchées : au nord, l'Anatolie, région de forêts magnifiques; au centre, le steppe; au sud et au sud-est, la Syrie à demi africaine déjà, et la Mésopotamie demeurée arabe; tout cela relié par un nœud médian, savoir, la haute coupole, hérissée et rugueuse, au rebord entaillé de vallées profondes, qui s'incline à la fois vers la Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne et la mer des Indes.

Telle est, à vol d'oiseau, la contrée; voyons maintenant quels sont ceux qui l'occupent.

Tout d'abord, vers les sources du Tigre et de l'Euphrate, nous trouvons trois ou quatre millions d'Arméniens, race fine, résistante, entendue au trafic, qui habite les sévères plateaux de l'Ararat, dont la double cime sépare seule aujourd'hui les possessions russes de celles de la Turquie et de la Perse. Avec ses boursouflures énormes, ses lacs souvent congelés, ses rudes hivers et ses étés de plus de quarante degrés à l'ombre, ce pays est bien asiatique. A Erzeroum, ville située à la latitude de Naples, la température moyenne de l'année reste un peu inférieure à celle de Paris. Dans la plus grande partie de la contrée, les demeures sont enfouies en terre et la toiture seule pointe au dehors. Mais, dès que paraît le soleil d'été, grains et fruits, tout vient rapidement à maturité.

Le peuple arménien, qui reconnaît pour auteur Haïk, un petit-fils de Japhet, a eu, lui aussi, son moment de grandeur, surtout sous la domination de la lignée géorgienne des Bagratides. Bien que, au moyen âge, la région ait servi de grand chemin à divers



Intérieur arménien.

bans d'envahisseurs, Seldjoucides, Mongols, Tatares, la race n'y a pas moins gardé son individualité et son type. Les mœurs patriarcales, que caractérise l'autorité absolue du père de famille, continuent d'y régner.

Nul n'oserait se soustraire à la sévère discipline qui règle tous les rapports des membres entre eux. Le père mort, c'est le fils aîné qui hérite de ses droits, de sa souveraineté, à moins pourtant que ce ne soit sa veuve; et ici nous devinons tout de suite que nous avons affaire à un pays où les femmes jouissent d'une certaine liberté.

Effectivement, à l'opposé des peuples orientaux, l'Arménien ignore ce que c'est que de vendre sa fille ou de la condamner à la réclusion derrière un rideau ou des grilles. Les jeunes personnes nubiles vont et viennent sans entraves et sans voiles, et leurs rapports avec les jeunes gens ne sont limités que par la bienséance et les lois de l'honorabilité. C'est ce qui explique que, chez cette nation de gens d'affaires positifs, et aimant avant tout l'argent, les mariages d'inclination ne soient pas rares.

Les Arméniens, généralement, se marient de bonne heure, les filles à quatorze ans, à douze ans même, et les garçons dès dix-huit ou vingt ans. Seulement, du jour où elle est épouse, la femme sort formellement du cercle de la famille; elle est tenue de se voiler des pieds à la tête, même dans son intérieur, et ne peut adresser la parole à une autre personne que son mari, fût-ce à ses parents les plus proches. Si les soins domestiques ou d'autres circonstances l'obligent à sortir de sa réserve, elle doit se borner à se faire entendre par signes. Bref, elle est littéralement condamnée au mutisme jusqu'à la naissance de son premier-né.

A partir du moment où elle devient mère, on lui délie graduellement la langue. Il lui est octroyé successivement le droit de converser avec sa belle-mère, puis avec sa propre mère, puis avec les sœurs de son mari, et finalement avec les autres membres de la famille. Cette période de transition, qui précède l'affranchissement complet, dure souvent cinq années et plus, et, pendant ce temps, si un visiteur se présente au logis, force est à l'épouse de s'éclipser aussitôt. Les hommes, du reste, ne prennent jamais leurs repas en commun avec les femmes et les jeunes filles; la maîtresse de la maison se borne à mettre pour eux le couvert, puis se retire dans une sorte de gynécée, où la gent féminine réunie se distrait à sa guise, et la porte close.

Il en résulte que l'étranger ne jouit pas toujours comme il le

voudrait de la vue de ces jolies Arméniennes aux grands yeux noirs et profonds, au teint mat, à la peau satinée (l'âge malheureusement la ternit assez vite), et à la superbe chevelure nuancée de reflets bleuâtres. Leur costume, de coupe tout orientale, s'harmonise à merveille à leur genre d'attraits. Les étoffes



Costumes arméniens.

rouges et voyantes sont celles qu'elles préfèrent. Les pièces fondamentales de l'accoutrement sont le pantalon rouge et bouffant, la veste et la jupe cérémonieuse à longue traine, que, par propreté, on retrousse jusqu'aux hanches, en l'y enroulant comme un châle-ceinture, ce qui ne laisse pas de produire, en somme, un effet assez drôle. La coiffure ordinaire est une toque brochée d'or, autour de laquelle le voile s'entortille. Comme parure, des chaînettes de pièces de monnaie entrelacées à la chevelure ou fixées au bonnet : c'est le genre de bijou national ; celles qui en

ont provision à souhait s'en surchargent en outre la poitrine et les bras ; aussi resplendissent-elles magnifiquement au soleil.

Malgré cette recherche de la coquetterie, l'Arménienne n'en est pas moins une ménagère émérite. L'activité, en ce pays, est dans le sang. Les hommes gagnent de l'argent, le mettent de côté ; les femmes travaillent, nettoient, époussètent, et pourvoient d'elles-mêmes, sans qu'on les y force, à l'approvisionnement de la maison. Que dis-je ? le rustique montagnard de l'Ararat a la délicatesse de tenir sa moitié à l'écart des travaux des champs, de peur que le soleil ne lui hâle le teint... Je parle ici, bien entendu, de l'Arménienne pure, non encore entamée par notre civilisation d'Occident ; car, pour celle qui a une fois mordu aux fruits de l'arbre, — allez voir plutôt à Constantinople, — ce n'est plus qu'une créature hybride, à qui l'imitation maladroite, et toujours imparfaite, de ce qu'on appelle la fashion et la mode, a enlevé toute sa grâce native.

Des trois millions d'Arméniens existants, il y en a, en effet, les deux tiers qui courent le monde, comme les juifs, amassant par le commerce des sommes souvent considérables, qu'ils conservent avec soin pour leurs familles. Dans toutes les villes de l'Asie Mineure, principalement à Trébizonde et à Smyrne, on trouve de nombreux représentants de leur nationalité ; le malheur pour eux, soit dit en passant, c'est qu'ils s'y heurtent de plus en plus à la concurrence d'un autre peuple chrétien, également curieux, éveillé, qui s'est peu à peu emparé du trafic, en Anatolie de même qu'en Syrie : j'ai nommé les Grecs.

Puisque nous voici amenés de ce côté, pénétrons dans le quartier arménien de Smyrne. Une chose nous y frappe tout d'abord, c'est l'aspect particulier des maisons. Quelle dissemblance entre ces demeures et les habitations turques des autres parties de la ville ! Nul désir d'imposer, aucune trace de luxe, point d'orne-

ments extérieurs ; quelque chose de nu, qui commence par faire froid à l'œil ; mais dès qu'on regarde l'exquise propreté de l'ensemble, le crépi éblouissant de blancheur, les balcons de fer aux sveltes membrures, on ressent une impression excellente.



Arméniennes de Trébizonde.

Une particularité curieuse de ces maisons arméniennes, ce sont les profonds couloirs qui, partant du portail principal, font que la plupart des pièces donnent, non pas sur la rue, mais latéralement sur les jardins attenant au logis. Et ces corridors-vestibules, loin d'être déserts et inoccupés, servent de refuge à la

famille aux heures les plus chaudes de la journée. Pour en rendre le séjour plus avenant, on en garnit les murailles de fleurs et de plantes grimpantes, on accote à la paroi des meubles élégants, banquettes de repos, tables de lecture, guéridons de travail ; et vous, étranger, qui passez par là, vous pouvez, du dehors, voir les ébats des hôtes de céans ; une simple estacade vous sépare de la société. Ai-je besoin d'ajouter que les jeunes filles et les jeunes femmes de ce joli cottage asiatique, qui désirent attirer les regards de leurs connaissances de l'autre sexe, excellent à se poster, parmi les fleurs d'amandier et les branches d'olivier, aux fenêtres en façade sur la rue, et que c'est là, dans ces nids odorants, que se concertent manèges d'amour et autres riens savoureux, qui ne diffèrent point sensiblement d'un pays à l'autre, et sur lesquels je n'insisterai pas. Libre au touriste, venu tout exprès, de prolonger sa promenade de ce côté ; pour nous, qui devons, sans désemparer, faire le tour du monde, il nous faut être sobre de curiosité, et reprendre vite le bâton de pèlerin.



Les grilles du harem.

II

De Smyrne à Stamboul, qui demeure, — pour combien de temps encore? — la métropole de l'Islam, il n'y a, si l'on veut, qu'une enjambée. C'est là surtout qu'il faut étudier le harem oriental, dont les fameux contes des *Mille et une Nuits* ont,

de bonne heure, popularisé chez nous les mystères. Certes, les belles cages dorées où le Musulman détient ses oiseaux de prédilection sont toujours aussi hermétiquement closes qu'autrefois, et l'Occident, malgré sa hâte impatiente et fiévreuse, n'est pas près de briser des verroux forgés de longue main ni le sceau apposé par la tradition; cependant, les rapports fréquents que les Européens de Stamboul, et spécialement les femmes des diplomates, ont avec les compagnes des seigneurs turcs, n'ont pas laissé de nous fournir des éclaircissements précis sur ce qui se passe dans les dépendances secrètes du sérail. Les médecins, eux aussi, nous ont beaucoup appris sur ce point. On sait en effet que le médecin, aujourd'hui encore, est le seul individu mâle, étranger au cercle étroit de la famille musulmane, qui puisse pénétrer dans le harem, à la condition toutefois que sa visite se borne strictement à la malade désignée, et qu'il n'ait aucune espèce de rapport avec les autres habitantes de l'endroit. Bref, sans avoir sondé tous les arcanes de ce coin étrange, nous n'en connaissons pas moins, en ses lignes essentielles, le train de vie intérieur, et le mystère n'existe plus que dans l'imagination de certains romanciers.

La polygamie, dont le Coran a fait une institution de droit public, est loin d'être universelle dans l'Islam. On peut dire que, sur cent personnes mariées, quatre ou cinq au plus la pratiquent, et que même le nombre des individus qui ont plus de deux femmes est bien moindre encore, un sur cent peut-être. La raison en est qu'en Orient comme partout le mariage coûte cher, et qu'il est réglé par des lois d'une nature à la fois matérielle et religieuse, avec lesquelles ont est obligé de compter.

Le mariage, dans l'Islam, est essentiellement un contrat. L'*imam,* qui bénit les conjoints, n'agit pas, à proprement dire, en qualité de prêtre, comme le curé ou le pasteur chrétien, mais

plutôt à titre d'autorité laïque, comme fait chez nous le maire au civil. Les conditions préalables de l'union sont soumises elles-mêmes à des prescriptions légales, où la maturité physique et intellectuelle de l'époux, son indépendance individuelle, sont avant tout exigées. En Orient de même qu'ailleurs, on veille à ce que l'homme, ce « roi de la création », ne s'abandonne pas sans frein à sa fantaisie et à son caprice.

Quand un jeune Musulman veut se marier, ce n'est pas en personne qu'il peut se livrer à la recherche de celle qu'il désire ; il lui faut user de l'entremise d'un tiers, d'un représentant ou *wekhil,* chargé aussi d'assister la fiancée. Souvent il ne connaît la jeune fille que de nom, pour l'avoir vue soit dans la rue, soit dans quelque lieu de réjouissance public, où les femmes ne se montrent, bien entendu, que soigneusement voilées, sauf dérogation, excessivement rare, à l'usage ; encore, dans ce cas tout exceptionnel, le personnel féminin qui surveille la jeune fille s'arrange-t-il pour restreindre dans une étroite limite les rapports des célibataires des deux sexes.

Dans certaines contrées de l'Orient turc, les gens qui désirent se marier ont aussi recours à ce qu'on appelle des « scrutatrices », personnes chargées de rechercher dans les harems ou les bains publics la beauté qui a séduit l'amoureux, d'appeler son attention sur celui-ci, de la mettre sommairement au courant de sa situation de fortune, et de fournir, d'autre part, au soupirant quelques renseignements préliminaires sur les qualités physiques et morales de l'élue de son cœur. Le reste va de soi. Il ne s'agit plus que de traiter la question d'affaires avec les parents de la future : en quoi nous rentrons dans l'ordre de choses usité chez nous.

Ces préalables accomplis, c'est au *wekhil* que revient le soin de régler, d'accord avec l'*imam*, toutes les formalités ultérieures. Ces deux fondés de pouvoirs entrent dans tous les détails voulus

sur les intentions des deux parties, sur la dot à fournir par l'épouseur, sur la façon dont se fera l'hymen. Tout cela une fois convenu, le contrat se signe par-devant témoins.

Alors commencent les fêtes nuptiales, qui durent, non pas



Femmes turques.

quelques heures comme chez nous, mais toute une semaine, allongeant ainsi terriblement le stage matrimonial des conjoints. Le premier jour ont lieu en même temps et les accordailles et la bénédiction, qui, bien entendu, se paye, elle aussi. Un autre jour est employé à compléter la corbeille de noces; l'époux est tenu d'y mettre un trousseau complet, car la jeune Musulmane n'en reçoit point de ses parents. Cette corbeille contient parfois de véritables trésors, pour peu que les moyens du mari lui permettent de se montrer généreux. Ce dernier, dans ce cas, déploie

un faste non moins coûteux le jour du mariage proprement dit, c'est-à-dire le dernier jour de la semaine.

C'est celui où la jeune fille, magnifiquement attifée et revêtue d'un voile brodé d'or, paraît parmi les invités, après que son père lui a attaché sa ceinture nuptiale. L'époux, cependant, n'a pas encore l'heur de contempler les traits de sa compagne; il n'aperçoit que les regards pleins de promesses que lui lance à travers l'étoffe jalouse son œil étincelant. Ensuite a lieu, chez les gens riches, la conduite solennelle de la mariée ; l'appareil pompeux du cortège, les chevaux richement caparaçonnés, le luxe des costumes, tout excite l'allégresse de la foule et spécialement la curiosité de l'élément féminin, que la vue de la corbeille de noces ravit avant tout : à l'est comme au couchant, la fille d'Ève aime ce qui reluit.

Cependant l'époux attend, au seuil de sa demeure, l'arrivée de l'épouse. Dès que celle-ci paraît, il la conduit cérémonieusement à la chambre nuptiale, décorée à souhait pour la recevoir ; puis il l'y laisse, pour regagner le *selamlik* (appartement des hommes), où se trouve rassemblée une société nombreuse, qui déjà s'est mise à banqueter en conscience; là, au bruit des coupes et aux grincements d'une musique primitive, il reçoit les souhaits de bonheur de ses amis et de ses invités. Dans l'appartement des femmes a lieu, pendant ce temps, une scène analogue; mais ni chants ni danses, assure-t-on, n'ont le pouvoir de distraire l'épouse impatiente. Enfin arrive le grand moment où, pour la première fois de sa vie, elle doit se montrer le visage découvert à l'homme qui l'a choisie pour compagne. Cette levée du voile, l'*envisagement,* comme on dit là-bas, se fait en présence des dames de confiance, qui placent préalablement les mains des deux conjoints l'une dans l'autre, en marmottant une formule de bénédiction. Sur ce rite finit la cérémonie.

Quant à la vie de harem en elle-même, elle n'offre que peu de variété. Si le ménage appartient aux classes inférieures, les soucis et les peines arrivent vite, comme partout chez les pauvres, et l'existence matrimoniale prend le cours normal que l'on sait. Chez les gens des hautes classes, les choses se passent un peu mieux; les distractions ne manquent pas aux épouses; le jeu, le chant, la conversation, ou plutôt le bavardage, sont les plaisirs ordinaires du harem; joignez-y un peu de politique, ou, mieux, d'intrigue.



Farniente.

Dans ces derniers temps, on le sait, la Turque de bonne condition, du moins à Constantinople, s'est mise à copier, sur certains points, sa sœur d'Occident; elle se pique aujourd'hui non-seulement d'être une « ménagère », dans le sens intime de ce mot, mais encore de doubler en elle la femme d'intérieur d'une femme du monde; elle s'évertue à tapoter du piano, elle prend des leçons d'anglais et de français; néanmoins, et quoi qu'il en soit de ces velléités, le plus clair de son temps, après comme devant, se passe dans une nonchalante oisiveté, — le fameux *farniente* oriental : fumer à force, savourer le café et se régaler de menues friandises.

Il va de soi, du reste, que les splendeurs internes du harem sont proportionnées avant tout aux ressources pécuniaires du maître. Chez les riches, le confortable et le luxe ne font certes pas défaut dans le *haremlik*, comme on appelle le quartier des femmes, par opposition au *selamlik* ou corps de logis réservé aux hommes. On sait que les femmes logent toujours à part, chacune avec ses gens de service, dans des appartements spéciaux que l'on nomme *oda* (d'où *odalike*, odalisque). Ces appartements sont complètement séparés du monde extérieur, soit par de hauts murs sans fenêtres, soit, quand ils ont des croisées sur la rue, par un grillage (*mouscherabi*) aux barreaux serrés, d'une exécution souvent fantaisiste et d'une architecture de bon goût, qui, sans empêcher la vue du dedans au dehors, interceptent l'optique en sens inverse : ce qui est surtout le but à atteindre. C'est derrière ces baies jalousement bardées que les reines du logis passent mainte heure du jour à interroger furtivement l'espace : contemplation en apparence innocente, qui ne laisse pas toutefois, à ce que l'on prétend, d'engendrer entre les époux respectifs des querelles dont nous n'avons pas à nous occuper.

Je n'ai parlé jusqu'ici que du mariage simple et unique ; la question de la polygamie comporte une courte addition au chapitre. Tout Musulman qui a, pécuniairement, les moyens de se procurer une femme en double, est libre de satisfaire son désir. Le Coran permet au croyant quatre épouses légitimes ; quant aux esclaves de supplément, chacun peut en avoir autant qu'il lui plaît, à charge d'expérimenter, pour son compte personnel, la vérité du proverbe arabe : « Beaucoup de femmes, beaucoup de chagrins ! » Et, en effet, quand on réfléchit aux inconvénients de ces hymens multiples, le revers de la médaille saute aux yeux. Le trousseau, la corbeille, les cérémonies fastidieuses de la noce, e personnel de service à recruter ; voilà, sans parler des frais,

une accumulation de tracas qui n'offre rien de paradisiaque. Et puis l'apparition d'une nouvelle venue est loin de cimenter la paix de l'intérieur. Le Coran, il est vrai, fait défense expresse à l'époux de préférer une femme à une autre; c'est même un délit qu'il déclare puni d'une peine sévère pour l'éternité (*soure*); malgré cela, le favoritisme fleurit au harem, comme partout dans le



Dans la chambre à coucher d'une cadine.

monde oriental, et là aussi, dans cette sphère restreinte, engendre de fâcheuses conséquences.

Ajoutons qu'auprès des femmes musulmanes, la polygamie n'est rien moins que populaire : aussi, dans les familles haut placées, n'est-il pas rare de voir le fiancé s'engager par contrat à pratiquer la monogamie. Pour quiconque a l'honneur d'épouser

une princesse impériale ou une parente du sultan de Stamboul, la renonciation au bénéfice de la parole du Prophète est même de rigueur.

L'esclavage, auquel je reviens, est, semble-t-il, une institution inséparable de l'existence du harem. Sur le papier, je l'ai déjà dit, on l'a supprimé dans tout l'Orient; mais, en fait, il existe toujours, et peut-être n'est-il pas près de disparaître.

D'après le Coran, il n'y a que l'époux, le père, le beau-père, les neveux et le frère (y compris le frère de lait), qui aient le droit de voir à nu le visage d'une femme de condition libre; plus tard la même licence est octroyée aux fils et beaux-fils, mais jamais aux oncles et cousins. Pour la femme esclave, c'est différent : le maître peut, à tout instant, la voir sans voile. Quand on songe, en effet, qu'à part les eunuques, devant qui « le secret du voile » est toujours de rigueur, le personnel de service d'un ménage musulman se compose exclusivement de femmes, on conçoit quel formalisme cela entraînerait, si nourrices, gouvernantes, cuisinières, femmes de chambre, laveuses et servantes, devaient, chaque fois qu'elles ont affaire à un individu mâle de la famille, c'est-à-dire cent fois et plus par jour, prendre la peine de se couvrir la face. Le bon sens et la nécessité ont donc admis cette dérogation à la loi du Coran.

Gardez-vous cependant d'entendre ici le mot « esclave » au pire sens. Les esclaves, dans un harem turc, sont généralement beaucoup mieux traités que nos domestiques en Europe. Non-seulement, lorsqu'ils donnent des preuves de fidélité et de dévouement, on les regarde comme faisant partie de la famille; mais ils ont encore beaucoup d'autres avantages. Une esclave, par exemple, qui a donné un enfant à son maître, se voit immédiatement affranchie; son rejeton est sur le même pied que celui de l'épouse libre, et il a les mêmes droits à hériter. Des mariages entre des

esclaves et des membres mâles de la famille ne sont pas non plus une rareté.

Toujours est-il que le Mahométan ne considère pas la femme comme son égale, et voit en elle moins une compagne qu'un instrument de distraction qu'il veut avoir sous la main. Aussi la jeune fille, qui connaît le genre de vie que l'hymen lui réserve, ne se préoccupe-t-elle en aucune façon d'acquérir de solides qualités morales et d'exceller dans les travaux de son sexe ; elle se contente de s'attifer et de plaire, sûre que son seigneur et maître ne lui demandera pas autre chose. Le divorce d'ailleurs est toujours facile : il suffit d'ordinaire de prévenir l'épouse qu'on la quitte, et la séparation est effective. Mais le plus curieux, c'est ceci : le Coran permet que la femme répudiée soit de nouveau épousée par son premier mari ; seulement, dans le cas d'une seconde séparation, celui-ci ne la peut reprendre encore une fois que si, dans l'intervalle de temps, elle a convolé avec un tiers qui a aussi divorcé d'avec elle.

Si vous allez jamais à Constantinople, ne manquez pas, le vendredi, jour qui, là-bas, correspond à notre dimanche, de faire un tour de promenade par les grandes rues de Péra, sur le pont de la Corne d'Or, le long de la ligne de tramways qui sillonne les faubourgs (Galata, Tophana et autres), ou encore vers les prairies des Eaux-Douces : vous aurez le plaisir d'y voir par centaines, ici folâtrant sur le gazon parfumé, là se prélassant dans leurs jupes de soie, la figure enveloppée d'un voile plus ou moins transparent, les belles et accortes pensionnaires des harems.

Il y a longtemps déjà qu'elles jouissent de cette liberté extérieure. Les unes cheminent à pied par groupes, sans aucune surveillance importune ; les autres se pavanent dans des équipages modernes, le laquais à fez trônant sur le siège à côté du cocher. Si la cu-

riosité vous pique, il vous est loisible de jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la cage roulante et de juger au vol des plumes de l'oiseau.

Ces Musulmanes sont, en général, des beautés corpulentes; beaucoup même ne s'occupent au logis qu'à se développer artificiellement le tissu graisseux, l'idéal, dans presque tout l'Orient turc, étant la richesse des chairs. Très souvent le *yachmak* diaphane trahit à vos regards des attraits merveilleux, noires prunelles, lèvres de corail, ailes du nez fines et irréprochables; dans ce cas, la plupart du temps, c'est une Tcherkesse ou une Géorgienne, plutôt qu'une Turque, que vous venez de voir.

Lors des grandes fêtes officielles, comme, par exemple, le jour de Pâques (*Baïram*), vous avez aussi chance d'apercevoir quelqu'une des sultanes qui ont charge de charmer l'existence, aujourd'hui plus soucieuse que jamais, du grand seigneur des Osmanlis, héritier des antiques califes. Par un privilège exceptionnel, le Coran lui octroie, non pas quatre, mais sept femmes légitimes. Celles-ci portent le titre de cadines (compagnes du sultan).

Malgré l'éclat légendaire qui les environne, ces hautes dames, en réalité, sont moins bien loties que leurs sœurs de la classe bourgeoise. L'intrigue, la médisance et l'envie rampent sans cesse par les palais impériaux de Stamboul, au grand dommage de la pauvre cadine. Celle-ci est, par le fait, sur un pied d'esclavage en face du maître. Malheur à elle si elle n'enfante point! Elle est chassée sans forme de procès.

Un grand nombre de sultanes ont pourtant joué un rôle, non seulement à l'intérieur des appartements, mais encore au dehors; la chronique ottomane n'en dit mot, par cette raison que, officiellement, la femme là-bas ne compte pas; on remarquera même

qu'à l'opposé de tous les autres peuples de l'Orient, les Turcs s'abstiennent de la célébrer dans leurs chants, ne la jugeant pas digne de donner des ailes à la poésie.

Des tombes solitaires rappellent seules la vie éclatante de quelques sultanes. Je me souviens, par exemple, d'avoir vu, dans un des plus sombres quartiers de Stamboul, la demeure sépulcrale d'une certaine Ailima, inconnue sans doute, même de nom, de bien des lecteurs, et qui fut tout bonnement la mère du célèbre Mahomet II, le conquérant de Sainte-Sophie, puis l'épouse de Mourad II. Tout ce que le peuple sait d'elle aujourd'hui, c'est qu'elle fut en son temps « une personne très fêtée. »



Jeune Turque d'Asie.

Près de la mosquée de Bajazet II, se trouve un autre tombeau de femme : c'est celui de la mère de ce sultan, princesse qui a eu aussi ses années de gloire et d'action ; on l'appelait *Gul-Bahar,* c'est-à-dire la « rose printanière. » Un même toit recouvre ses restes et ceux de son fils. Nommons également la sultane Esma, sœur de Mahmoud II, et l'épouse du grand amiral Koutchouk Houssein, qui défendit bravement Saint-Jean d'Acre en 1832. On voit encore, sur les rives lumineuses du Bosphore le « palais jaune », aujourd'hui désert, où elle résida. On montre en outre au même endroit l'embouchure d'un canal par lequel les victimes des appétits luxurieux de cette sultane, la Marguerite de Bourgogne de l'Orient, étaient charriées au petit jour dans les flots discrets du Bosphore. Esma est enterrée au faubourg d'Eyoub, non loin de la mosquée du même nom, dans un enclos tout parfumé de fleurs, derrière les estacades duquel d'innombrables oisillons roucoulent leurs joyeuses cantilènes.

Un mot encore, avant de quitter la Corne d'Or. Il paraît que,

dans ces derniers temps, les harems de Constantinople ne se sont pas recrutés seulement d'esclaves caucasiennes, mais qu'un certain nombre de beautés vénales appartenant à nos pays d'Occident y ont tenu aussi leur rang d'odalisques ; on dit également que les Russes fournissent au sérail des femmes heureuses de toucher à ce prix les émoluments dont la cour du tsar paye les indiscrétions de ces mignonnes ; mais c'est là un bruit que les Anglais ont mis en circulation, et sur le caractère duquel il ne nous sied pas de nous prononcer.

III

A la province turque d'Anatolie confine un peuple original, de souche aryenne comme les Arméniens, mais plus rude, plus indépendant, et qui professe l'islamisme : ce sont les montagnards kurdes.

L'imposant relief du Taurus, qui part, on le sait, de la Cilicie, pousse à l'est un plateau massif où naissent les deux sources du Tigre, et qui forme le rempart frontière entre l'Arménie et le Kurdistan. C'est une région assez compacte d'ensemble, n'offrant pas beaucoup de vallées transversales, mais admirable de détails avec ses alternances de roches et de forêts, ses molles fissures, ses grands faites revêches, ses gorges et ses recoins romantiques. C'est dans ce montueux dédale que vinrent jadis se réfugier les peuplades libres de la région, quand les conquérants osmanlis prétendirent les soumettre.

Il y a là, sous le front rugueux des hautes crêtes, de splendides pâtis faits pour allécher les tribus nomades de l'Asie antérieure, et certaines vallées se prêtent merveilleusement à la culture. Aussi le Kurde adore-t-il ces replis solitaires que ses chants nationaux célèbrent à un double titre, d'abord à cause de leurs beautés na-

turelles, et ensuite parce qu'ils ont été pour lui l'asile imprenable de la liberté.

De temps immémorial, il vit en maître sur ce territoire, y conservant ses mœurs guerrières et toutes féodales. Une caste privi-



Femmes kurdes.

légiée, celle des *assiretti,* gouverne le peuple, opprimant, disons-le tout de suite, la classe méprisée des *gourans* ou laboureurs. La vie de la femme, en cette contrée, est bien différente de celle du harem. Toujours en face d'une nature grandiose, élevée parmi les guerres de tribu, la Kurde reste souvent des mois entiers livrée à elle-même, dans quelque tente des hauts pacages ou dans un vieux manoir rocheux dont elle est la châtelaine. Aussi est-elle renommée pour sa pureté de mœurs, sa belle humeur et son activité de ménagère. Du matin au soir, elle besogne chez elle ou au dehors, soignant les enfants, préparant le repas, lustrant les armes ou le cheval favori de son seigneur et maître. Et quand

celui-ci s'en va en chasse ou en guerre, c'est elle qui attache les rubans de couleur à la crinière du coursier hennissant.

Au travail, elle a toujours le visage content; et, soit qu'elle tourne le fuseau, ou bien soit assise devant le métier à tisser, elle envoie dans l'air pur des monts de gaies vocalises. Ces chants, cela va sans dire, sont tous de réminiscence guerrière, relatifs aux antiques combats de la tribu, ou bien à des haines traditionnelles et invétérées, car la *vendetta* fleurit chez les Kurdes, comme chez presque tous les peuples de montagne, et il n'est pas rare qu'un premier homicide entraîne l'extermination de toute une famille; quand d'aventure le carnage s'arrête, cela est dû, la plupart du temps, à l'intervention opportune d'une femme.

Ces chants visent aussi les incessantes querelles avec le Turc, ce ravisseur de femmes et de filles, qui vient, de temps à autre, faire razzia dans les hameaux de la montagne, pour approvisionner les harems ottomans. Ces rapts violents sont même le thème favori des rapsodes du cru. Au milieu d'un cercle d'auditeurs enveloppés de l'*abaje* rayé et la tête coiffée de casques en pointe ou d'amples turbans, un musicien prélude sur la *bitwar* (sorte de flûte de Pan), et, tandis que femmes et jeunes filles se pressent alentour en chuchotant, l'aède entonne sa romance, d'un accent d'abord voilé et mélancolique où perce sourdement la douleur des choses qu'il raconte; puis, peu à peu il hausse le ton, il force la voix, et éclate enfin en sonorités âpres et farouches qui enflamment l'assistance et l'amènent à reprendre en un chœur vibrant la strophe achevée.

Des femmes même, chez les Kurdes, ont armé leurs bras pour l'Islam, témoin la fameuse amazone Kara Fatma ou la Noire Fatime. Originaire d'un des plus sauvages districts du Taurus, celui de Rowandiz, elle rassembla, au commencement de la guerre de Crimée, tout un escadrons d'irréguliers, pour voler au secours



L'amazone Kara Fatma.

du padischah. Son entrée à Constantinople excita une émotion facile à comprendre. Elle était en homme des pieds à la tête, et montait un palefroi blanc comme neige, qu'elle maniait avec la dextérité d'un chef de clan accompli. Habituée d'ailleurs dès l'en-



Nestorienne.

fance au métier des armes, elle était devenue toute virile d'extérieur, endurcie aux intempéries, et plus rien en elle, vers la fin de sa vie, ne trahissait son sexe.

Son désir de batailler contre les Russes ne se réalisa toutefois pas, et elle ne rentra ensuite dans son pays que pour retomber dans une complète obscurité. Peut-être, à bien chercher, trouverait-on quelque part, dans les âpres sentiers des Alpes du Kurdistan, une pierre tombale portant gravé en panoplie un entre-

croisement de poignards, de haches d'armes et de fers de lance, monument funéraire tel qu'en mérite cette héroïne à l'âme vaillante.

Les femmes kurdes, en général, font plaisir à voir, encore que quelques-unes, parmi elles, aient la manie barbare de se tatouer et de se fourrer des anneaux dans les ailes du nez. Ce sont pour la plupart de solides gaillardes, aux formes rondes, bien développées, et dont tous les mouvements sont empreints d'aisance et de souplesse. Quoique un peu viragos d'allures, elles n'en sont pas moins, je le répète, d'une réserve, d'une timidité pudique qui se trahit parfois, devant l'étranger, par des effarouchements singuliers. Elles présentent, du reste, deux types distincts : dans la caste privilégiée, celle des *assiretti*, la tête est plus ronde, le galbe plus large, les cheveux et l'œil ordinairement noirs ; chez les agriculteurs ou gens de la glèbe, les femmes ont généralement la coupe du visage plus belle, et il n'est pas rare de rencontrer parmi elles des chevelures blondes et des yeux bleus pleins de douceur. Le costume se compose d'un pantalon rouge tombant jusqu'aux chevilles et d'un ample surtout rouge ou blanc, laissant voir une camisole ornée de perles fausses, de broderies d'or, de crochets de métal, de chaînettes ou de pièces de monnaie enfilées. La plupart des Kurdes sortent sans voile; seules, les épouses des grands chefs de clan font à la loi du Coran la concession de ne pas se montrer en public le visage découvert.

L'habitation, chez les nomades, est une tente de feutre noir, et, chez les tribus sédentaires, une petite construction de pierres, à toit plat. Sur les pâtis d'été, ou, l'hiver, dans les pacages des vallées abritées, on aperçoit partout en longues files des groupes de ces demeures primitives. Les principaux chefs y tiennent table ouverte, s'il est permis de parler ainsi du tapis ou de la natte de paille étendus à terre où l'épouse sert le rôti fumant avec le plat

favori de *pilaw*. Quant à celle-ci, elle mange à part, et après les hommes, avec toute la gent féminine du logis.

Aux Kurdes du sud confine une secte chrétienne, celle des Nestoriens, dont les mœurs et le genre de vie n'en sont pas moins tout asiatiques et semblables à ceux de leurs voisins musulmans. Là aussi les femmes sont propres, actives, travailleuses et chastes, sans montrer toutefois de fausse honte ni fuir délibérément à l'approche des hommes. Leur vêtement de laine, écarlate ou rayé de rouge, rappelle le tartan des montagnards écossais.

IV

Issu des monts du Kurdistan, le Tigre, on le sait, passe à Diarbekir, ensuite à Mossoul, où déjà il est navigable, puis presque sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, où il forme le rapide des Portes de Nimroud, et enfin gagne Bagdad. A partir de là, il coule magnifiquement dans une vallée lumineuse et féconde, toute pleine de souvenirs puissants et de villes ruinées ; puis, à Gourna, il rallie les flots plus clairs, mais plus paresseux, de l'Euphrate, la rivière sœur sortie de terre au nord-est d'Erzeroum, atteint Bassorah, et, formant le marais qu'on nomme le *Chott el Arab*, se jette par un large delta dans le golfe Persique. La région traversée par les deux grands cours d'eau s'appelle chez nous Mésopotamie (pays d'entre fleuves). Pour les Turcs c'est l'*El Djezireh*, c'est-à-dire l'île. Au sud se trouvent les sables brûlants et les oueds desséchés de l'Arabie.

Si là-bas au nord, à Tiflis, il faudrait parler, dit-on, soixante-dix langues pour être toujours compris, à Bagdad, à Mossoul, sous un chaos d'idiomes moindres se cache en réalité un pêle-mêle de peuples plus complexe encore. Qui pourrait dire ce qui reste, dans le sang des habitants actuels, du sang des fondateurs

de Ninive, de Babylone, de Séleucie? Mille éléments, grec, romain, persan, arabe, turc ou mongol, ont modifié la race primitive, et la proportion de chaque mélange est impossible à déterminer.

Les Arabes reportent, on le sait, leur origine aux descendants d'Abraham. Ce patriarche, ayant reçu de Dieu la mission de bâtir un temple à la Mecque, vint de Syrie dans la partie de la péninsule arabique qu'on appelle l'Hedjaz, et y construisit, avec l'aide de son fils Ismaël, la fameuse Kaaba. La source découverte par Agar n'est autre que celle du puits de Zemzem.

Après avoir régné à Babylone, plus de deux mille ans avant notre ère, et envahi l'Égypte sous le nom d'*Hycsos* (pasteurs), les Arabes allèrent ensuite, selon toute probabilité, peupler l'Éthiopie et l'Abyssinie. Plusieurs de leurs tribus, Amalécites, Iduméens, Mohabites, Ammonites, se concentrèrent au sommet du triangle de la presqu'île, et s'opposèrent longtemps à l'entrée des Hébreux dans la Terre promise. Vaincus par Saül et soumis par David, ils recouvrèrent leur indépendance après Salomon, c'est-à-dire à la fin du dixième siècle avant Jésus-Christ. Alexandre, maître de l'Asie, mourut avant d'avoir pu conquérir l'Arabie ; les Romains eux-mêmes n'en entamèrent que la partie nord, à savoir l'Arabie « Pétrée » d'Hérodote, dont ils firent la troisième Palestine. Dans la lutte de Rome et des Parthes (Perses), les Arabes prirent naturellement parti pour ceux-ci, et l'on se souvient que le principal auteur du désastre de Crassus fut un chef du désert qui égara traîtreusement les légions. En l'an 246, un Arabe revêtit même la pourpre impériale sous le nom de Philippe ; plus tard, au temps d'Aurélien, la destruction de Palmyre porta aux *Sarrasins*, — c'est le nom que les Romains donnaient aux Arabes du nord, — un coup dont ils ne se relevèrent pas. Lorsque Mahomet parut sur la scène, la majeure partie de la péninsule était devenue une

satrapie persane administrée par des vice-rois ; seuls, le Nedjaz et l'Hedjaz avaient conservé leur indépendance, et c'est là que se



Famille de Bédouins.

revivifièrent, pour s'épandre de nouveau au dehors, les restes de la nationalité.

Mais coupons court à cette notice historique, que chacun peut reconstituer à son aise, et reprenons pied dans le temps présent. L'élément arabe par excellence, c'est le nomade, qui habite exclusivement sous la tente. La femme ne mène pas chez lui une existence absolument digne d'envie.

A son épouse légitime le Bédouin, on le sait, préfère son cheval. Il donne à celui-ci toutes sortes d'appellations de tendresse, le serre sur son cœur, le pare, cause avec lui, lui chante les antiques chants de guerre, et, après une course pénible, c'est vers le noble animal que se tourne tout d'abord sa sollicitude. La femme

ne vient qu'en second lieu. Le mariage d'ailleurs est bâclé prestement. La mère conduit la jeune fille à l'époux ; celui-ci verse une somme déterminée, et s'il lui plaît, au bout de vingt-quatre heures, de quitter sa moitié, il n'importe ; la mère avisée et calculatrice a vite fait de la donner à un deuxième, et, s'il le faut, à un troisième et quatrième mari.

Voici, d'ordinaire, quel cours suivent les choses : la demande est faite au père par un ami, et la cérémonie de l'hyménée est fixée au cinquième ou sixième jour après les fiançailles (*talab*). La veille des noces (*talilat*), la jeunesse vient allumer un grand feu et tirer des coups de mousquet devant la tente de la promise ; puis les femmes chantent le chant rituel, dont chaque strophe est accompagnée d'un refrain en tremolo (*sagrouta*), dont les *li-li-li* retentissent au loin sur le steppe et attirent tous les gens des tentes voisines. Bientôt, c'est autour du campement de la fiancée un tel charivari de vociférations et de coups de feu, qu'il faut vraiment à la pauvre femme des nerfs à l'épreuve. Pendant ce temps, les vieux fument et prennent le café.

Le jour des noces proprement dit, dans beaucoup de tribus, a lieu en outre une comédie qui ne laisse pas que d'être originale. L'époux enlève de force sa moitié, et la conduit, soit chez lui, soit dans une autre tente, ou bien encore dans la montagne, où elle reste cachée. En revanche, il est aussi de bon ton, ou que la promise s'échappe du logis conjugal, ou qu'elle résiste de son mieux à son futur maître.

Le plus grand honneur que des Bédouins puissent faire à une jeune fille, c'est de la choisir comme *hadijah* quand ils partent pour une expédition. *L'hadijah* est comme le palladium vivant d'une tribu ; montée sur un chameau bellement équipé, elle accompagne la colonne en marche par les sentiers périlleux de la guerre. Bien que la distinction ait, on le voit, son revers, nulle

vierge ne songe à la décliner ; loin de là, c'est avec un sourire de fierté aux lèvres qu'elle chevauche au-devant de la mort. Cet honneur échoit généralement à la plus belle fille du *cheik* ou chef de tribu ; c'est une sorte de déification qui l'élève bien au-dessus du vulgaire, et la vue seule du palanquin où elle trône rend du



TYPES DE FEMMES ARABES.

Femme de Bagdad. Jeune Sabéenne. Druse. Femme de la Mecque. Jeune Bédouine.

cœur à l'Arabe le plus timoré. Par contre, si l'*hadijah* tombe atteinte d'un coup de feu ou se trouve capturée par l'ennemi, il en résulte presque toujours une panique chez les siens. Plus d'une bataille, soit sur les bords du « fleuve des Arabes » (*Chott-el-Arab*), soit dans les campagnes plantées de palmiers du moyen Euphrate, a été jadis perdue par telle ou telle grande tribu, parce que le regard de flamme de la reine du combat s'était tout à coup voilé des ombres de la mort, ou que les sauvages Arnautes s'étaient

saisis de la belle fille du cheik pour l'emmener comme butin de guerre à la tente du padischah turc.

Dans les villes arabes, autre est la scène. Qui n'a rêvé des jardins paradisiaques de Damas, ou de ces fières cités des bords du Tigre, où régnaient autrefois les califes? Hélas! Le temps des Abbassides est bien loin, et si la mémoire des glorieux princes dont Abou Giafar Almanzor ouvrit la série est toujours restée populaire en Asie, leur œuvre matérielle a péri. L'étranger qui passe aujourd'hui par Bagdad y trouve bien une ligne de tramways reliant Krousimoni à la ville; mais c'est en vain qu'il y évoquerait le moindre souvenir des *Mille et une Nuits.*

La trivialité y a pris la place de la poésie. La femme, dédaignée, avilie, y est, dans la famille, un objet de risée pour les enfants; si quelque marmot porte la main sur sa propre mère, le père applaudit et crie *Aferin!* (bravo!) D'éducation, nulle trace, dans cette cité des grands califes, où autrefois un seul collège, subventionné par l'État lui-même, donnait un enseignement gratuit à six mille élèves de toute condition. Les enfants, frais émoulus de l'école, polissonnent toute la journée dans les rues, ou se livrent à mille vilains tours que leurs tendres auteurs admirent comme de charmantes espiègleries. Les femmes, qu'on marie de bonne heure, très souvent dès l'âge de dix ans, et qui, par parenthèse, se fanent vite, sont, bien entendu, au logis l'objet de la plus jalouse surveillance de la part de leurs seigneurs et maîtres. Elles se rattrapent, il est vrai, au dehors, à la faveur du déguisement qui les rend méconnaissables aux maris et leur permet de jouir de plus de liberté que ne le voudrait l'homme des bords du Tigre. On sait, en effet, qu'elles s'appliquent au visage un masque fait de crins de cheval qui dissimule complètement leurs traits, et qu'elles changent volontiers entre elles de *tchartchaf.* Le *tchartchaf* est une espèce de mantelet-sac composé de deux parties cousues

l'une à l'autre, et dont une des pointes s'assujettit à la taille au moyen d'une ceinture ou aux épaules à l'aide d'une agrafe. Par devant il est enroulé de telle sorte qu'il n'y a que le masque du visage qui demeure visible. Les mains elles-mêmes doivent rester cachées, attendu qu'il est malséant de les montrer. Ajoutons que les dames de qualité ne sortent que sur des ânes richement caparaçonnés et avec une nombreuse escorte de suivantes.

La mise ordinaire, à l'intérieur, est la chemise de soie rouge, bleue ou blanche, et le pantalon bouffant attaché aux chevilles avec un cordon; par là-dessus est jeté un surtout d'étoffe transparente que fixe une ceinture de prix; aux poignets, des bracelets non fermés; aux oreilles, de lourds triangles avec toutes sortes d'accessoires et de pendeloques. Nulle distraction ne charme d'ailleurs la vie au harem; il y a beaux jours que poètes et rapsodes sont oubliés; ni musique, ni danse, ni guitare : c'était bon du temps d'Haroun-al-Raschid!

La grande, l'unique affaire des dames de Bagdad, c'est le soin de leur toilette. Rien qu'en bijoux, elles dépensent des sommes folles, et il y a entre elles, de ce chef, une émulation qui dévore parfois des fortunes. Celles qui vivent bien prennent de bonne heure de l'embonpoint, en quoi elles diffèrent des Bédouines qui, la plupart du temps, restent maigres, à cause de leur existence active et toujours au grand air. Parmi ces dernières, il y en a peu de belles; cependant les chants du désert célèbrent « la vierge brune à l'œil de gazelle », et mainte fille de marabout, dans un sanctuaire d'oasis isolé, est donnée par les aèdes modernes comme un modèle accompli de beauté.

Les femmes les plus vantées de l'Arabie sont, paraît-il, celles de l'Oman, à l'extrémité sud-est de la péninsule; en revanche, elles ont la réputation d'abuser plus que de raison de la liberté grande qu'on leur laisse. Deux autres types à mentionner, c'est

la Sabéenne du sud, au teint clair, et la Wahabite du centre, c'est-à-dire de cette région du Nedj, où a fleuri assez longtemps un puissant empire que sont venus détruire les janissaires du vice-roi d'Égypte Ibrahim Pacha; la capitale de ce califat était Derajeh, dont la cour fastueuse est restée célébre; certains voyageurs en ont célébré les types féminins. Aujourd'hui, cette cité est détruite.

Avant que l'Islam ne se fût levé sur l'Arabie, la femme y était l'égale du sexe fort, et on la prisait autant pour ses qualités d'esprit que pour ses charmes physiques. Vint Mahomet, qui rejeta derrière la portière de la tente cette rivale de l'homme. Pourtant il ne la dédaignait pas, car il eut quinze épouses légitimes, de tout âge et de toute catégorie. La première, la riche veuve Kadidja, était plus âgée que lui; la seconde, Aïscha, fille d'Abou-Bekre, n'avait que dix ans, et elle lui avait été fiancée à sept ans; les autres, dont deux juives, étaient ou veuves ou séparées de leurs maris.

Malgré la déchéance dont le Prophète avait frappé le beau sexe, l'époque brillante des califes abbassides offre encore une belle galerie féminine. Qui n'a entendu parler de Zobéide, cette épouse d'Haroun-al-Raschid, l'étoile lumineuse des *Mille et une Nuits?* A côté d'elle vivait la poétesse Oleja, qui sut enchaîner quelque temps le maître. Il est vrai que celui-ci paya un peu cher le plaisir d'entendre sa voix mélodieuse, car on dit qu'après un de ses plus beaux chants, accompagné en chœur par tout le harem, il versa le contenu entier de sa cassette, six millions, s'il vous plaît, sur la tête des chanteuses.

L'histoire rapporte aussi que le calife Motassim, fatigué du séjour de Bagdad, se créa à grands frais un paradis terrestre dans les jardins de palmiers de Samarra, sur le Tigre, et que ce fut en



Arabe de qualité à Bagdad.

même temps un paradis de femmes. Seulement, dans l'intervalle, l'épouse de condition libre avait beaucoup perdu de son prestige ; les belles esclaves achetées à des prix fabuleux avaient pris sa place. A Samarra, on mangea en plaisirs les revenus d'un monde. Parmi ces sultanes de la décadence, il en est dont le nom est venu



Allemande de Syrie.

jusqu'à nous : telles, Robeiha, Sohaika, Salama ; cette dernière surtout, une esclave chanteuse, savait se faire payer chaque baiser aussi cher que la fameuse Djemila, de Médine, chaque note issue de son gosier.

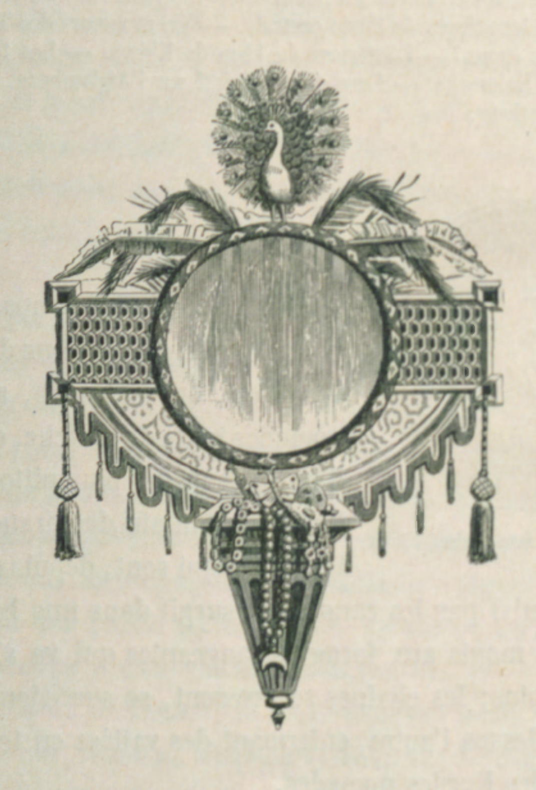
Achevons maintenant, par un coup d'œil jeté en Syrie, cette revue sommaire de l'Asie antérieure. Ce qui nous intéresse ici en première ligne, c'est le chrétien, bien plus que l'Arabe. Grecs,

Syriens, Maronites, Jacobites, les sectes abondent, et il y a, en outre, les colons allemands de la Palestine. Chez ces derniers, les femmes, belles et gracieuses, ont toutes le sens de la vie de famille, en quoi elles diffèrent essentiellement des Grecques levantines et des Arméniennes de Stamboul, qui ne songent qu'à se parer selon la mode de Paris. D'excellents pensionnats de filles tenus par des sœurs et de riches Anglaises contribuent activement au progrès.

Au Liban, depuis les sanglants événements de 1860, les Maronites ont fait aussi quelques pas en avant; néanmoins, leurs mœurs sont restées orientales. Les femmes portent la large culotte, se voilent la figure, et passent tout le jour à bavarder, en aspirant le narguilé, à l'exemple de leurs voisines musulmanes les Druses. Celles-ci cependant sont encore de plus enragées fumeuses, et dès qu'on visite quelque émir de cette secte ultra-schiite, le premier tableau d'intérieur qui frappe les regards, c'est le mari, la femme et la fille, tous trois assis gravement en cercle et tirant d'ondoyants nuages de fumée de leurs longues pipes, dont on entend le gargouillement guttural.

Dans les montagnes de la Syrie septentrionale vit une autre secte soi-disant chrétienne, celle des Nazaréens ou Sabéens, dont les pratiques religieuses sont singulièrement décriées en Orient. On a cru, non sans raison, reconnaître dans leurs solennités mystiques un reste de l'antique culte d'Astarté. Là, comme chez les Mahométans, l'homme achète sa femme, en donnant au père, soit tant de piastres (cent, deux cents, mille), soit une jument, une vache ou un âne. Il doit en outre verser au *hirce* ou propriétaire du village une certaine indemnité, ordinairement de cinq cents piastres, pour obtenir l'autorisation de se marier. L'affaire une fois conclue, les amis du prétendu, armés de bâtons, envahissent l'habitation de la promise, tandis que les amis de celle-ci, égale-

ment embâtonnés comme il faut, cherchent, de leur côté, à y pénétrer le plus vite possible, pour défendre la jeune fille menacée. Que si l'épouseur arrive jusqu'à elle, il la frappe jusqu'à ce qu'elle crie assez fort pour être entendue du dehors; tout le monde alors se retire, et les fiançailles se trouvent consommées. La cérémonie nuptiale se fait ensuite très simplement. Le divorce est interdit; par contre, la polygamie est permise jusqu'à concurrence de quatre femmes, tout comme dans l'Islam.





CHAPITRE III

Les portes du Zagros et le plateau iranien. — Condition actuelle des Persanes. — Le « mariage à temps » chez les Schiites. — Souvenirs des *Mille et une Nuits.* — A travers les steppes de l'Asie centrale. — Vie et mœurs des Turcmènes. — Le stage des époux. — L'intérieur du khan de Khiwa. — Les femmes kirgis. — Chez les Kalmouks. — Coup d'œil général sur l'Afghanistan. — A Caboul. — La fiancée kafir.



Écuelle persane ciselée.

I

Si, des classiques campagnes mésopotamiennes, on continue de s'avancer vers l'est, on se trouve, au bout de quelques jours de marche, en présence d'un tableau des plus pittoresques. A l'horizon lointain des grandes plaines brûlantes qui sont, depuis des siècles, le chemin suivi par les caravanes, surgit dans une brume rosée un relief de monts aux formes changeantes qui va s'accentuant de plus en plus; les chaînes se pressent, se succèdent; chacune s'élève par-dessus l'autre, enfermant des vallées en terrasses occupées par des Kurdes nomades.

Nous sommes ici à l'extrémité sud-orientale du Taurus, laquelle forme l'ourlet ouest du plateau iranien. Une gigantesque fissure

dans le relief sert de communication entre l'âpre région tabulaire de l'est et la zone ardente du Tigre et de l'Euphrate.

Par ces portes du Zagros passait jadis une route empierrée; aujourd'hui la chaussée n'existe plus, et les caravanes ont fort à peiner quelquefois pour traverser la vallée de la rivière Holwan que longe le chemin actuel, et où des peuplades de montagnards, qui déjà du temps d'Alexandre le Grand exerçaient là leurs rapines, épient le voyageur. Parfois une longue file de chameaux, accompagnant les restes mortels de quelques pieux Schiites, descend la rampe fluviale pour gagner, aux bas-fonds babyloniens, les deux sanctuaires vénérés des Persans, Kerbela et Meschhed-Ali. On sait que les Schiites ne reconnaissent pas les trois premiers successeurs du Prophète, — Abou-Bekre, Omar et Othman, — et regardent Ali, le quatrième, comme le légitime héritier de Mahomet; de là, entre eux et les Sunnites, qui tiennent pour l'ordre traditionnel, un schisme aggravé de haines implacables.

Passé la porte susnommée, les terrasses et les plans étagés vont s'élevant de plus en plus, pour aboutir au plateau central iranien, à savoir la Perse.

La Perse, jadis le foyer d'une si brillante civilisation, n'est plus aujourd'hui qu'une région déchue, et la vérité nous force à reconnaître que les éloges d'un lyrisme si exubérant que les anciens poètes du terroir accordent à ce « paradis de l'Orient », ne conviennent qu'à une partie de la contrée. Le sable, les rochers, le désert et le steppe y occupent de vastes espaces, et, dans les districts montagneux de l'ouest, là où se trouvent aussi les grandes villes, Hamadan, Tabriz, Hispahan, Schiraz, Kirmanschah, la culture du sol a peu d'importance. D'une zone à l'autre, d'ailleurs, il y a un abîme. Les Persans eux-mêmes disent de leur pays : « *Iran haftaklim dared,* — l'Iran a sept climats. »

Le voyageur qui vient de franchir des vallées complètement vides d'habitants, ou de côtoyer des rivières qui se perdent au sable des steppes ou du désert, éprouve un soulagement véritable à entrer dans les oasis où mûrissent des champs de céréales, où fleurissent la jacinthe et la rose, et où le rossignol roucoule ses chansons tout comme à l'époque du poète Hafiz; mais, en fait de marques civilisatrices du travail humain, il n'y a rien à chercher nulle part. Les Schiites, pas plus que les Sunnites, ne sont gens de progrès, et, pour employer l'expression vulgaire, l'Islam tout entier n'a rien dans le ventre. Tel schah peut avoir parfois d'excellentes intentions; ce ne sont que velléités sans effet. La classe des paysans est, de nos jours, plus opprimée et plus pressurée que jamais; le commerce seul est encore rémunérateur, et l'on sait que le Persan moderne est un trafiquant émérite.

Pour le reste, toutes les couches de la société sont pourries. A la cour de Téhéran, tout n'est qu'apparence, faux éclat, immoralité. Les gouverneurs de provinces poussent les exactions aux limites extrêmes, et spolient sans vergogne des régions entières, en se disant, pour se justifier, que l'unique moyen de conserver leurs places est de faire affluer le plus d'argent possible aux caisses du monarque.

Dans ce milieu, le train de vie et la condition des femmes sont, en somme, les mêmes que partout dans l'Islam. Le Schiite achète, lui aussi, sa compagne, et l'emprisonne derrière les grilles d'un harem. Dès l'âge de neuf ans, les Persanes prennent le voile, c'est-à-dire qu'elles cessent de sortir le visage découvert : c'est, en quelque sorte, leur majorité. Le plus tôt qu'il peut, principalement dans les basses classes, le père s'occupe de marier son enfant; car une jolie fille, pour des parents pauvres, représente un capital vivant qu'il s'agit de faire fructifier; et, de fait, la spéculation est parfois brillante, une plébéienne remarquablement

belle pouvant devenir l'épouse soit d'un haut fonctionnaire, soit du prince lui-même.

Une institution spéciale au Schiitisme, c'est ce qu'on appelle le « mariage à temps » (*sighi*), pratiqué partout au « pays du Soleil » concurremment avec le mariage durable (*aekdi*). Sa durée court d'une heure à quatre-vingt-dix neuf ans. Le Schiite, il est vrai, comme le Sunnite, n'a droit qu'à quatre femmes légitimes; mais on tourne la loi en ceci, qu'une *sighi* peut remplacer une *aekdi* répudiée par un divorce légal, et que cette dernière peut rentrer en grâce, à son tour, en qualité de *sighi*. Cette sorte de roulement n'est soumis qu'à certaines formalités. Le Coran, on l'a vu, dispose, en effet, qu'une femme que l'on a quittée peut être



Persane de distinction.

reprise tout de suite après le premier divorce, et que, dans le cas d'une seconde séparation, elle ne peut l'être que si, entre-temps, elle a eu elle-même un nouvel époux; de là un double résultat : premièrement, le Persan, de cette façon, arrive à changer indéfiniment de compagne légitime, et deuxièmement, il peut y avoir entre maris, et cela le plus légalement du monde, un troc continu d'épouses. C'est ainsi sans doute qu'un certain Feth-Ali Schah, qui fut ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg, eut cent femmes, qui le gratifièrent de cinquante-sept garçons et de deux cent trois filles, si bien que lorsqu'il mourut, en 1834, sa descendance se composait déjà de sept cent quatre-vingt-quatre rejetons, et que, trente ans plus tard, en 1864, elle atteignait le chiffre de cinq mille têtes : lignée mirifique, qui lui a valu le surnom d'*Adam II*.

Les Schiites justifient la largeur du correctif apporté par eux à la loi du mariage, en ce que, lorsqu'ils partent pour un voyage ou pour une expédition quelconque, ils n'ont pas coutume d'emmener leurs femmes. Or, en Asie, où les distances sont énormes, une absence de ce genre peut parfois durer de longs mois; c'est pourquoi le Persan se voit contraint, à l'étranger, d'épouser temporairement une *sighi*. De ces sighis, il y en a toujours provision çà et là. Ce sont, en général, les mollahs eux-mêmes qui les amènent aux voyageurs esseulés, et, pour cet office de pourvoyeurs, ou du moins pour l'accomplissement du rite nuptial (car ces mariages provisoires doivent être bénis comme les autres), il va de soi qu'ils palpent des honoraires.

Chez les Sunnites, ce genre d'hymen est aussi quelquefois pratiqué; seulement, l'initiative en revient au sexe faible, et voici comment. Le Coran défendant aux femmes d'aller en pèlerinage sans être convoyées de leurs maris, une Musulmane qui veut se rendre à la Mecque, et que pour une raison ou une autre son

conjoint ne peut accompagner, prend pour la durée du trajet un époux à temps, un *mouhahil*, comme on l'appelle. Sa mission une fois remplie, celui-ci doit demander le divorce, sinon il garde la femme, et, dans ce cas, il ne lui est plus permis d'exercer l'of-



Un bal de noces en Perse.

fice avantageux de *mouhahil*. Ces suppléants se recrutent presque exclusivement dans la corporation des guides d'étrangers (*metouasins* ou *delils*).

Les Persans traitent généralement assez bien leurs femmes, et pour peu que celles-ci sachent prendre du crédit, elles arrivent, comme partout, même en Occident, à dominer au dedans et au dehors. Les enfants des Schiites sont mieux élevés que ceux des

ingénieuse de noms! Ouvrons au hasard les *Mille et une Nuits,* ce recueil en trente-six parties, dont Galland ne nous a traduit que la première; voici *l'histoire d'Abou Hassan;* qu'y lisons-nous? « Abou Hassan demanda aux sept dames inconnues comment elles s'appelaient, et chacune satisfit sa curiosité. Leurs noms étaient : Cou d'albâtre, Bouche de corail, Face de lune, Éclat du soleil, Plaisir des yeux, Délices du cœur, Canne de sucre! »

Rappelons en passant que la Perse a produit les *Mille et un Jours,* contes qui offrent en général moins d'attrait que les *Mille et une Nuits.*

II

Transportons-nous maintenant en idée sur les hauteurs qui forment la lisière extrême de la province persane du Koraçan. Qu'est-ce que cette région d'immenses plaines qui s'étend là-bas à perte de vue, des rives orientales de la mer Caspienne, par delà le grand fleuve de l'Amou-Daria (l'Oxus des anciens) et le lac d'Aral, jusqu'aux contre-forts les plus avancés des montagnes de la haute Asie? C'est le Touran ou Turkestan, autrement dit le steppe des Turcmènes. Au sud de cette région, occupée surtout par des nomades, se trouve, confinant aux terres arides du Beloutchistan, le pays des Afghans, ou Afghanistan, dont le caractère est tout autre. Là vit une race de montagnards énergiques, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Pouktaneh, mais avec lesquels cohabitent diverses peuplades et tribus, épaves laissées sur le territoire par les invasions qui s'y sont succédé. Tels sont, par exemple, les Tadjiks, agriculteurs de race iranienne, établis surtout à l'ouest du pays et vers les confins de la Perse; les Ouzbeks, fixés en majorité sur les bords de l'Oxus ; les Kafirs ou Siapochs, montagnards païens au visage blanc, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, qui seraient, au dire de quelques-

uns, des Macédoniens abandonnés par l'armée d'Alexandre; les Hézarehs, de souche tatare, importés dans le pays par Timour, sans compter des Arabes et des Hindous établis dans le Caboulistan et sur la frontière orientale.

Mais parlons d'abord des Turcmènes. Chez ces nomades, l'enfant, à peine né, est laissé quelques jours sans nourriture, à seule



Femme de l'Asie centrale.

fin de l'endurcir aux privations de la rude existence qui l'attend. Sitôt qu'il peut marcher, on l'associe aux razzias de la tribu. Les brigandages de ces « cavaliers du désert » ont lieu généralement de nuit et s'exercent surtout contre les gens de la vallée de l'Atrek : aussi n'est-ce pas sans raison que les Iraniens appellent le district de cet affluent de la Caspienne « l'enfer des Persans. » Les Turcmènes ravissent troupeaux et enfants, et disparaissent

comme l'éclair, munis de la bénédiction des mollahs, auxquels revient une dîme sur chaque prise. Il paraît pourtant que ces malandrins sont, entre eux, d'une probité rare, à tel point, dit-on, que la reconnaissance écrite d'une dette est remise aux mains, non du créancier, « lequel n'en a que faire », mais du débiteur, qui, de cette façon, « se souvient qu'il doit. »

Belle race d'ailleurs, aux traits nobles, au regard de feu, à l'attitude pleine de dignité. La tente, en forme de ruche, est ficelée en tous sens par des cordes et de larges rubans en crins de cheval, qui maintiennent le toit, c'est-à-dire les morceaux de feutre posés sur les pieux de bois recourbés et assujettis solidement entre eux qui composent la carcasse de l'habitacle. Une ouverture supérieure munie d'une trappe sert à laisser échapper la fumée et à renouveler, l'hiver, l'air à l'intérieur; l'entrée se ferme également à l'aide d'un abattant de feutre.

Cette hutte, qui sert de type à tous les nomades de l'Asie centrale, s'appelle chez les Turcmènes *owa* ou *oy;* chez les Kalmouks, leurs voisins des monts Altaï, on la nomme *yourta*. Au dedans sont entassés pêle-mêle tous les ustensiles et engins du ménage, y compris la fiente séchée de cheval et de chameau qui est le seul combustible du pays. De propreté, il n'en est point question dans ce monde, qui, de tout l'hiver, ne se lave point. Le Turcmène pourtant a aussi son luxe. La « tente blanche » (*ak-oy*) du notable est tendue de belles couvertures et de tapis, enrichie d'armes, de vaisselles et de portières de prix. Lorsqu'un jeune couple s'arrange une hutte, il y met une sollicitude sans pareille; par malheur, au bout de quelques semaines, il n'y paraît plus : tout est sens dessus dessous et sali à l'excès.

Pour la femme turcmène, le meilleur temps est celui de l'enfance, et cette période de liberté relative se prolonge pour elle jusqu'à seize ou dix-sept ans, qui est l'âge où on la marie. Peu



Femmes turcmènes dans a tente.

de chose d'ailleurs à faire au logis. Comme les jeunes filles ne se voilent pas ou ne se voilent que rarement, les jeunes gens peuvent choisir à bon escient leurs fiancées. Leur choix arrêté, une amie ou une parente se charge de négocier le marché; après



La fiancée turcmène conduite au mari.

quoi, le mollah dresse le contrat et fixe le jour de l'hymen. Alors intervient toute la série des préliminaires que nous connaissons, cortége nuptial, coups de fusil, jeux équestres, avec cette particularité toutefois, que les hommes venus pour enlever la promise, laquelle résiste, comme le veut l'usage, la posent tout bonnement sur un tapis dont ils empoignent vigoureusement les extré-

mités, et emportent ainsi la fiancée vers les chameaux préparés pour elle.

Dans l'*owa* bien lustrée de l'époux a lieu ensuite le festin de noces ; mais, à l'heure même où tout semble terminé, commence une épreuve de patience unique. Deux semaines durant, la jeune fille est tenue de rester dans la tente des fiançailles ; puis, ces quinze jours écoulés, elle est ramenée par sa famille au logis paternel, où il lui faut demeurer douze mois ou même plus. Pendant ce temps de séparation provisoire, le futur époux a bien le droit de la visiter ; mais il ne le peut faire qu'en présence des parents, qui veillent à ce que toutes choses se passent comme il faut. Ce n'est qu'après ce stage forcé que la fiancée est conduite à son mari sur un chameau richement harnaché, et que le couple est laissé à lui-même.

Comme femme, la Turcmène jouit relativement d'assez de liberté; si un hôte entre dans la tente, elle n'est point obligée de s'esquiver. On prétend, il est vrai, qu'elle abuse volontiers de cette tolérance pour se permettre avec les visiteurs des privautés parfois excessives, et l'on ajoute, ce qui n'est point une circonstance atténuante, qu'elle en agit ainsi moins par coquetterie que par avidité, car les étrangers qui se laissent prendre à ses agaceries sont complètement dépouillés, et souvent, par-dessus le marché, tués ou vendus comme esclaves.

Les traits de la Turcmène sont fins, réguliers; l'œil est vif et brillant, le teint un peu hâlé, la chevelure surtout admirable, abstraction faite des tresses en poil de chèvre qui en allongent encore les mèches naturelles. Peu de délicatesse dans les extrémités, mais le corps excessivement souple. Beaucoup de ces nomades sont des cavalières accomplies. Aux pièces d'habillement qui constituent le fond du costume oriental, elles ajoutent, pour aller à cheval ou par les grands froids, de longues bottes de cuir

jaune ou rouge qu'elles chaussent par-dessus des morceaux de flanelle adaptés aux jambes. Pour coiffure, une toque à laquelle attient le voile; sur la tête, aux bras, au cou et à la poitrine, tout un bric-à-brac d'appendices et de colifichets en métal; la Turcmène n'eût-elle que des haillons sur le corps, elle n'oublie jamais



Femme de Khiwa.

cet attirail de bijoux aussi lourd que sonore; parfois même elle le garde pour coucher.

Au logis, elle n'est point trop accablée de besogne. Le labeur domestique se borne pour elle à filer, à teindre des étoffes et à faire de la tapisserie. Elle donne aussi un coup de main pour monter la tente. Sa tâche la plus dure, c'est de moudre le grain,

quand il y en a, et surtout de travailler aux champs, soin que l'homme lui laisse entièrement.

Parmi les autres tribus tatares cantonnées sur le même territoire, nous distinguerons encore les Ouzbecks, les Kirgis, et les Kalmouks.

Les Ouzbeks, gens grossiers, quoique en somme assez doux, et particulièrement fanatiques, se rencontrent partout, comme élément dominant, dans les khanats des steppes susnommés, à Samarcande, à Bokhara, à Khiwa. Il va sans dire que ces centres de population, bien que des princes y résident, ne sont rien moins que de fastueuses cités. Quelques brefs détails donneront une idée de ces cours du désert de l'Asie centrale. Le khan actuel de Khiwa dépense par an six mille francs à peine pour sa cuisine ; ses femmes reçoivent quotidiennement une ration de pain chichement mesurée, et elles envoient revendre au bazar les restes de leur *pilaw*, pour avoir ainsi de quoi satisfaire leurs menues convoitises. Le khan lui-même, vu l'exiguïté de ses finances, en est réduit à faire si maigre chère, qu'il est le seul dans le palais à prendre le thé; cette douceur n'est permise à nulle personne de son entourage, pas même à ses deux femmes légitimes. Sa mère passait pour jouir d'une opulence extraordinaire, parce qu'elle partageait avec ses servantes la bouillie de riz qu'on lui envoyait de l'office.

Les Kirgis, établis au nord de la Caspienne et de l'Aral, se partagent en trois hordes, qui, ainsi que les Turcmènes, sont toujours par les chemins. Aussi leurs tentes ne sont-elles également que des charpentes de bois garnies de feutre. Leur vie, sur le steppe, n'est guère variée, l'hiver surtout, où ils se tiennent absolument confinés dans leurs habitacles enfumés et sordides, tandis que le bétail, laissé à lui-même, cherche comme il peut sa

nourriture, sans que personne le soigne et le surveille : d'où il résulte que beaucoup de brebis et de chevaux jonchent de leurs cadavres la plaine enneigée. Le soir seulement, les bêtes sont ramenées du pâturage ; femmes et enfants se mettent à les traire ;



Femmes kirgis.

après quoi chacun se régale de *koumy*, mélange fermenté de lait de jument, de brebis et de vache, qu'on ingurgite jusqu'à ce que l'on soit ivre.

Les Kirgis changent deux fois l'an de cantonnement, à l'entrée de l'hiver et au commencement de la belle saison. Cette *transhumance* est régulièrement l'occasion d'une fête, où les femmes, attifées d'étoffes versicolores que surchargent toutes sortes de chinoiseries, chevauchent à califourchon comme les hommes. Les enfants, chaussés de grandes bottes de feutre, se prélassent sur le dos des veaux, avec une corde pour bride. On va ainsi à travers

la lande monotone, les chameaux chancelant sous le faix des paquets, les pâtres guidant l'innombrable bétail : cortège étrange et pittoresque dont rien chez nous ne peut donner une idée.

Les Kirgis étant mahométans, le père dispose et trafique à son gré de ses filles. Généralement, le prix d'une fiancée, c'est tant de chameaux, de brebis, de chevaux ou de bœufs. Les femmes, entièrement voilées, sauf deux ouvertures pour les yeux, usent du fard avec passion ; elles le font venir de Bokhara, le « Paris » de la région : aussi, de bonne heure, sous les influences du froid et du chaud, leur peau se racornit-elle.

Un autre peuple nomade, de race mongolique, habite à l'ouest du précédent, le long du cours inférieur du Volga : ce sont les Kalmouks. Ceux-là sont bouddhistes de religion. Un de leurs princes, Toumen, a, dit-on, une tente magnifique, et possède en outre dans une île du fleuve un palais où il reçoit ses hôtes. Sa femme est, ajoute-t-on, une pianiste distinguée (relativement, je suppose); mais à notre instrument à clavier elle préfère encore la mandoline, sur laquelle, les beaux soirs d'été, elle joue toutes sortes d'airs nationaux, pendant que la jeunesse mâle se livre à sa passion favorite, la course hippique. Ces Kalmouks sont, en effet, des centaures consommés : leur berceau est la selle, ou du moins une corbeille fixée à celle-ci ; c'est de là que les nourrissons « aux yeux mal fendus » jettent leur premier regard sur le monde extérieur. A trois ans, il font leur apprentissage sur le dos d'une chèvre ou d'un chien ; à cinq ou six ans, ils enfourchent un cheval, et, à partir de huit ans, ils n'en quittent plus la croupe, si ce n'est pour dormir ou manger. A douze ans, le jeune Kalmouk se risque sur les étalons les plus fougueux, les contraignant, afin de les dompter, à franchir les rivières à la nage. On dit que Toumen possède la bagatelle de soixante mille coursiers, et une quantité fabuleuse de têtes de bétail.

Chez les Kalmouks de l'Altaï, c'est-à-dire de l'est, qui sont également voisins des Kirgis, l'existence est bien moins brillante. Les femmes peinent énormément ; c'est à elles que tous les travaux reviennent, tandis que l'homme se repose, chasse, ou se gorge



Femmes kalmoukes.

de *koumy*. Quelques-uns de ces montagnards appartiennent au *chamanisme*, religion toute de sorcelleries et de pratiques surnaturelles, qui rapportent à leurs exploitants de bons revenus. Les prêtres *chamans* sont vénérés comme des dieux incarnés. La dignité sacerdotale est héréditaire dans certaines familles, qui se transmettent les rites du culte de génération en génération. Dans le train ordinaire de la vie, ces chefs spirituels ne sont point vêtus

autrement que leurs « paroissiens » ; mais quand ils exécutent leurs danses religieuses, ils s'accoutrent d'un costume extravagant qui rappelle les travestissements fantaisistes des « guérisseurs » indiens de l'Amérique du Nord.

III

Le Pamir, cette « coupole du monde », projette au sud-ouest une haute arête, le classique Hindou-Kouch, qui forme presque un angle droit avec le relief de l'Himalaya. Des pics glacés de ce contre-fort, dont Alexandre le Grand et Timour ont franchi les cols, nous revoyons encore une fois la région uniforme qui s'étend entre la mer Caspienne et les ramifications occidentales des monts de la haute Asie ; mais si nous tournons les yeux du côté opposé, un monde tout autre se présente à nous : c'est cet Afghanistan, pays de sommités puissantes et de vallées spacieuses, à propos duquel le duel, jusqu'ici presque silencieux, de l'Angleterre et de la Russie, a failli récemment éclater en une passe aux cliquetis sonores.

C'est surtout à partir de Caboul, grande ville forte de soixante mille âmes, et qui est le siège de l'émir, qu'on est frappé de la différence des zones. Dès le col de Loutaboun, on aperçoit d'immenses pâturages fleuris, presque rivaux de ces pâtis de Samarcande que les Musulmans mettent parmi les « quatre paradis terrestres. » Tout le bassin de Caboul est une sorte de jardin fruitier ; le vin de Caboul, qui, pour l'excellence et le feu, ne le cède que de peu au madère, trouve, dit-on, n'en déplaise au Prophète, plus d'un amateur passionné. Le sultan Baber, de Delhi, qui, il y a trois cents ans, s'établit à Caboul, disait : « Bois le vin de Caboul, et fais-le circuler à la ronde, car il représente à la fois une montagne, un lac, une ville et une prairie ! »

Sans doute, tous les districts de l'Afghanistan ne sont pas aussi romantiques que cette partie nord-est que l'on nomme le Caboulistan ; certaines régions sont absolument plates et sans charmes ; d'autres sont marécageuses, d'autres désertes, desséchées et



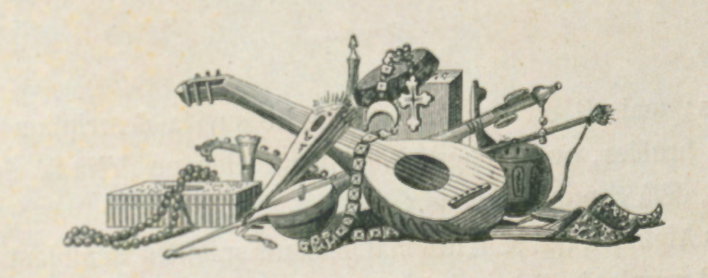
Chamane.

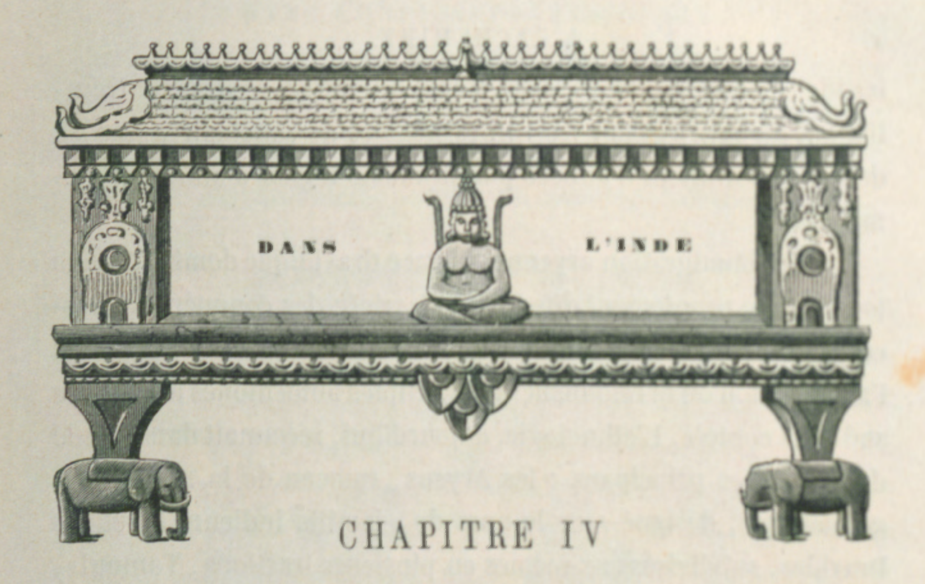
arides ; mais il est inutile de s'étendre sur la description des zones brûlées, que, géographiquement, rien ne délimite de la Perse, déjà connue de nous.

Les Afghans, qui sont des mahométans sunnites, semblent être le seul peuple de l'Islam qui entende le mot « amour » à peu près dans le sens où nous l'entendons. En effet, quoique les femmes s'y achètent, les mariages d'inclination ne sont pas rares. Il arrive même souvent qu'un jeune homme qui désire se marier et

qui n'a pas la somme nécessaire, s'en va aux Indes gagner de quoi assurer son bonheur futur. De plus, on apporte beaucoup de soin à l'éducation des jeunes filles et des femmes ; on leur apprend toujours à lire et à écrire, chose assez inusitée en Orient. Une coutume caractéristique, c'est celle qui veut que, le mari mort, la veuve qui n'a pas eu d'enfants épouse son beau-frère. En cas de refus de la part de ce dernier, elle reste soumise à son consentement pour contracter un nouvel hymen.

Dans le district des Kafirs ou *Siahpochs* (les noir-vêtus), qui s'étend sur les pentes sud-est de l'Hindou-Kouch, une particularité singulière marque la cérémonie des fiançailles. Le prétendu prend sa promise sur ses épaules, et s'en va dansant par les rues, de maison en maison, aux cris de joie des femmes et de la foule, qui l'accompagnent d'une musique sauvage. De la vie conjugale nous ne relèverons qu'un détail curieux : l'épouse n'a pas le droit de faire ses couches au logis ; elle est tenue de se transporter dans un grand bâtiment spécialement affecté à cette destination, et dans le voisinage duquel aucun homme ne doit se laisser voir.





CHAPITRE IV

Aryens et Dravides. — Cachemire. — Le « pays des Cinq-Fleuves. » — Les castes de l'Inde. — La *satti*. — La polygamie chez les Hindous. — Les rives du Gange. — Une oreille de Bengalienne. — A travers le plateau du Dekhan ; types et mœurs. — Bayadères. — Tamouls et Todas. — Sur la côte du Malabar et dans l'île de Ceylan.

I



Tombeau radjpoute.

Nous voici dans l'Inde, au pays des temples en rocaille, des pagodes mystérieuses, des bois sacrés où frissonne la prière ; au pays des fleuves saints, dont les berges couvertes de grands bananiers répètent la psalmodie de l'Hindou prosterné devant

les idoles pensives; au pays où, à côté des huttes de roseaux tremblotant au vent, gisent les ruines géantes de sanctuaires gardés depuis des milliers d'années par la même légion d'animaux grimaçants.

Avant l'immigration aryenne, la race dravidique dominait dans toute l'Inde proprement dite; mais l'arrivée des conquérants descendus du Nord, il y a trente-cinq ou quarante siècles, entraîna l'assimilation ou le refoulement des peuples autochtones à la partie sud de la contrée. L'ethnologie, aujourd'hui, reconnaît dans l'Inde deux groupes principaux : les Aryens, rameau de la race indo-germanique, désigné sous le nom de « famille indienne »; et les Dravides, subdivisés eux-mêmes en plusieurs fractions, Tamouls, Telingas, Gondas, Canarèses, Khonds, Malabars, Todas, et Singhalèses de l'île de Ceylan.

Au seuil septentrional du pays, dans l'angle ouest de l'Himalaya, nous trouvons d'abord la fameuse Cachemire. Là, sous un front circulaire de cimes couronnées de glaces et de neiges, s'étendent des plaines verdoyantes et fleuries; des lacs nombreux reflètent les splendides paysages du pays d'en haut; d'épaisses forêts escaladent par places les pentes retentissantes de cascades, et dans le large courant des fleuves se mirent des frondaisons luxuriantes.

L'habitant de Cachemire est, au physique, le vrai type de l'Indien aryen. Son corps est irréprochable de proportions, avantage dont ne jouit ni l'Hindou de la vallée du Gange, ni l'Aryen de l'Inde proprement dite. Les femmes surtout ont un renom mérité de beauté; malheureusement, elles vieillissent très vite. Au moral, la race, quoique intelligente, laisse à désirer; elle a l'humeur désagréable et perfide, et, dans les harems de l'Hindoustan, les Cachemiriennes, avides, coquettes et sensuelles, sont redoutées pour leur esprit caustique et fantasque. Les hautes classes seules de la société appartiennent au brahmanisme; la masse est mahométane.

Si, de Cachemire, nous descendons vers le sud, en longeant les rives du beau fleuve Indus, nous atteignons d'abord le Penjab, ou « pays des Cinq-Fleuves », habité par diverses peuplades, entre lesquelles je me contenterai de prendre comme échantillon les Radj-



Femmes aryennes.

poutes. Chaque Radjpoute aisé a au moins trois épouses, et celles-ci ne laissent pas de jouer un rôle relativement important. On n'entreprend rien de grave sans les consulter, et une femme qui désire venger une injure envoie à un guerrier, choisi par elle pour son chevalier, un bracelet qui l'oblige à se charger de sa cause.

Le livre saint des Hindous est, on le sait, les *Védas,* recueil des vieilles traditions religieuses que les prêtres ou brahmanes étudient nuit et jour, et dont ils ont sans cesse des versets à la bouche. Deux sectes se partagent le pays : l'une regarde Wishnou comme l'unique source de tout bien ; l'autre adore Siwa, et fait dépendre la félicité de l'homme de ses propres bonnes œuvres, sans qu'il soit besoin de l'assistance divine. On le voit, en matière de subtilités de doctrines, l'Asie n'a rien à envier à l'Europe.

L'état social repose sur ces fondements religieux : c'est le régime des castes poussé à ses limites extrêmes. Autrefois, il n'y en avait que trois : les *brahmanes,* clercs laïques, mariés et vivant dans le siècle ; les *kjatriyas,* ou guerriers ; et les *vaissyas,* ou laboureurs. On en créa plus tard une quatrième, celle des commerçants ; puis, peu à peu, il s'en forma beaucoup d'autres encore, tant par suite du mélange des races que du développement des métiers et des industries, chaque groupe constituant une corporation close, condamnée à se recruter en elle-même.

Dans cette société aux cadres fixes et délimités, les mariages n'eurent lieu longtemps qu'entre gens de même classe ; c'est ce qui explique que certains types aient conservé une pureté si frappante. Les blanchisseurs et les porteurs d'eau, par exemple, offrent une telle dissemblance extérieure, qu'on dirait deux races différentes. De nos jours, les choses ont changé ; les vieilles mœurs cèdent sous le flot des idées de l'Occident, et l'on ne se fait nul scrupule de se marier d'une caste à l'autre, pour peu surtout qu'on y trouve son compte.

Les influences anglaise et française ont fini aussi par avoir raison de certaines coutumes barbares, telles que le meurtre des enfants et l'immolation volontaire des femmes (*satti*).

On sait qu'il était de tradition, dans l'Inde, que la veuve se jetât dans le bûcher qui consumait les restes de son époux. Celle



Femme de Cachemire.

qui s'y refusait était vouée au mépris général ; elle ne pouvait ni se remarier, ni porter aucune espèce d'ornements, bracelets, bagues ou pendants d'oreilles, ni mettre un corset. Dans la famille, on la traitait en paria, on la regardait comme un être im-



Femmes radjpoutes.

pur, sans compter que, le jour de la crémation de son mari, la récalcitrante était pendue par les pieds, et qu'on lui coupait les cheveux.

Le gouverneur anglais Sleeman, qui fut témoin d'un sacrifice de ce genre, nous raconte ce qui suit :

La veuve était une femme âgée, fermement résolue à se brûler. Sleeman monte à cheval et va la trouver. Elle était assise, la tête voilée, devant un plat de cuivre plein de riz et de fleurs; dans chaque main elle tenait une noix de coco. « Je veux, lui dit-elle, réunir ma cendre à celle de mon époux; il faut que tu m'en accordes la permission; jusque-là je ne boirai ni ne mangerai. » Elle regarda vers le soleil, qui commençait à se lever, et poursuivit tranquillement : « Depuis cinq jours, mon âme est là-haut dans cet astre, en compagnie de celle de mon époux. Tu permettras, j'en suis sûre, que ma dépouille corporelle se confonde aussi avec la sienne; tu ne voudras point prolonger mon infortune. Je veux être réunie à mon époux, Omed Singh Oppadia. »

En cette occasion, pour la première fois de sa vie, la veuve prononçait le nom de son mari. La femme hindoue, quels que soient sa condition et son rang, ne le fait jamais, pas même en justice. Si le juge la questionne sur ce point, elle reste muette; c'est à son enfant ou à l'un de ses proches qui l'assiste à répondre pour elle.

Cette veuve avait prononcé ces trois mots, « Omed Singh Oppadia », d'un ton si ferme, qu'il n'y avait pas à douter de sa résolution. Sleeman fit venir les parents, et leur dit que, s'ils voulaient s'engager solennellement à ne plus jamais accomplir de *satti* dans leur famille, il autoriserait le suicide pour cette fois. Les parents le lui promirent, à la grande joie de la victime, de plus en plus impatiente de se sacrifier. Le moment venu, elle prit une feuille de bétel, la mit dans sa bouche, et marcha sans sourciller à la mort. Le gouverneur avait posté des soldats autour du bûcher pour maintenir la foule à distance. Quand la veuve ne fut plus qu'à une centaine de pas de la sinistre pile de bois et de fagots, on y mit le feu, et les flammes montèrent aussitôt dans les airs.

Son visage rayonnait; à la vue du brasier crépitant, elle leva

les yeux au ciel, et s'écria : « Pourquoi, hélas! avant de te rejoindre, ai-je dû attendre cinq jours! » Arrivée près des soldats, elle fit le tour du bûcher, s'arrêta un instant pour prier et jeter des fleurs dans le feu; puis, entrant dans le tas embrasé, elle s'y



Chez une Hindoue de qualité.

étendit comme sur un lit de repos. Elle mourut sans proférer un cri ni une plainte. Pendant ce temps, la musique jouait à grand bruit, pour empêcher qu'on n'entendît les dernières paroles de la victime, car c'est une croyance populaire que les veuves qui se brûlent ont le don de prophétie, et l'on craindrait que leurs prédictions ne causassent du chagrin aux survivants.

Dans l'Inde française (Karikal et Pondichéry) la dernière *satti* a eu lieu, dit-on, à Tirounallar. Un des brahmes de la pagode

dédiée au dieu Tiagaradja, — une des nombreuses incarnations de Siwah, — était mort. Il avait épousé en secondes noces une jeune brahmine nommée Savourangatamalle, qui manifesta l'intention de se conformer à l'ancienne coutume, déjà tombée en désuétude, et de ne pas survivre à son mari. L'administrateur de Karikal, M. Duclerc, informé de cette résolution, vint trouver la veuve, âgée de vingt-cinq ans à peine, et réussit à la dissuader de son projet. Il savait qu'en dehors du fanatisme religieux, un des principaux motifs qui la portaient à se suicider, c'était la crainte de la misère. Il obtint du directeur de la pagode qu'il continuerait de servir à la jeune femme une part des revenus casuels du défunt. En outre, le gouverneur de Pondichéry, en janvier 1870, alloua à la survivante une pension annuelle de 200 francs.

La polygamie fleurit parmi les Hindous plus encore que dans le monde musulman. Chacun peut avoir et a autant de femmes qu'il lui plait; ajoutons que lorsqu'un homme de caste supérieure épouse une personne riche, mais de basse condition, c'est toujours pour lui une brillante affaire; des alliances de ce genre sont payées cher par ceux qu'elles sont censées honorer, et à les répéter on s'enrichit vite, d'autant plus que le mari n'est pas toujours obligé de prendre chez lui sa nouvelle compagne; il peut la laisser dans sa famille. Aussi les brahmes appauvris ne négligent-ils pas cette façon commode de redorer leur pagode; quelques-uns ont eu de la sorte jusqu'à cent vingt femmes. Les parents superstitieux regardent comme une bénédiction du ciel l'union de leurs filles avec ces saints hommes. On cite même un prêtre hindou, parmi ces enragés d'hymen, qui avait convolé successivement avec tous les membres femelles d'une famille, vieilles femmes et jeunes, filles, tantes, sœurs et cousines.

Depuis une vingtaine d'années seulement a commencé une

« agitation » contre les excès de la polygamie, et le gouvernement a trouvé, assez à l'improviste, un appui dans la population hindoue. Aujourd'hui, partout où dominent les Anglais, les abus sont déjà fort restreints.

Les jeunes filles des hautes castes sont mariées le plus tôt possible, à dix ou douze ans; seulement, jusqu'à leur maturité, elles restent chez leurs parents. Celles qu'on ne parvient pas à marier toutes jeunes sont réputées déshonorer la famille, et autrefois on les sacrifiait à la déesse Kali. Aujourd'hui on ne les sacrifie plus, mais on continue, malgré les efforts de l'autorité britannique, à les regarder comme un objet de honte pour la famille et la caste. Ce progrés ne laisse pas, cependant, que d'avoir son prix, si l'on songe que, avant 1860, des districts entiers étaient, par suite de l'affreuse coutume, presque entièrement dépeuplés de jeunes filles.

Reprenons notre promenade à travers le Penjab. A quelques lieues au sud-est de Simla, la résidence d'été du vice-roi anglais, nous entrons dans la région du Gange, le fleuve saint des Hindous. Issu du massif glacé de l'Himalaya, il en franchit la dernière chaîne à Hardwar; de là, le cours d'eau purificateur, grossi bientôt d'un affluent aussi puissant que lui (le Djamouna, qui passe à Delhi, l'ex-capitale du Grand Mogol), gagne Bénarès, la ville sacrée, où temples et pagodes se comptent par centaines, puis le district fabuleusement fertile de Patna, avec ses bananiers légendaires, et enfin Calcutta, la fameuse métropole de l'empire britannique des Indes.

C'est dans cette grande cité du Bengale, où vivent plus de six cent mille indigènes, qu'il est loisible au voyageur d'étudier les types multiples de femmes. Chaque caste, chaque secte, a sa façon particulière de se vêtir; cependant, deux pièces fondamentales du costume féminin, c'est la *tscholi*, pardessus à manches courtes

qui prend la poitrine, et la *sary*, grande pièce d'étoffe enroulée au corps et rejetée ensuite sur l'épaule et parfois aussi sur la tête. Non moins universel est le goût des bijoux et autres hochets ; cette passion-là, chez les Hindoues, doit dater de plus haut que les



Hindoues de diverses castes.

Védas, si vénérables que soient ces saints livres. Rien que l'ornementation de l'oreille, telle que l'entendent les belles du terroir, est tout un poème de coquetterie laborieuse.

Qu'on se figure deux anneaux massifs dont chacun supporte une boucle agrémentée d'appendices aussi pesants que variés. Il va de soi que, pour se prêter à cette surcharge d'enjolivements, le lobe a besoin d'être perforé à souhait et distendu aux limites

du possible. C'est effectivement ce qui a lieu, et pour arriver à ce résultat, on s'y prend de bonne heure. Toute jeune, la fillette a l'oreille percée, et, le trou fait, on y fourre une feuille raide, enroulée sur elle-même, qui, par sa tendance à se dérouler, élargit peu à peu l'ouverture. Quand cette feuille a perdu sa force élastique, on lui en substitue une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait obtenu une baie de trois centimètres environ. L'opération ne va pas sans douleur; elle amène souvent, chez les petites filles, l'enflure et l'inflammation du pavillon de l'oreille.


Une oreille d'Hindoue.

Au point de vue de l'éducation des femmes, la province du Bengale est la plus avancée avec celle de Bombay. L'impulsion est venue des Européens; mais les indigènes, il n'est que juste de le dire, ne se sont point montrés réfractaires. Il y a déjà une quinzaine d'années, il s'est, dans cette vue, formé à Bombay une société spéciale, dont le savant Hindou Bhau Dadschi était le président. Depuis lors, instituts et écoles se sont multipliés à l'envi; le goût de l'étude s'est répandu parmi les jeunes sectatrices de Siwah, et peut-être le lecteur a-t-il entendu parler de Torn Dutt, cette Hindoue morte poitrinaire à vingt-deux ans, sur le sol d'Europe, au mois d'août 1877, et dont l'érudition et le talent précoces causaient un émerveillement général. Elle s'était mise à apprendre le sanscrit, savait l'anglais, le français, et avait traduit en hindoustani des poésies de ces deux langues; pour surcroît, elle s'était révélée romancière.

II

Tirez sur la carte une ligne allant, d'est en ouest, des bouches du Gange à la presqu'île de Goudjerat, vous aurez le trait de démarcation entre l'Hindoustan et la péninsule dravidique. Cette dernière formait primitivement un massif insulaire ; ce n'est qu'après coup que l'exhaussement des territoires gangétiques l'a reliée au reste de l'Asie. Le plateau du Dekhan, comme on appelle le vaste triangle, à figure renversée, dont le sommet est le cap Comorin, est sillonné par plusieurs chaînes de montagnes : les plus importantes sont les deux Ghats, qui l'encadrent à l'est et à l'ouest en projetant au travers de la plaine centrale, partagée en plusieurs bassins, une quantité de rameaux secondaires.

A chaque dépression fluviale du Dekhan correspond presque rigoureusement une fraction de population dravidique : les Ghonds occupent la vallée de Goudwana, les Khonds celle d'Orissa, les Telingas le pays de Haïderabad, les Tamouls le Karnatik et la haute région postérieure, les Canarèses le plateau de Maisour ; les Malabars enfin, et, si l'on veut aussi, les Todas, puisqu'ils sont cantonnés dans les Ghats de l'ouest, habitent la côte tournée vers la mer Arabique.

Si, de Calcutta, nous prenons notre direction au sud-ouest, la route par laquelle nous nous engageons est celle que suivent annuellement les nombreuses caravanes de pèlerins qui se rendent à ce sanctuaire de Djaggernauth, à jamais célèbre par les effroyables orgies de fanatisme auxquelles s'y livraient les pénitents désireux de gagner le ciel. On sait que, dans leur délire religieux, ces affamés de joies paradisiaques allaient jusqu'à se précipiter, par tas, sous les roues du chariot massif qui portait les idoles. Depuis la domination anglaise, ces excès ont bien di-

minué; Djaggernauth est toujours un endroit où se commettent mille sortes d'extravagances; mais les gens ne s'y font plus, comme jadis, écraser par douzaines.

C'est non loin de ce temple du suicide, sur le golfe du Bengale,



Sacrifice humain chez les Khonds.

qu'est situé le district montueux d'Orissa, qu'on pourrait appeler, par antithèse, le pays sacro-saint de l'homicide. Il n'y a pas plus de vingt-cinq années, les Khonds y pratiquaient encore, avec une virtuosité passionnée, la coutume des sacrifices humains. Les *meriahs*, comme on appelait les victimes, étaient immolées au Dieu de la Terre (*Tado Pennor*), pour détourner les calamités et obtenir de bonnes récoltes. Comme il fallait des *meriahs* à foison,

on s'en procurait de toutes les manières; on en achetait à des pourvoyeurs à qui ce trafic rapportait gros, et qui allaient par tout le Bengale voler des jeunes gens des deux sexes. La victime, enivrée préalablement, était attachée au « poteau sacré », ointe



Attelage indien.

d'huile, enguirlandée de fleurs; puis on la décapitait, aux sons d'une musique assourdissante que renforçaient d'affreux hurlements. Parfois, avant de lui couper la tête, on lui broyait les membres entre deux ais de bambous, ou bien tous les assistants la dépeçaient vivante, à qui le mieux. Après quoi l'on enterrait la chair, et les Khonds n'avaient plus qu'à attendre en toute sécurité la moisson prochaine.

Les Anglais ont eu une peine inouïe à extirper cette barbare coutume; à chaque instant, des rechutes terribles, de la part de villages que l'on croyait guéris, venaient rappeler l'existence du fléau. On finit par user d'un biais. On proposa aux fanatiques de s'abstenir, pendant un temps déterminé, de toute pieuse boucherie, pour voir si, dans l'intervalle, la divinité ne s'accommoderait pas d'hommages moins sanglants. Le hasard voulut précisément que, cette année-là, les biens de la terre et les troupeaux prospérassent d'une façon remarquable, et cette démonstration matérielle eut le résultat qu'on en espérait. Malheureusement, dans d'autres districts, où la même épreuve n'avait pas été faite, on continua longtemps encore de faucher, en l'honneur du *Tado Pennor,* des têtes innocentes. Aujourd'hui enfin, partout où s'exerce directement l'influence britannique, ces abominables massacres ont cessé.



Jeune fille khond.

La condition actuelle des femmes khonds s'est également bien améliorée. Elles possèdent une certaine influence et se voient traitées avec respect, principalement les mères de famille. Le mari n'a aucun droit de propriété sur sa femme, et, pour lui adjoindre une concubine, il a besoin de son consentement; la

ménagère le refuse d'autant moins que la présence d'une suppléante au logis n'entame en rien ses privilèges d'épouse légitime. Quant aux enfants issus de l'union additionnelle, ils ont demi-part à l'héritage.



Femme banjari.

Une particularité de mœurs chez les Khonds, c'est qu'une fille de seize ans, par exemple, est mariée à un jeune garçon qui n'en a pas dix. L'hymen, bien entendu, ne vaut que par provision. Les choses demeurent dans le *statu quo* jusqu'à ce que l'époux soit devenu nubile à son tour; mais la conjointe n'en cohabite pas moins avec lui, sous le toit du beau-père et de la belle-mère, aidant

celle-ci dans les soins du ménage. Le prix payé par le fiancé est de tant de buffles, de moutons, de cochons, de poules, et d'une certaine quantité de grain et de pots de laiton.

Une autre peuplade dravidique, qui, de temps immémorial, parcourt, en caravanes nomades, le plateau du Dekhan, ce sont les Banjaris, race superbe et robuste, qu'on rencontre sur toutes les routes, transportant des provisions de céréales ou menant des troupeaux de bétail. Ils vont ainsi d'un district à l'autre, faisant l'office de pourvoyeurs, soit sur commande, soit en vertu de leur initiative, et le gouvernement lui-même, le cas échéant, recourt à leurs services. Les femmes de ces Ziganes de l'Inde sont renommées pour leur beauté. Sveltes de taille, finement conformées, l'air gracieux et fier en même temps, elles s'habillent d'une longue robe plissée, et par-dessus leur coiffure en pointe jettent une pièce d'étoffe qui leur retombe en arrière jusqu'aux pieds et dont elles s'enveloppent comme d'un manteau. Aux oreilles, au nez, aux bras et aux cheveux, toutes sortes d'appendices : anneaux, chaînettes, tortils de coquillages ou d'ivoire colorié, qui leur donnent l'aspect de boutiques de curiosités ambulantes. Aussi l'apparition d'une Banjari, trônant sur la haute croupe d'un chameau, gracieusement drapée dans son habillement, avec un enfant sur ses genoux et une mandoline à la main, est-elle tout ce qu'il y a de plus pittoresque.

III

En quittant la région boisée d'Orissa pour nous enfoncer dans le Dekhan, nous arrivons d'abord au district des Ghonds, puis aux monts de Gondwana, et, continuant de cheminer à l'ouest, nous atteignons la chaîne du Mahadeo, massif consacré tout entier à Siwah, où, sur chaque sentier, abondent les pèlerins, et

au sommet sourcilleux duquel est juché le sanctuaire. Après ce sauvage relief, où l'influence de l'Occident n'a pas encore pénétré, on a encore à franchir un immense écheveau de montagnes boisées, pour déboucher dans la vallée du Tapty, puis, de là, dans



Banjarines en voyage.

celle de la Nerbouda, les deux seuls cours d'eau importants de la presqu'île qui soient tributaires de la mer Arabique, tous les autres suivant l'inclinaison naturelle du plateau pour aboutir au golfe du Bengale.

En longeant le Tapty, nous atteignons, à Surate, le littoral

ouest, région dont Bombay est la ville maitresse. Dans sa population de près de 700 000 âmes, Bombay compte 400 000 Hindous, 200 000 Mahométans, et 50 000 Parsis. Ces derniers, adorateurs du feu, sont des descendants des anciens Perses, qui ont su conserver jusqu'à nos jours leurs mœurs primitives et leurs vieilles coutumes. Organisés patriarcalement, ils forment la classe la plus active et la plus estimable des habitants de l'Asie. Chez eux, pas un mendiant, pas une femme ou une jeune fille qui mérite le reproche d'inconduite. Ils ne sont pas moins remarquables par leur entente des affaires et leur esprit d'entreprise, que par leur humeur charitable et leur sens du progrès.



Bayadère.

Un type tout autre, qui nous replace d'emblée dans le monde féminin, c'est la *bayadère* ou *natschès*.

Les bayadères, j'ai le regret de le dire, ne réalisent pas tout à fait l'idéal qu'on s'en fait chez nous. Rien de plus monotone que leur chorégraphie ; quelques hommes en accompagnent les mouvements à coups de tambourin et de cymbales, tandis que d'autres *natschès*, assises en cercle alentour, battent la mesure avec leurs mains et chantent en chœur sur un mode trainant. C'est moins par sa mimique que par les oripeaux, grelots et osselets dont sa

personne est surchargée, que la danseuse excite tout d'abord la curiosité. Ajoutons que, grâce à la courte camisole à mailles qui ne dépasse pas le creux de l'estomac, et à la culotte à fond bouffant qui s'arrête juste au-dessous des reins, l'effet plastique est des plus complets. Chaque déhanchement, chaque contorsion de ce buste souple, dont l'accoutrement favorise à souhait une étude de nu, sont, en outre, scandés d'un lourd frappement de pied qui fait résonner toute la ferraille dont le corps est orné.



Femme tamoule.

Il existe une catégorie de bayadères, les *dewadaschis* ou « esclaves de la divinité », qui reçoivent une éducation spéciale d'une maîtresse de chant et de danse (*daja*), instituée tout exprès, et que l'on voue à Wichnou ou à Siwah. Celles-là n'exercent leur art que dans les temples, et ne peuvent même en sortir. Le mariage ne leur est pas interdit; mais leur époux ne doit jamais appartenir à la communauté du sanctuaire.

Les *dewadaschis* ne sont prises que dans les castes supérieures; quant aux *natschès* de la caste des Soudras, consacrées au service des dieux autres que Siwah et Wichnou, elles habitent les villes et les villages et sont l'assaisonnement ordinaire des réjouissances domestiques des Hindous. Elles vont même souvent de localité en localité, en compagnie de musiciens, et leur fonction, qui n'a rien d'essentiellement religieux, leur rapporte des profits matériels, grâce auxquels, sur leurs vieux jours, alors qu'elles ont perdu tout prestige, elles peuvent vivre sans souci du lendemain. C'est surtout à Haïderabad, ville musulmane de la côte orientale du Dekhan, qu'abondent ces danseuses. On les y rencontre partout,

dans les rues, montées sur des chars à draperies versicolores qui s'avancent lentement, et, le soir, dans les cours ombreuses des maisons, ce ne sont que représentations, données à la lueur de lanternes en papier peint, par ces belles artistes de mœurs peu farouches.

Puisqu'une simple enjambée, à la suite desdites bohémiennes, nous a ramenés à la baie du Bengale, suivons-en maintenant le littoral, et, sans nous attarder à Madras ou à Pondichéry, deux cités au surplus connues, où nous ne ferions que retrouver les types de Bombay et de Calcutta, avec les alluvions venues d'Europe, obliquons vers le pays des Tamouls, une autre fraction fort intéressante de la race dravidique.


Danseuse des rues.

On évalue à douze millions d'individus, chiffres ronds, cette peuplade de la partie sud du Dekhan. Au point de vue religieux, elle est siwaïte. On sait que, dans le bas de la péninsule, Wichnou est détrôné par Siwah, qui, avec son fils, le Ganesa pansu au visage d'éléphant, est ici le dieu favori des masses. Race active d'ailleurs que ces Tamouls, et qui se prête volontiers à la culture. Les femmes surtout sont extrêmement laborieuses, et, chaque année, un grand nombre d'entre elles vont avec leurs

maris chercher dans l'île de Ceylan un travail qui est assez bien rétribué.

A gauche du pays des Tamouls, juste à la limite méridionale du plateau de Maisour, et formant en quelque sorte la pointe terminale des Ghats de l'ouest, se dresse le relief des Montagnes-Bleues (*Neilgeris*), habité par diverses petites tribus, entre lesquelles je citerai les Todas, peuplade de pasteurs vigoureux, chez qui la coupe du visage rappelle le profil des anciens Romains, et qui, pour surcroît, s'habille d'une espèce de toge en laine blanche. Les femmes sont moins foncées de teint que les hommes, plutôt grandes que petites, avec une physionomie sympathique, des pieds et des mains d'une finesse remarquable, et de beaux cheveux retombant en boucles.



Femmes telingas de l'Haïderabad.

Le trait caractéristique des mœurs de ces montagnards, c'est qu'ils pratiquent la polyandrie, c'est-à-dire qu'une seule et



A la cour d'un prince indien.

même femme y a plusieurs maris à la fois. L'infériorité numérique du sexe faible à l'égard de l'autre est l'unique cause de ce cumul, qui n'existe aujourd'hui que chez un très petit nombre de peuples. Généralement, les copartageants sont ou des frères, ou du moins des membres de la même famille.



Femme toda.

La cérémonie nuptiale est fort simple. La future est conduite au logis de ses prétendus, et là, elle se met à genoux, afin que chacun d'eux, à tour de rôle, lui pose le pied droit, puis le gauche, sur la nuque. Il ne reste plus ensuite qu'à festoyer et à danser.

Les veuves todas ne se brûlent plus; malheureusement, et cela n'est point fait pour remédier à la disette de femmes qui afflige le pays, la coutume d'immoler les filles n'a point entièrement disparu, en dépit des efforts des Anglais, que la salubrité merveilleuse du climat local a déterminés depuis quelque temps à venir faire des « cures d'air » sur les Montagnes-Bleues.

Des Neilgeris, nous pouvons descendre sur le plateau de Maïsour, c'est-à-dire au pays des Canarèses (Mangalour), ainsi nommés de la partie du littoral qu'on appelle Canara et dont le district sud constitue la côte du Malabar. Avec leur teint d'ébène,

les femmes canarèses, comme les malabares, passent pour des créatures très avenantes : le corps svelte et souple, une élégance naturelle de démarche qui ferait envie à mainte dame d'Europe, et, pour costume, une étoffe blanche ou jaunâtre, qui s'enroule aux hanches et à l'épaule, en se croisant sur la poitrine. Des bijoux à profusion, cela va sans dire.



Costume hindou. Canarèse de Mangalour.

La côte du Malabar allant, géographiquement, jusqu'au cap Comorin, les derniers pas de notre promenade dans la péninsule nous amènent à l'entrée ouest du détroit où déferlent les flots de la mer des Indes. Il ne nous reste plus qu'à pousser jusqu'à la grande île voisine, celle de Ceylan, pour en avoir fini avec l'Inde antérieure.

Ceylan a ses habitants autochtones, les Singhalèses, qui sont également de souche dravidique. C'est une population douce, traitable, un peu indolente. De récents voyageurs disent avoir rencontré parmi elle des femmes d'une beauté accomplie, et dont



Femmes singhalèses.

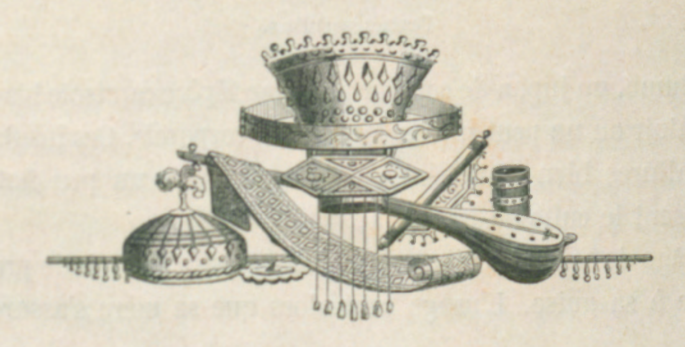
le costume, un jupon de couleur avec une légère camisole blanche, fait valoir on ne peut mieux les attraits corporels. Ces insulaires, sans allures bien tranchées, et d'un caractère un peu flottant, professent le culte de Bouddha.

A l'âge de seize ans révolus, le Singhalèse a le droit de prendre femme à sa guise. L'usage veut alors que sa mère s'assure par

elle-même si la jeune fille choisie par lui est, physiquement, en état de se marier; après quoi elle lui envoie une feuille de bétel, et les fiançailles se trouvent ainsi consommées. Le jour des noces, les hommes se réunissent d'abord dans une hutte de bambou dressée tout exprès; puis le marié, dont un serviteur a préalablement lavé les pieds, y fait à son tour son apparition. Quand l'astrologue a indiqué le moment propice pour commencer la cérémonie, on prend sur une estrade chargée de riz et de fruits de toute sorte une noix de coco que l'on ouvre en deux. C'est le signal pour qu'on introduise la fiancée. Celle-ci entre, accompagnée de sa mère, et gravit l'estrade, le regard tourné vers l'étoile favorable.

Là, elle revêt ses atours de mariée; puis, sa toilette achevée, elle distribue aux personnes présentes des feuilles de bétel. Le fiancé s'avance alors, verse sur elle quelques gouttes d'huile de santal, et ensuite retire de sa propre coiffure un fil avec lequel le père du jeune homme ou celui de la jeune fille attache l'un à l'autre les petits doigts des conjoints. Le couple, en descendant ensemble de l'estrade, rompt ce lien fragile, et là-dessus commencent le festin et la série des menues réjouissances. On prétend, — ce qui ne laisse pas que d'être assez incommode, — que les nouveaux mariés sont tenus souvent de garder leurs habits de noces trois jours et plus.

Jusqu'en 1859, la polyandrie a été d'un usage général chez les Singhalèses, et elle n'est point encore, quoi que fassent les Anglais, entièrement bannie de certains districts.





CHAPITRE V

Condition des femmes en Birmanie. — Un mariage siamois. — La cour de Bangkok. — Au Laos. — Cambodgiennes et Annamites. — A Phnom-Pênh; une innovation du roi Norodom. — De quelles races est peuplé l'archipel Malais. — Types insulaires. — Java, Sumatra et Bornéo. — Les Tagales des îles Philippines.



I

L'Inde postérieure, ou Indo-Chine, est un monde plus différent qu'on ne le croit de celui que nous venons de parcourir. Elle comprend, on le sait, l'empire birman, les deux royaumes de Siam et d'Annam; puis, à la pointe sud-est de la péninsule, sur le delta terminal du Mékong, la Cochinchine française, colonie de plus en plus florissante, dont les restes

de l'ancien Cambodge ne forment plus en quelque sorte qu'une annexe.

Les Birmans, qui, dans le groupe des États indo-malais, se présentent les premiers à nos regards, sont, en religion, sectateurs de Bouddha, et ressemblent, à beaucoup d'égards, aux Chinois, dont les rapproche d'ailleurs la parenté de race. Comme ceux-ci, ils parlent un idiome monosyllabique. Absolument exempts de cette intolérance et de ce fanatisme qui compliquent si fort les relations avec la plupart des autres peuples asiatiques, les Birmans sont, en général, d'un commerce facile, et, tout en tenant à leurs usages, montrent à l'égard des Européens une véritable ouverture d'esprit. Les femmes jouissent, chez eux, d'une complète liberté, et sont socialement sur le même pied que les hommes. Nulle contrainte, si ce n'est celle qu'imposent les bonnes mœurs, ne gêne les rapports des jeunes filles et des jeunes gens désireux de se marier.

Au physique, la nature n'a pas très bien doué le Birman. Petit de taille, ramassé de structure, la face osseuse, camarde et lippue, le teint jaunâtre, il n'est, on le voit, rien moins qu'un idéal d'esthétique. On affirme pourtant que, telle quelle, la Birmane non encore dévastée par les ans (et chez ces peuples les années comptent double) est porteuse d'un petit air fripon qui lui permet parfois de faire concurrence aux beautés les plus accomplies des deux Indes. Son costume fondamental est une grande pièce d'étoffe carrée qui s'enroule aux hanches, en collant aux jambes, et dont la pointe s'attache sous le bras droit. Les cheveux, d'un noir brillant, retombent librement en arrière; aux oreilles, tout comme chez l'Hindoue, une énorme brèche où l'on fourre, à défaut de bijou d'autre sorte, un bouquet de fleurs au complet. La manie de mâcher du bétel est aussi de mode chez ces belles Birmanes, dont, par suite, les dents et les gencives s'abîment vite.

La polygamie est ici sévèrement défendue, en tant du moins qu'il s'agit d'unions légitimes, car, pour des concubines, chacun peut en avoir autant qu'il lui plaît; seulement, ces femmes supplémentaires sont, en regard de l'épouse régulière, dans un état d'infériorité absolue et mises simplement au rang de servantes. C'est au point qu'après le décès du mari, si, au préalable, elles n'ont été légalement libérées, elles demeurent comme esclaves au pouvoir de la veuve. Ajoutons que l'indépendance dont jouit la Birmane est tellement réelle qu'elle a le droit, à tout instant, de quitter son époux, à la seule condition de lui restituer l'apport nuptial qu'elle en a reçu. Elle peut d'ailleurs posséder en propre et intervenir dans la gestion des biens de son mari.

Le divorce est rare. Quand deux conjoints tombent d'accord de la nécessité de se séparer, l'un et l'autre allument un cierge, quittent la hutte, en ferment la porte, et attendent que les cierges soient consumés. Celui des époux dont le luminaire est le plus long à brûler garde la propriété du logis; l'autre est forcé de s'en aller tout bonnement avec ce qu'il a sur le corps.

Dans le royaume de Siam, situé au nord de la Birmanie, et habité par une population mixte de Siamois proprement dits, de Chinois, de Laotiens et de Malais, se montant au chiffre approximatif de six millions et demi d'individus, il y a, naturellement, une plus grande complexité de types et de mœurs. Les Siamois sont, physiquement, plus sveltes et plus souples que les Birmans, sans avoir pour cela le visage plus avenant. Ce sont les plus grands mâcheurs de bétel qu'il y ait sous le soleil. Riche ou pauvre, grand ou petit, chacun se livre avec furie à cette passion, pour la satisfaction de laquelle il s'est créé toute une industrie, et l'on ne rencontre pas un indigène qui ne porte avec lui les ingrédients et ustensiles requis dans cette vue : vase à cracher, sac à bétel, noix d'arec et chaux vive. Il en résulte que, dès l'âge de vingt ans, la

jeune Siamoise (car l'usage du tonique en question est commun aux deux sexes) a les dents entièrement gâtées, ou tout au moins noires comme de l'encre. A vrai dire, étant données les idées du pays en matière d'esthétique, cela ne tire pas à conséquence; au contraire, plus une belle a la bouche ravagée, et plus elle a de chance de faire des caprices. Autre signe distinctif : seule peut-être parmi les Asiatiques, la Siamoise s'abstient de porter des bijoux.

Chez ce peuple, le mari a encore le droit de vendre sa femme, mais seulement lorsqu'elle ne lui a rien apporté en dot, ou bien s'il s'agit de payer des dettes contractées à cause d'elle. Les divers membres de la famille vivent, du reste, en bonne harmonie; les femmes jouissent d'une certaine liberté et ne sont point, en somme, maltraitées; mais ce n'est plus ce train de mœurs aimable et facile que l'on trouve dans la société birmane.

Le bouddhisme des Siamois est moins pur aussi que celui de leurs voisins; les superstitions s'y mêlent en grand nombre et offrent un champ presque illimité aux pratiques lucratives des jongleurs. La polygamie légale, interdite aux Birmans, est au contraire ici extraordinairement florissante. Le roi Mongkout n'avait pas moins de six cents épouses tant légitimes qu'illégitimes, et on évaluait à trois mille le nombre des belles domiciliées dans l'intérieur du palais. Aussi retrouve-t-on à Bangkok, capitale du pays, les intrigues de cour et de harem qui sont la plaie du monde islamique. Il n'y a pas longtemps encore, toute infraction à la discipline conjugale était punie d'une façon draconienne : l'épouse criminelle était décapitée de la propre main du mari outragé, et son complice en adultère se voyait tiré à quatre éléphants.

Siam est, on le sait, une monarchie élective où le trône ne peut toutefois échoir qu'à un prince doublement de sang royal par son

père et sa mère. Les femmes du souverain sont étroitement surveillées, et on ne leur laisse presque point de liberté; les princesses qui ne trouvent pas à se marier conformément à leur rang sont condamnées, de par la loi, à demeurer filles. Les épouses royales portent le nom de *nang-ham*, mot qui signifie « femmes interdites », à cause de la défense expresse qui leur est faite de sortir du palais.

Quand le monarque a vu une jeune fille à son goût, ou qu'on l'a informé que, dans telle famille, il y a une jolie personne, il l'envoie réclamer aux parents à titre de *nang-ham*, et les parents, cela va sans dire, s'estiment on ne peut plus honorés de la démarche. Autrefois, lorsqu'un nouveau prince arrivait au pouvoir, il était d'usage que les hauts dignitaires lui offrissent leurs filles; de là l'innombrable population féminine qui grouillait à la cour de Bangkok; le roi actuel, qui a fait, paraît-il, bien d'autres réformes, a supprimé cette antique coutume; il daigne se contenter de trente femmes.

Un côté par lequel les harems siamois ne ressemblent pas à ceux de l'Islam, c'est que chacun y a sa tâche à remplir; tout le monde y exerce une fonction quelconque, sans en excepter les femmes âgées, à qui revient le soin d'éduquer les jeunes filles : celles-ci, que l'on destinait jadis en masse à recruter le bataillon des *nang-ham*, ne sont plus aujourd'hui que la réserve ordinaire du corps plus modeste des dames d'honneur.

Au nord du royaume de Siam proprement dit, vers les sources du Mékong, le fleuve le plus puissant de l'Indo-Chine, se trouve le pays des Laotiens. Ce peuple, qui habite principalement le relief sauvage de montagnes qui confine à la province chinoise du Yun-nam, semble appartenir à la race mongolique et être originaire du Thibet. Il est probable qu'il n'a émigré au midi que

pour se soustraire à la domination de l'empire du Milieu. On ne commence à le connaître un peu que depuis les expéditions dirigées par les soins du gouvernement français vers le cours supérieur



Siamoises à table.

du Mékong et l'âpre région avoisinante jusqu'au Yang-tsé-kiang.

Les Laotiens sont assez bien faits de corps, et d'une physionomie parfois expressive. Les femmes, très recherchées des États d'alentour, se recommandent principalement par leur belle chevelure, qu'elles ne coupent pas comme font les Siamoises, mais qu'elles portent en un chignon enlacé d'un ruban de couleur claire. Dès trente ans, malheureusement, elles sont vieilles. Les jeunes filles poussent l'appétit du mariage à un degré tout à fait

remarquable, et ne se piquent point, dit-on, de fidélité conjugale. Quant au train de vie familial, il est à peu près celui des Chinois.

Redescendons maintenant vers le bas Mékong. Là, entre le royaume de Siam et la Cochinchine, florissait jadis un puissant



TYPES DE L'INDO-CHINE

Cambodgienne, Annamite, Laotienne.

État, le royaume Khmer. Le Cambodge actuel en trahit encore la splendeur passée par tout un monde de ruines merveilleuses dont on peut voir de curieux spécimens au Musée spécial établi à Compiègne. Au point de vue typique, le Cambodgien porte tous les signes d'une race autochtone. Sa religion est un bouddhisme corrompu par les débauches d'un panthéisme absurde et grossier. Sur les femmes du pays, les voyageurs ne sont pas d'accord. Les uns les représentent comme de belles créatures aux formes plastiques, au galbe fin ; les autres comme des êtres osseux, au visage vulgaire et pataud, avec des lèvres défigurées par l'abus

du bétel, et un buste épais sur des jambes écourtées. La polygamie n'est pas moins florissante au Cambodge qu'à Siam.

L'empire d'Annam, qui occupe la partie orientale de la péninsule, est, de tous les États de l'Inde postérieure, celui qui est resté le plus longtemps réfractaire aux influences de l'Occident; ce n'est que depuis l'établissement définitif des Français dans la basse Cochinchine, que l'antique voile dont il se couvrait s'est trouvé percé, et, de fait, à l'heure actuelle, l'Annam, aussi bien que le Cambodge, n'est plus qu'une région vassale de la France.

Quant à la basse Cochinchine, aujourd'hui possession française, c'est malheureusement une des contrées les plus malsaines de l'extrême Orient. Cependant Saïgon, sa capitale, bâtie sur la rive droite du Donnaï, à la naissance d'un canal qui la relie au grand centre indigène de Cholon, compte déjà cinquante mille habitants, et elle paraît en voie continue d'accroissement. On y a établi dans ces derniers temps un service de paquebots entre les localités les plus importantes de la colonie, et cette entreprise, en reliant le chef-lieu du pays à Phnom-Pênh, la capitale du Cambodge, est appelée à resserrer de plus en plus le protectorat que la France exerce sur les possessions du roi Norodom.

Sous ce climat torride, et où les miasmes paludéens engendrent des fièvres redoutables, un séjour trop prolongé finit souvent par devenir mortel aux Européens. Ceux-ci ne se soutiennent qu'à l'aide d'un régime des plus sévères : pas de boissons spiritueuses, du café en quantité modérée; le thé seul peut être pris sans inconvénient.

« La résidence de Norodom à Phnom-Pênh, dit un voyageur, est à elle seule une ville. Dans son enceinte logent plusieurs milliers de personnes toutes attachées au service du roi. Au fond de la première cour, entourée de constructions diverses, telles que salle des gardes, ateliers, écuries, s'élève le palais européen, tout

semblable aux demeures des riches commerçants de Saïgon ; par derrière, dans un autre enclos, se trouvent l'habitation indigène, des jardins, des cases : c'est le quartier du harem, interdit aux profanes. Les mandarins en sont les plus empressés pourvoyeurs ; ils espèrent, en offrant leurs filles au roi, s'assurer du crédit auprès de lui. Les femmes ont, du reste, la liberté de sortir, et, par un de ces caprices bizarres assez communs chez les monarques d'Orient, tour à tour despotes et paternels, si l'une d'elles désire se marier avec un jeune homme de la ville, le prince, sur la demande des deux amants, renonce volontiers à ses droits et autorise le mariage. En revanche, toute tentative pour s'introduire dans le gynécée est généralement punie de mort. »

L'explorateur que nous citons mentionne même cet épisode de son séjour à Phnom-Pênh :

« Le roi, étant en visite chez le chef du protectorat français, lui demanda, comme par hasard, dans la conversation, quelques détails sur la manière dont on fusillait en Europe. Le fonctionnaire, sans y attacher plus d'importance, satisfit sur ce point le monarque… Deux heures après, quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre que quatre jeunes femmes du harem avaient été passées par les armes à l'européenne. En nous approchant du palais, nous pûmes même voir, raffinement de cruauté asiatique, les têtes suspendues et toutes sanglantes encore de ces malheureuses. »

II

Entre le massif oriental de l'Inde et le groupe d'îles importantes qui en est, géographiquement, la continuation, se trouve jeté une sorte de pont naturel, à savoir, la presqu'île de Malacca avec la florissante Singapour, ville aux trois quarts chinoise, où le voyageur est presque surpris de trouver, au lieu de mandarins,

des fonctionnaires du gouvernement britannique. Une enjambée de plus, et nous voilà dans l'archipel Malais.

Les habitants de cet archipel appartiennent à plusieurs races distinctes. A l'ouest se trouvent des peuplades presque imberbes,



Malaise de qualité.

de petite taille, au teint brun tirant sur le rouge, capables de culture, parlant une langue sonore, musicale et riche ; à l'est, au contraire, vers la Nouvelle-Guinée, se rencontrent en majorité les Papouas, bruns, robustes, très barbus, aux cheveux frisés, réfractaires à une civilisation régulière ; puis, dans l'intérieur des îles malaises, jusqu'aux Philippines, groupe qui, visiblement, n'est que le prolongement du Japon, comme Sumatra, de l'autre côté, n'est que le relief de l'Indo-Chine interrompu par une



Siamoise de qualité.

courte brisure, il existe une tierce population plus ancienne en date, les Harafouras ou Alfoures, race noire, chétive, partagée en tribus sauvages jusqu'à la bestialité, qui vivent les unes dans des huttes, les autres dans des espèces de nids de bambous accrochés aux arbres, et qui ont dû émigrer d'Asie.

« Les traditions de la race malaise, écrit un géographe contemporain, ne remontent pas à une époque bien reculée. Leurs récits les plus anciens nous les montrent établis dans la grande île de Sumatra, peuplant ses vallées verdoyantes, défrichant ses vastes plaines, et promenant leurs embarcations appelées *praos* le long de ses côtes poissonneuses. A qui doivent-ils leurs premiers éléments de civilisation ? A leurs voisins d'abord, les *Kling*, comme ils nomment les Hindous, puis aux Chinois, et enfin aux Arabes, qui, dès le dixième siècle, sinon plus tôt, se hasardaient dans ces lointains parages à la recherche des épices et des parfums. »

Vers le milieu du douzième siècle, un des princes de Sumatra, que ses historiens font descendre d'Alexandre le Grand, traverse le détroit de Malacca avec une armée, et vient s'établir sur la côte indienne, où il fonde Singapour, la « ville du Lion. » Un demi-siècle plus tard commence la conversion des Malais à l'islamisme.

Les Malais ne pratiquent pas la polygamie. Un d'entre eux à qui l'on demandait un jour pourquoi ils ne profitaient pas de la tolérance édictée par la loi du Coran, fit, dit-on, cette réponse : « Au temps de Mahomet, voyez-vous, les femmes étaient sans doute tout autres qu'elles ne sont aujourd'hui. » En revanche, les mariages, chez eux, sont aussi vite conclus que dissous ; quelques dollars suffisent pour que le prêtre octroie la séparation. Les femmes malaises ont une assez bonne réputation ; on les dit attachées à leurs époux et pleines de sollicitude pour leurs enfants, qui sont généralement fort nombreux. Il n'est pas rare de trouver

un village entier où tous les individus sont alliés entre eux, mettant en commun la joie et le deuil, s'associant à toutes les cérémonies nuptiales qui ont lieu dans la localité, et conduisant en corps les défunts à leur dernière demeure.

Le chef de la famille, *panghoulou*, en est le représentant attitré ; c'est un reste de l'ancienne constitution patriarcale de ce peuple.



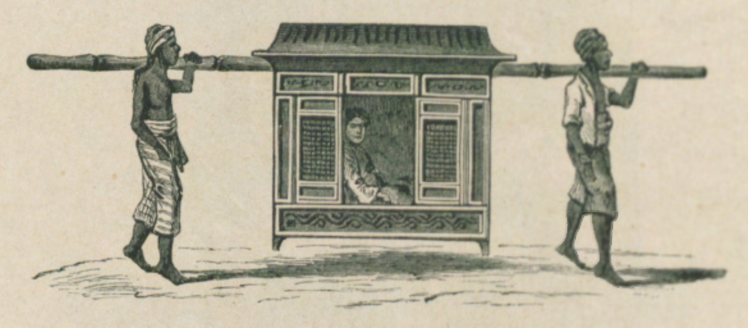
Javanaises.

La femme, d'ailleurs, possède sa fortune en propre, et la transmet directement à ses enfants. En ce qui regarde le mariage, ce n'est pas le jeune homme qui recherche sa future, c'est la mère de la jeune fille qui choisit à celle-ci un époux.

En dépit de sa peau cuivrée, la Malaise n'est point une vilaine personne. Elle a de beaux yeux aux prunelles noyées et empreintes de mélancolie, des lèvres pleines et charnues sans être bouffies, et une dentition irréprochable, quand elle n'abuse pas du bétel. Sa chevelure de jais, ramenée en arrière, est tordue en un chignon et ornée de toutes sortes d'enjolivements. Son costume, excessivement simple, se compose du *sarong*, l'ample voile en usage

dans toute l'Inde postérieure, et de la *kabia*, vêtement flottant jeté sur l'épaule; pour coiffure souvent une sorte de turban comme en portent les hommes.

L'archipel Malais comprend, on le sait, plusieurs groupes principaux : le double essaim des îles de la Sonde : Sumatra, Java, Bornéo et Célèbes (ce sont les grandes); Bali, Lambok, Soumbava, Floris et Timour (ce sont les petites); puis, à l'est, le groupe des Moluques; et enfin, au nord, celui des Philippines. Cet



Dame de Sumatra en *tandou* (litière).

archipel volcanique et fumant est depuis longtemps en partie aux mains des Européens : les Hollandais dominent à Java, à Sumatra et ailleurs encore; les Espagnols ont pris pied dans les Philippines; les Portugais à Timour.

Le vrai centre de la colonisation hollandaise, c'est Batavia, dans l'île de Java. Si le littoral où cette ville est située est des plus malsains, il suffit, en revanche, de s'avancer dans l'intérieur, pour trouver de charmants paradis, tels que Buitenzorg (Sans-Souci), et une végétation tropicale d'une splendeur extraordinaire. Dix-huit millions de Javanais environ cultivent le sol pour le compte de patrons ou de négociants hollandais, dont plusieurs sont archi-millionnaires, et qui, tous ensemble avec leurs familles, n'atteignent guère qu'au chiffre de trente mille têtes.

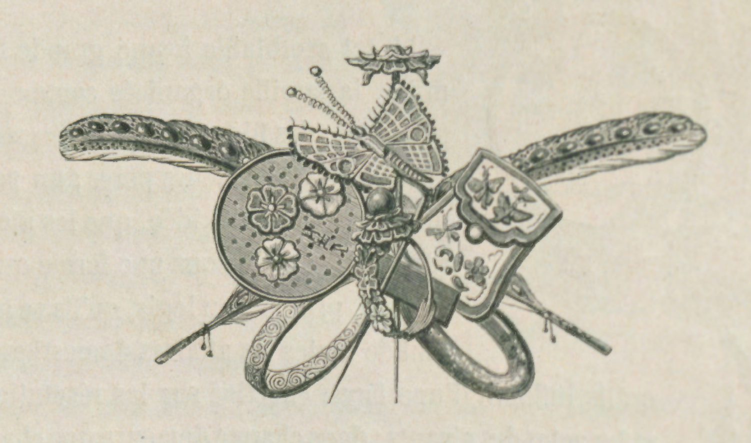
A Sumatra, les Hollandais n'occupent véritablement que les côtes; le cœur de l'île est aux mains d'une peuplade féroce et anthropophage qu'on appelle les *Battak;* à la pointe nord-ouest se trouve le sultanat d'Atochin, que la Hollande, malgré de terri-



Tagales de Manille.

bles efforts, n'a pu encore s'approprier. Bornéo, terre immense, que traverse l'équateur, avec des fleuves puissants et tièdes, des forêts splendides, des tapis de verdure merveilleux et des montagnes dont l'altitude atteint quatre mille mètres, Bornéo est à peine explorée à quelques lieues de ses rivages. L'émigration chinoise, qui va débordant de plus en plus sur les régions sud-orientales

de l'Asie, guette, paraît-il, cette île magnifique, actuellement peuplée de Malais musulmans ou païens et de quelques tribus alfoures. Ajoutons, pour finir, que les Espagnols n'ont pas obtenu de meilleurs résultats aux Philippines, Luçon (Manille) et Mindanao, archipel fabuleusement riche qu'occupent les Tagales, indigènes convertis au catholicisme, que leur nature indolente et douce livre au gouvernement des jésuites. La femme tagale est, dit-on, fort belle; mais ses mœurs ne sont pas moins relâchées que ses cheveux, qu'elle porte flottants.





CHAPITRE VI

Les habitants de l'empire du Milieu. — La jeune Chinoise et la femme mariée. — Particularités de mœurs féminines. — La demeure d'un Céleste. — La Japonaise, sa condition sociale. — L'instruction des filles et les deux alphabets nationaux. — Baptême, éducation et jeux des enfants. — Organisation actuelle du pays. — Divas de carrefour et maisons à thé.



I

L'État semblable à une grande famille, la famille organisée comme un petit État ; des fils serviteurs obéissants et respectueux de leurs pères ; un peuple pénétré de cette idée, que les aïeux sont toujours là, sous une forme quelconque, présents au logis, qu'ils se mêlent de toutes les affaires domestiques, qu'ils influent d'une façon effective sur les résolutions et les actes des vivants ; dans chaque demeure une chambre spéciale, parfois même une chapelle, consacrée à ces assesseurs invisibles ; dans toutes les âmes une indifférence fataliste à l'égard de la mort, indifférence poussée même si loin qu'un cercueil n'est qu'un objet comme un autre, plus ou moins ouvragé et luxueux, et faisant partie intégrante du mobilier de la maison ; une population tout entière née marchande, pleine d'activité, de patience, de sobriété, mais n'excellant que

dans les arts de la paix; possédant au plus haut degré les facultés colonisatrices et industrielles, mais sans entente des choses politiques : de qui parlé-je? des « Célestes », des habitants de « l'empire fleuri du Milieu. »

Si, dans notre course à travers l'Indo-Chine, nous avions eu le temps de visiter Singapour, nous aurions déjà pu y prendre une idée du Chinois. La ville presque tout entière lui appartient de par le négoce. Le trafiquant chinois de Singapour, dit un voyageur, « est d'ordinaire un homme obèse au visage rond, à la mine importante, au coup d'œil marchand. Il porte le même vêtement que le dernier des coolies, une large blouse blanche et un pantalon bleu ou noir, d'une étoffe seulement un peu plus fine, et toujours très propre. Sa longue queue, nouée de rubans de soie rouge, lui pend jusque sur les talons. Il possède un beau magasin ou une élégante boutique dans la ville, et, à la campagne, une maison de plaisance. Il a cheval et voiture; il prête de l'argent à gros intérêts et en toute sûreté. Très exact en affaires, il arrondit chaque jour sa bourse et sa panse. » Dans l'empire d'Annam et en Cochinchine, les Chinois sont aussi fort nombreux, et de leur union avec les femmes du pays est sortie une race métisse, les *Minhuong*, portant la queue et le vêtement paternels. Mais voyons chez lui ce peuple singulier.



Coiffure chinoise.

Nous sommes certes loin de le connaître à fond. Même dans les

villes de la côte, où l'élément européen coudoie l'élément indigène, le Céleste ne laisse point aisément pénétrer le mystère de sa vie intime. Nous savons toutefois, pour ce qui regarde le sexe féminin, que sa condition, en thèse générale, n'est rien moins qu'enviable. Le mari a le droit de battre sa femme, de la vendre, de la laisser mourir de faim, ou de la louer temporairement à un tiers. La polygamie est légalement interdite; mais les concubines sont permises.

Dans les basses classes, on ne se fait nul scrupule de se débarrasser des filles nouveau-nées, bien que l'État ait édicté de sévères ordonnances contre cette criminelle pratique, et que l'empereur, chef suprême de la famille (lequel pousse la sollicitude jusqu'à tenir les écoles ouvertes la nuit, afin que les enfants occupés le jour puissent rattraper le temps perdu), ait établi de nombreux asiles pour recueillir les fillettes exposées par leurs parents. Quant aux garçons, en dépit de ce qu'on a longtemps cru chez nous, leur naissance est toujours saluée avec joie. Il est vrai qu'on a, par contre, le droit de les vendre, et, généralement, ceux qui ont ce sort deviennent, soit domestiques dans les palais des mandarins, classe de lettrés qui compose l'unique aristocratie du pays, soit employés chez les gros négociants. On a dit que les Chinois noyaient en masse les enfants; la vérité est que, le pays manquant de cimetières, dans le sens que nous attachons à ce mot, le père de famille pauvre, qui ne peut faire les frais d'un tombeau, enveloppe le petit cadavre d'une toile et le jette à l'eau.

Le mariage en Chine est dénué de tout caractère religieux; la cérémonie des fiançailles consiste uniquement en ceci, que les deux parties boivent ensemble à la même écuelle, et se font tirer l'horoscope afin de connaître le jour propice pour la célébration de la fête nuptiale. Toute union entre Chinois et étrangers est formellement interdite par la loi, ce qui explique en grande partie

la persistance du type originel chez une population qui atteint au chiffre de cent millions d'âmes.

La famille, organisée, je l'ai dit, patriarcalement, est le cercle clos où se concentre l'activité de chacun de ses membres ; tout ce



Types de jeunes Chinoises.

qui se passe au dehors intéresse peu ou point le Chinois. Les enfants reçoivent pour la plupart une instruction d'autant plus soignée, que le mérite seul, dans l'empire du Milieu, peut ouvrir l'accès des plus hauts emplois ; l'essentiel est de savoir parler et écrire cette terrible langue des lettrés, qui renferme plus de cent mille signes graphiques ; rien que pour les apprendre par cœur, c'est l'affaire de toute une vie d'homme. Mais revenons à la femme chinoise.

L'hymen une fois consommé, adieu pour elle toute indépen-

dance; son rôle n'est plus que d'obéir sans réserve. Elle ne peut manger ni avec le mari, ni avec les fils, à la même table; elle est tenue de les servir en silence et de se contenter de leurs restes. Par contre, s'il y a des concubines au logis, elle a autorité sur



Chinoises en promenade.

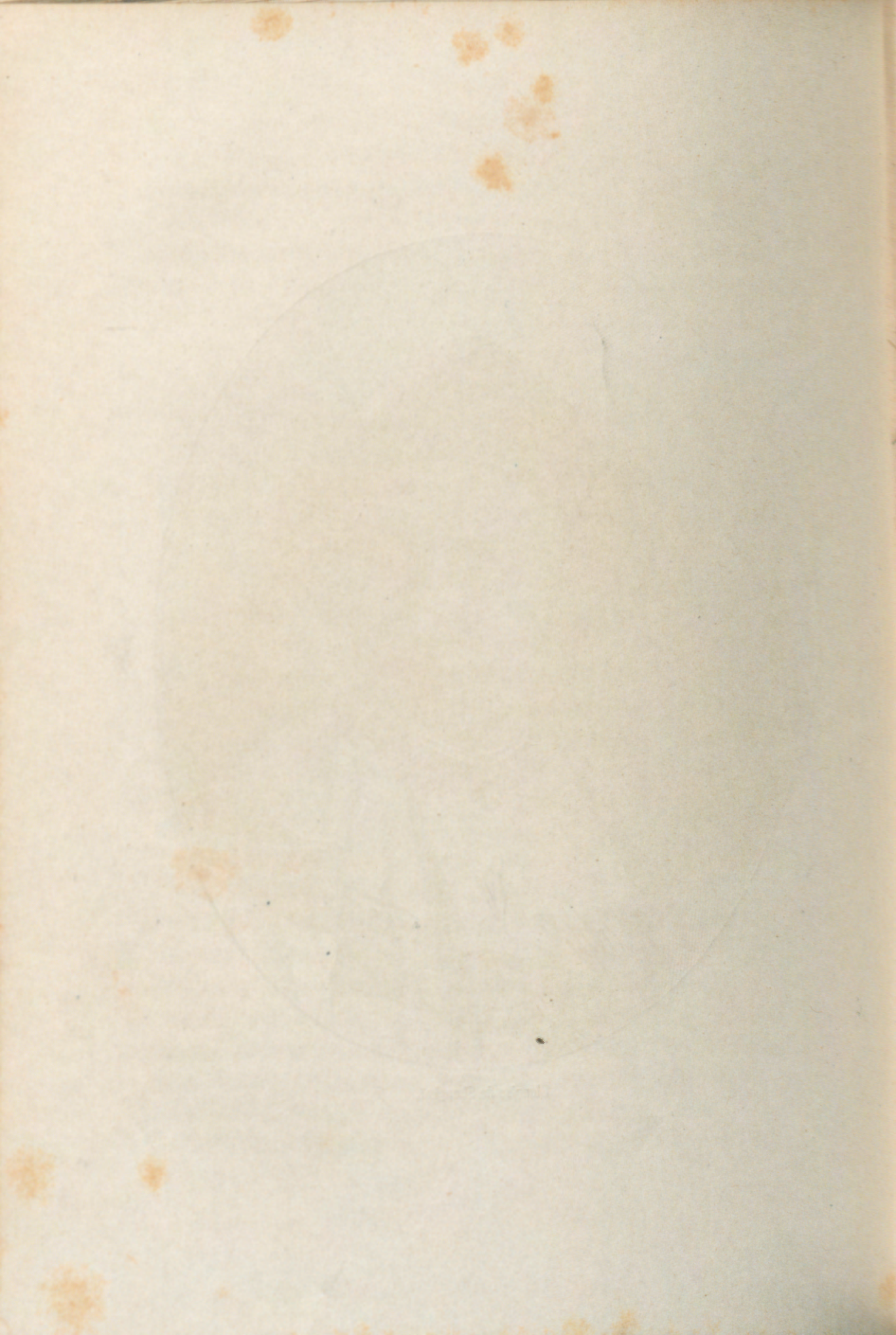
celles-ci, et, chose étrange, les enfants de ces femmes ne doivent reconnaître pour mère que l'épouse légitime. Le père mort, c'est le fils aîné qui devient le chef de la famille.

La Chinoise vit sévèrement confinée. Ce n'est qu'en de rares occasions qu'il lui est permis d'aller voir des parentes ou des amies, et encore ne sort-elle jamais qu'en chaise à porteurs, ou sur une sorte de brouette à sièges, mue à l'arrière par un serviteur.

La Chinoise est, d'ordinaire, une créature petite et chétive, au



Chinoise de Shanghaï.



teint jaunâtre et maladif, aux yeux bridés, — caractère commun à la race mongolique, — aux pommettes saillantes, au nez court et camus, avec des cheveux plats et sans finesse, qui, chez les jeunes filles, sont laissés flottants, tandis que chez les dames ils sont tordus en un chignon assujetti sur le derrière de la tête par des épingles entre-croisées. Le costume est une longue robe de soie ou de coton, dont nulle mode ne détermine la coupe, et dont la teinte de prédilection est le vert ou le rose; seule, la famille impériale a le droit d'arborer le jaune; quant au blanc, c'est la couleur de deuil.

J'allais oublier de mentionner un détail, bien connu d'ailleurs, de l'extérieur de la Chinoise, à savoir la forme des pieds, rapetissés jusqu'à la mutilation. Cet usage remonte à un temps immémorial. On dit que, jadis, une princesse du pays avait des pieds si mignons et si charmants qu'ils faisaient l'admiration de tout le monde; toutes les autres belles, désireuses de rivaliser avec elle, se mirent alors à rétrécir à l'envi leurs chaussures, et, à partir de ce moment, les mères s'appliquèrent systématiquement à réduire à leur plus simple expression les orteils de leurs filles. Dès l'âge de quinze mois, on commence à comprimer, au moyen de bandes de toile, les extrémités dont il s'agit d'arrêter la croissance, et, peu à peu, l'étroitesse des chaussures aidant, on obtient le résultat désiré. Il y a des Chinoises dont les pieds sont tellement rabougris, qu'on se demande comment elles peuvent se mouvoir, et se livrer comme elles font, avec passion, au plaisir de la danse. Ajoutons que l'atrophie des muscles inférieurs devient si complète, que le mollet n'arrive pas à se développer; le bas de la jambe, la plupart du temps, a juste la forme d'un manche à balai.

Les dames riches ont autour d'elles tout un monde de menus atours, de babioles de laque, d'écaille, de porcelaine, d'ivoire et de nacre, sans parler de mille curiosités d'or et d'argent à filigrane,

dont l'Européenne se fait à peine une idée : ces « chinoiseries », comme nous disons, sont presque toujours des œuvres remarquables qui attestent et le goût artistique des Fils du Ciel et leurs grandes aptitudes industrielles. Dans les basses classes, la jeune fille n'est guère au logis qu'une cendrillon, et comme, lorsqu'elle est devenue grande, on la laisse volontiers agir à sa guise, il



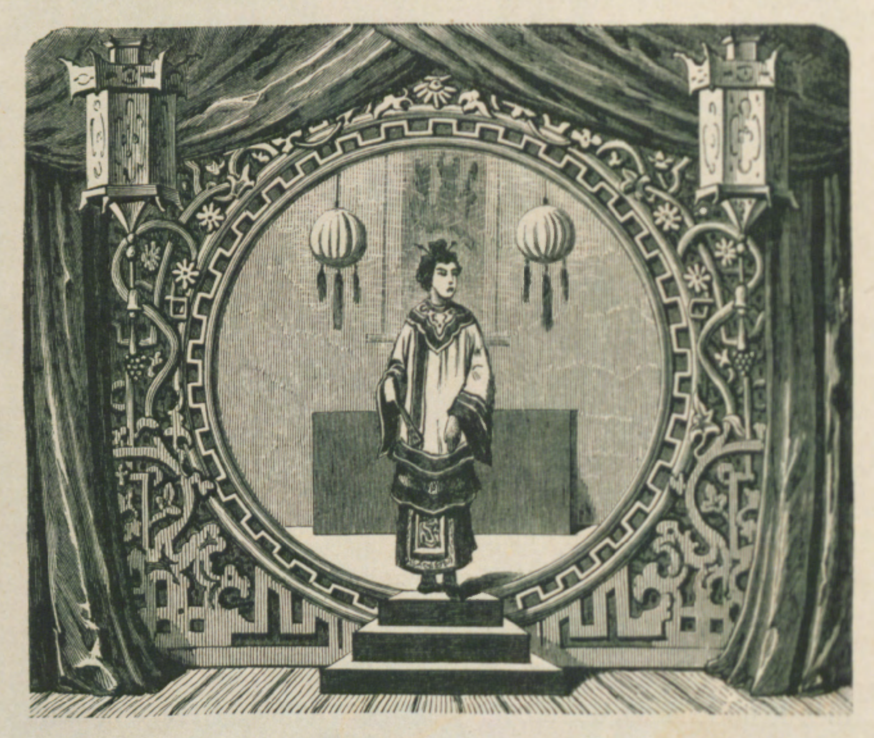
Petits Célestes.

n'est pas rare, pour peu que les parents tardent à la marier, qu'elle jette, à l'instar de sa sœur d'Occident, son bonnet pardessus les moulins, et prenne sa volée avec quelque galant appartenant à la jeunesse dorée de l'empire fleuri. C'est ainsi qu'il est de bon ton et tout à fait de mode, parmi les jeunes viveurs de Shanghaï et de Canton, d'avoir pour maîtresse une fille de Sutchau ou de l'île Formose, et de s'afficher avec leur conquête.

J'ai dit qu'en Chine la couleur de deuil était le blanc, et non le noir comme en Occident. Bien d'autres choses, chez les Célestes, sont absolument au rebours de chez nous. A table, par exemple, on commence par le dessert, pour finir par le riz. La place d'hon-

neur, dans les relations du monde, n'est pas la droite, c'est la gauche, parce que c'est le côté du cœur. De même, pour dire oui, on fait le mouvement de tête qui, de notre part, équivaut à une dénégation, et pour dire non, le geste contraire.

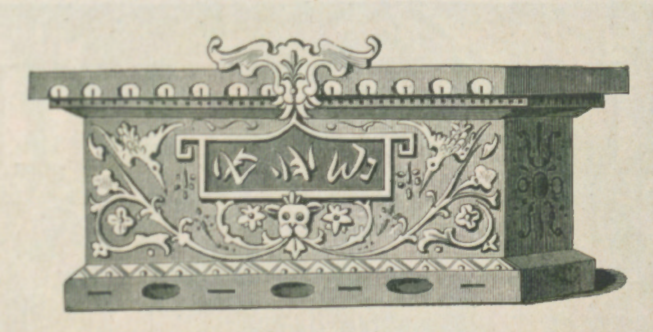
Les habitations des gens du commun sont, comme partout, et



Maison chinoise : la salle de réception.

pour cause, d'une simplicité qui touche au dénuement ; en revanche, les demeures des familles riches et distinguées sont vraiment ce qu'il y a de plus avenant. Le luxe principal d'une maison de cette sorte, ce sont les jardins, avec leurs allées ombreuses, leurs étangs peuplés de poissons rouges, leurs immenses volières où logent toutes sortes d'oiseaux au plumage diapré, leurs vasques

de prix où croissent mille plantes rares. Aux jardins attient le grand salon de réception, qu'une grille sépare du corps de logis. Ce dernier renferme, au rez-de-chaussée, la chambre à coucher du maître de la maison, la pièce où l'on mange, et parfois aussi une salle de bain; le reste des appartements se trouve à l'étage supérieur, aménagé d'une manière plus simple. N'oublions point,



Cercueil chinois.

en bas, la grande salle consacrée aux aïeux, avec les candélabres de bronze ou les vases précieux dans lesquels on brûle, en manière d'honneur, cierges et parfums.

Le principal meuble, avec le cercueil, c'est le *kang*, qui, comme le divan des musulmans, sert à la fois de lit, de sopha et de siège. Ajoutez de petits guéridons vernissés de rouge, des étagères garnies de mille riens, des tabourets bas, des nattes à terre, aux murs des images peintes sur papier de riz, et vous aurez l'aspect complet de la maison chinoise.

Le territoire qui, directement ou indirectement, est sous le sceptre de la dynastie mandchoue régnante depuis l'an 1640, s'étend bien au delà de la Chine proprement dite; celle-ci n'en forme que le tiers environ. La Mandchourie au nord, la Mongolie au nord-ouest, le Turkestan oriental et le Thibet à l'ouest, font

partie intégrale du Céleste Empire. Les habitants de ces vastes régions appartiennent presque tous à la race mongolique. Les Mandchous, eux, se rattachent au rameau tongouse de la souche altaïque, et constituent une peuplade guerrière douée d'une grande énergie. Autre est le caractère des Mongols, qui, après avoir jadis, sous la conduite d'audacieux conquérants, semé l'épouvante par le monde entier, sont actuellement la nation la plus paisible de l'Asie. Ils mènent surtout une vie de pasteurs nomades, analogue à celle de ces Kalmouks du bas Volga et de l'Altaï, que nous avons appris à connaître, et qui sont, du reste, leurs congénères. Le lamaï-bouddhisme est leur religion. Quant aux Thibétains, qui occupent le haut pays (altitude 3 600 mètres), situé au nord de l'Himalaya, ce sont, à proprement dire, des sauvages, rebelles à toute organisation et à toute discipline sociale.



Chinoise de l'île Formose.

Pour la force corporelle, le Chinois ne vient qu'après le nègre; pour l'énergie et l'intelligence, il le cède aux hommes de race blanche; mais il se rattrape, et au delà, par ses vertus de travailleur endurant et tenace. Contrairement à l'Européen, il peut peiner douze et quatorze heures de suite, sauf arrêts pour prendre le thé ou fumer de l'opium. Sa sobriété est bien connue, et ce n'est pas non plus en habits qu'il se ruine : deux vêtements de

coton lui suffisent par an; les vêtements de laine, importés d'Angleterre et de Russie, ne sont guère achetés que par les gens d'une certaine aisance. Il n'est pas plus difficile sur la manière de se loger. Sans parler des millions de Célestes qui n'ont encore d'autres habitations que des cavernes, des jonques ou des radeaux, la plupart s'entassent dans de gros bourgs ou dans d'immenses villes. A San-Francisco, la « ville chinoise » renferme dix mille « spectres jaunes » sur un espace où mille Européens ne pourraient trouver place. C'est pourquoi les cités de la Chine sont les plus populeuses qu'il y ait au monde. La région qui s'étend au nord de Shanghaï, entre les deux grands fleuves Yang-tsé-kiang et Hoang-ho, et qu'on pourrait appeler la Mésopotamie de la Chine, est tellement peuplée que, bien qu'elle soit une des plus fertiles de la terre, il suffit d'une mauvaise récolte pour y vouer à la mort des millions d'individus. Plus de deux mille routes sillonnent cette étonnante contrée, où se trouvent, en dehors de Nankin, je ne sais combien de centres urbains comptant chacun plus d'un demi-million d'âmes, et à peine connus de nom chez nous. C'est plus au nord encore, près de la « grande muraille », qu'est située cette fameuse cité impériale de Pékin, si bien décrite par le baron de Hübner dans sa *Promenade autour du monde*.

II

De la Chine au Japon, il n'y a que la traversée de la mer Jaune, et pourtant combien ces deux mondes diffèrent au point de vue de la civilisation! Le Japon, que ses habitants appellent *Nippon* ou *Hinomoto* (le pays de la lumière du soleil levant), est un vaste archipel comprenant plus de 3 800 îles; mais quatre seulement, Yesso, Nippon, Sikok et Kiousiou, ont vraiment de l'importance. La plus considérable, Nippon, forme le noyau politique du pays;



Japonaise.

c'est là que se trouvent les grandes villes ou résidences de Miako-Kioto et de Yeddo-Tokio, les ports de commerce de Yokohama, Niigata, Kanagawa, Hiogo et Osaka, et les antiques centres féodaux de Mito, Atsouma, Simoda, Foukouyama, Simonoseki. Dans l'île Kiousiou, plus méridionale, est Nagasaki; dans celle d'Yesso, tout à fait au nord, est Hakobadé. Quant à Sikok, la plus petite des quatre, elle est en quelque sorte blottie entre Kiousiou et Nippon, dans une vaste baie de cette dernière, et le bras de l'Océan qui circule entre ces trois reliefs insulaires porte le nom de mer Intérieure du Japon.

Vues du large, les côtes de ces îles n'offrent guère qu'un hérissement de roches émergeant du sein des vagues écumeuses, avec des avant-lignes d'écueils sombres, et c'est à peine si, de place en place, sur les parties saillantes de la rive, on aperçoit un ourlet agreste de forêt. Rien ne fait soupçonner d'abord quels sites charmants et quelles riches campagnes se cachent derrière ce décor extérieur. Mais à peine a-t-on doublé un de ces promontoires à l'aspect revêche, que la scène change tout à coup : aussi loin que se porte le regard, on n'aperçoit que plaines parées de verdure, que versants de collines et de montagnes où les rizières en terrasses alternent avec les bouquets de pins, de cèdres, de chênes, de lauriers, de cyprès; et parmi ce paysage aux couleurs variées on discerne des toits aux coupoles dorées, de vastes escaliers aux rampes gigantesques, que surmontent des voussures de portails semblables à des arcs de triomphe, et que décorent toutes sortes de fantaisies architecturales et de figures mythiques.

L'empire du Japon est habité par deux races : l'une, celle des *Ainos*, ou indigènes primitifs, venue autrefois de la haute Asie, est présentement réduite à un chiffre de têtes insignifiant, 50 000 au plus; l'autre, celle des Japonais proprement dits, est le dépôt d'une immigration ultérieure. Assez petit de taille, plein de sou-

plesse et de force nerveuse, le Japonais n'a point la face bouffie du Chinois, et, en cela déjà, son aspect produit une meilleure impression que celle de son frère du continent. Son teint, quoique foncé, est aussi plus frais, et son œil moins obliquement fendu. La Japonaise surtout est réellement une gracieuse créature, avec



Japonaise à sa toilette.

sa physionomie ouverte et enfantine, ses yeux noirs et pleins de malice, ses dents d'une blancheur irréprochable et bien espacées, son abondante chevelure ramenée en un chignon postérieur. Voilà du moins le portrait de la jeune fille, car les dames ont une foule de manies déplorables : elles se peignent les dents en noir, les joues en rose, les lèvres en rouge ardent, et s'arrachent les poils des sourcils pour se peinturlurer la place en noir intense. Il est vrai que ce maquillage effréné ne gêne en rien le sexe mâle,



Costumes japonais. 20

le baiser n'étant pas monnaie courante au Japon, où il est, en fait, malséant de s'embrasser.

Tant d'images, paravents, papiers à lanterne, photographies, ont reproduit chez nous le costume de la Japonaise, qu'il est à peine besoin de le décrire. Qui n'a présente à l'esprit cette figure fine et souriante d'Asiatique, ce col d'albâtre à la souple inflexion que semble caresser amoureusement l'haleine des zéphyrs, ce buste étrangement penché en avant, et cette démarche sautillante, ce menu trottinement d'enfant rendu plus étrange encore par l'ampleur bouffante d'un vêtement pareil à une robe de chambre, qui enveloppe le corps tout entier en tombant jusqu'aux pieds? Cette robe, qui s'appelle *kirimon*, et qui, chez les dames de qualité, est de soie surfine et richement brodée, s'attache à la taille au moyen d'une ceinture (*obi*) de prix, assez large pour servir en même temps de corset.

Cette ceinture se passe comme une écharpe et se noue en arrière par un nœud ingénieux qui joue, du reste, le rôle d'emblème, car les veuves qui désirent se remarier le portent par devant. Le vêtement de dessous est une longue camisole de coton; quant à la chemise, on s'en dispense volontiers; les Japonais de l'un et de l'autre sexe vont chaque jour au bain, et cette coutume leur rend le linge de corps superflu. Cependant, pour les femmes qui croient devoir en user, la chemise est généralement en crêpe de soie rouge. Ajoutez à cela des bas de toile, des sandales de tresse ou de bois fixées par un cordon au gros orteil, ou, quand il y a de la boue, des espèces de sabots avec deux talons fabuleusement hauts qui contribuent à gêner encore la marche déjà laborieuse et gauche de ces belles. L'usage veut, d'ailleurs, qu'on n'entre jamais dans une maison, pas même chez soi, avec ses chaussures; on les retire à la porte et on les laisse sur le seuil.

En thèse générale, la condition du sexe féminin est infiniment

meilleure au Japon qu'en Chine, dans l'Inde et chez les peuples de l'Islam. D'humeur aimable et confiante, avec une pointe d'espièglerie enfantine; la jeune vierge du pays de la Lumière accueille d'ordinaire l'Européen de la façon la plus amicale. Il est visible qu'elle ressent une sympathie instinctive pour les hommes d'Occident, et les Japonais, qui s'en sont aperçus, ont essayé, à ce qu'il paraît, de réagir contre ce penchant naturel, en racontant de nous à ces douces colombes des choses à faire dresser les cheveux. Malgré tout, ils n'ont pas réussi, ou plutôt ils n'ont réussi qu'à faire rire avec leurs « histoires » celles qu'ils se proposaient de terrifier; et Dieu sait si la Japonaise rit à gorge déployée! Le baron de Hübner assure que, de tous les peuples de la terre, il n'en est pas un à qui un rien désopile la rate comme à celui-ci. Ces charmantes rieuses sont, du reste, bavardes comme des pies, entêtées et mutines à l'avenant, et, pour la curiosité, elles n'ont peut-être point leurs pareilles sous les cieux; on dit même qu'elles poussent l'indiscrétion, à l'égard des Européens, jusqu'à leur insérer leurs mignonnes mains dans les poches.

Depuis quelques années, le Japon a marché à pas de géant dans la voie du progrès, à savoir, l'imitation de l'Occident; mais il peut fournir encore pas mal d'étapes de ce genre sans perdre son originalité, du moins dans les parties du pays où, entre l'indigène et l'Européen, il n'existe point de contact permanent.

Le mariage, auquel il faut tout d'abord venir, quand il s'agit du train de vie des femmes, n'est, au Japon, qu'une affaire privée, soumise seulement aux règles sociales qui font loi dans cet Etat féodal. Un *daïmio* ou noble, un *kougès* ou dignitaire, ne peuvent se marier sans l'autorisation du gouvernement; quant à tout autre individu, il lui est laissé pleine liberté sur ce point. La plupart du temps, l'union est un arrangement fait d'avance entre les familles, et dont les futurs conjoints ne sont avisés qu'au der-

nier moment, quand l'échange de cadeaux entre les parties vient sceller le contrat. Le jeune homme doit avoir au moins vingt ans d'âge, et la jeune fille approcher de sa seizième année.

Le matin du jour fixé pour la cérémonie nuptiale, le trousseau



Cérémonie des fiançailles au Japon.

de la mariée est porté au logis du prétendu, et là, étalé avec tout le goût possible. L'appartement où doit avoir lieu la fête est également décoré sur toutes les coutures; les images des dieux domestiques de l'une et l'autre famille sont rangées aux murs, et leurs autels parés de fleurs. On installe aussi des aquariums, des consoles de laque avec des cèdres en miniature, et, en outre, la représentation du premier homme et de la première femme flanqués d'une grue et d'une tortue, symboles de longue vie.

Vers midi, la fiancée apparait, avec des habits et un voile blancs, escortée de parentes et d'amies vêtues d'étoffes écarlates ou multicolores, et de deux demoiselles d'honneur, qui indiquent à chacun sa place à la table, et vont papillonnant de groupe en groupe. Le prêtre n'intervient dans la cérémonie que chez quelques sectes bouddhiques; autrement, la procédure est purement civile : l'officier de police du quartier ou de la circonscription se borne à prendre note du mariage et à inscrire le nouveau couple sur les listes de recensement. Vous noterez, à ce propos, que, depuis plus de deux mille ans, le dénombrement de la population se fait régulièrement au Japon, et que le service normal des postes remonte à une égale antiquité. Les conjoints, agenouillés, boivent tour à tour à une même cruche à deux becs, remplie de *saki* (eau-de-vie de riz), qu'une des demoiselles d'honneur leur présente, et qu'ils sont tenus de vider entièrement : cela signifie que, dorénavant, ils cueilleront en commun les joies de l'existence. Puis suivent une série de réjouissances empreintes d'un caractère enfantin, parfaitement en rapport avec l'humeur ingénue et simple de ceux qui s'y livrent.

Nulle part d'ailleurs, en Asie, la jeune fille ne jouit d'autant de liberté qu'au Japon; la nouvelle épousée ne doit à son mari aucun compte de sa vie antérieure, et celui-ci ne l'interroge jamais à cet égard. Seulement, en signe que le passé est bien enterré, elle est obligée de métamorphoser partiellement sa personne : au moyen de limaille de fer et de *saki*, elle se noircit les dents, se rase les sourcils et se revêt de noir. Cette défiguration, jointe à l'abus du fard, qui a bien vite fait de lui ternir le teint, la change et l'enlaidit à tel point que le mari, désormais, n'a plus guère à craindre de rival. Du reste, sur le simple soupçon d'infidélité, il a le droit de la mettre à mort.

La polygamie, aujourd'hui encore, est autorisée par les lois

japonaises, et chacun peut avoir, en outre, autant de concubines qu'il peut en nourrir. Comme chez les Hindous, ces femmes supplémentaires sont subordonnées par le rang à l'épouse légitime; elles lui doivent obéissance, et leurs enfants sont également soumis aux caprices des autres rejetons issus de la femme en titre. Il est rare toutefois que cette situation amène dans le ménage des froissements ou des querelles, tant sont grands, en somme, l'insouciance et le laisser aller qui président ici aux rapports entre les deux sexes : c'est au point que dans les bains publics, qui sont innombrables, hommes et femmes se baignent en commun, dans le simple costume d'Adam et d'Ève aux vergers de l'Éden.

Autrefois, le mari pouvait, sous les prétextes les plus futiles, renvoyer sa conjointe au logis de ses parents, et si ceux-ci refusaient de la recevoir, la malheureuse, repoussée de tout le monde et réduite au plus affreux dénuement, ne trouvait jamais à se remarier. N'ayant aucun recours légal, et pas le moindre douaire à réclamer, elle n'avait d'autre ressource que de trafiquer de ses propres filles dans quelque maison à thé mal famée (*gankiros*). Il n'en est plus ainsi aujourd'hui; divers décrets impériaux ont régularisé, à ce point de vue, la condition des femmes japonaises : l'époux n'a plus le droit de rompre à son gré le lien conjugal; c'est un tribunal qui prononce le divorce. Il faudra, néanmoins, on le pense bien, beaucoup de temps pour que ces innovations équitables agissent d'une manière efficace sur les mœurs, et que les masses s'habituent à regarder la femme comme l'égale de l'homme.

C'est dans le même esprit de réforme qu'on a établi récemment des écoles de filles partout le pays, et une école normale d'institutrices à Tokio. L'impératrice Harouka en a fait en personne l'ouverture, et, dans son discours d'inauguration, elle a invité les femmes japonaises à renoncer à leurs habitudes de frivolité, et à

se montrer les émules des hommes dans le domaine de l'art et de la science. Voici même, à ce sujet, un détail qui ne manque pas d'intérêt.

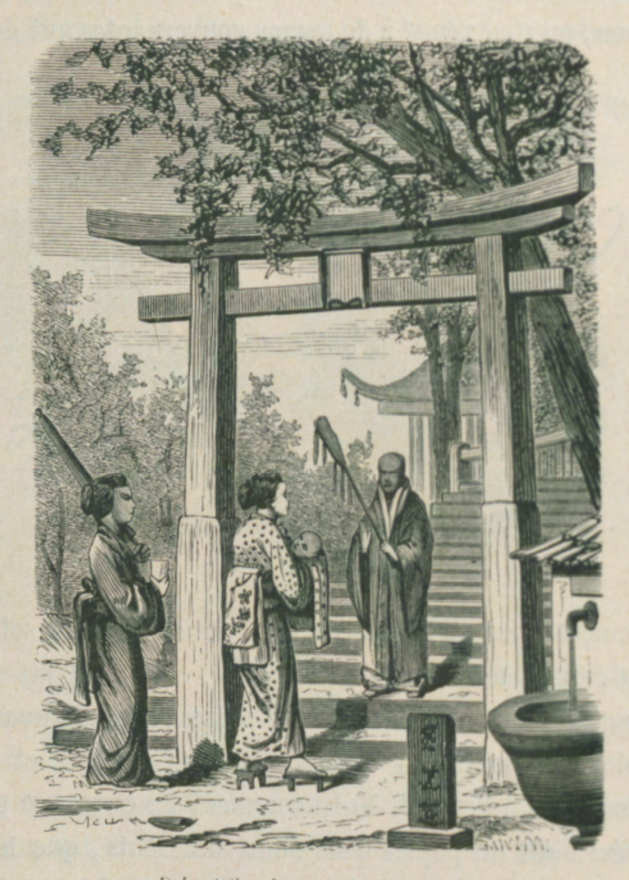
On emploie, au Japon, deux sortes d'écritures : l'une, l'alphabet *katakana*, composé de quarante-huit signes phoniques empruntés à la langue chinoise, est exclusivement réservée pour l'impression



Harouka, impératrice du Japon.

des ouvrages scientifiques, religieux, ou ayant trait à des matières tout à fait sérieuses. L'autre, l'*hirakana*, est affectée aux écrits profanes, romans, poésies, pièces de comédie; c'est de celle-ci uniquement que le peuple se sert, et il est bon d'ajouter que tout Japonais, sauf de rares exceptions, sait lire et écrire. Or, jusqu'à ce jour, cet alphabet *hirakana* était le seul qu'on apprît aux filles; d'où il résultait que les textes écrits en *katakana* demeuraient pour elles lettre morte et qu'elles n'étaient pas même en

état de déchiffrer les livres que leurs propres maris écrivaient en ces caractères mystérieux. Il y avait là une grave entrave mise au développement intellectuel du beau sexe au Japon, et c'est cette



Présentation du nouveau-né au temple

inégalité de moyens d'instruction que les nouvelles mesures tendent à faire disparaître.

Sans connaître encore dans tous leurs détails intimes les mœurs et le train de vie japonais, nous en savons cependant l'essentiel, grâce aux relations de nombreux voyageurs qui ont étudié de près

le pays. Les enfants sont allaités par les mères jusqu'à l'âge de deux ans au moins, et il est même de bon ton, quand on a chez soi des amies en visite, de donner un moment, en leur présence, le sein au marmot. Pour tous les autres soins nécessaires au nourrisson, on s'en remet à de jeunes gouvernantes qui déploient



Enfants japonais.

ordinairement dans l'exercice de leurs fonctions une sollicitude vraiment étonnante.

Au bout du premier mois, a lieu la présentation du nouveau-né au temple, cérémonie qui répond à notre baptême, et où l'on donne des noms à l'enfant. Voici comment les choses se passent. Le père écrit sur un papier trois noms différents, que le bonze répète sur trois feuilles séparées. On mêle ensemble ces feuilles, on les jette en l'air, en priant à haute voix, et le nom porté sur la feuille qui retombe la première devient celui du marmot. Il ne reste plus qu'à l'enregistrer et à gratifier le père d'un talisman : celui-ci consiste dans la réinscription du nom de l'enfant sur une feuille consacrée. Après quoi, l'on règle les honoraires du prêtre, et la famille s'en va festoyer.

Ce premier nom, le jeune Japonais ne le garde point toute sa vie; à sa majorité, il en reçoit un autre; lorsqu'il se marie, un autre encore, et puis un nouveau, quand il entre dans une fonction publique, et aussi chaque fois qu'il monte de classe. Enfin, on le débaptise derechef après sa mort, et cette dernière appellation est



Jeu du cerf-volant.

la seule qui figure sur son tombeau, ce qui n'est point fait, entre parenthèse, pour familiariser les arrière-neveux avec les noms de ceux qui, de leur vivant, ont été célèbres.

Les enfants sont élevés en général d'une façon simple et conforme aux lois de la nature. On les habitue tout jeunes aux intempéries, et on les laisse à leurs penchants et à leurs jeux. A l'école, ils apprennent d'abord l'*Irowa*, sorte d'abécédaire composé de quatre lignes, puis l'alphabet *katakana*. La bonne humeur est tellement innée chez tous ces marmots, que certains voyageurs ont été jusqu'à dire que les petits Japonais ignorent ce que c'est que de pleurer : du moins n'ont-ils que bien rarement sujet d'épancher le contenu de leurs glandes lacrymales. Bref, toute

contrainte leur est inconnue. Ils jouent, comme on le fait chez nous, au cerf-volant, à la toupie, au cerceau, au dada, à colin-maillard, à cligne-musette, à la balle, etc.; mais leur amusement de prédilection, c'est d'enlever le cerf-volant, et il n'est pas dou-



Sur la natte.

teux que cette sorte de jeu ne nous soit venu de l'extrême Orient. Le cerf-volant, au Japon et en Chine, est d'une forme toute particulière : il figure le dragon bleu sur fond jaune, armoiries officielles du Céleste Empire, et ce monstre inoffensif de papier et de papillotes, avec une queue à n'en plus finir, offre toutes sortes de particularités ingénieuses : il grince des dents, ouvre des ailes fantastiques et démesurées, et fait même de la musique en prenant son essor.

Jetons maintenant un regard dans la maison japonaise. Elle est construite en bois et généralement à un seul étage. Le toit, couvert de tuiles, fait largement saillie en avant, et dessine une sorte d'avant-cour qu'on peut clore extérieurement. Chaque habitation a son jardin d'agrément ou légumier, où sont reproduits toutes

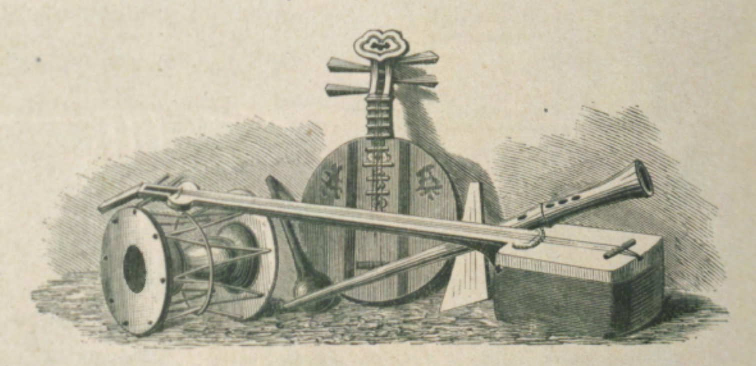


Chambre à coucher japonaise.

sortes de paysages en miniature, avec un ruisselet surmonté d'un pont, des étangs remplis de dorades, et, sous les ombrages de menus bosquets, des temples minuscules, des pagodes et autres curiosités du même genre.

L'intérieur du logis est tapissé de nattes tressées en paille de riz; quant à des meubles, lits, bahuts, tables, sièges ou divans, il n'y en a trace; c'est sur la natte que la famille mange et se réunit, sur la natte que s'asseoient les visiteurs, sur elle qu'on se livre au passe-temps de la conversation, sur elle enfin que l'on fait son

lit. Ce lit consiste en d'épaisses couvertures étalées par terre, et sous lesquelles, grandes personnes et enfants, tout le monde se glisse pour dormir; le corps repose sur le parquet même, et, pour oreiller, on a un simple morceau de bois, creux ou bombé, garni d'un revêtement élastique de cuir. Toutes les parois intérieures de l'habitation sont, du reste, mobiles, ce qui permet



Instruments de musique japonais.

d'agrandir ou de diminuer comme on veut chaque pièce. J'ai dit que toute demeure un peu confortable était munie de sa salle de bain. Pour la classe pauvre, il y a des bains publics à foison. Personne, si ce n'est les pêcheurs, ne se baigne en lieu vague.

Avant les dernières réformes, la population se partageait en huit classes : les princes suzerains, les nobles sans fief, les prêtres, les guerriers, les fonctionnaires et les médecins, les marchands et gros boutiquiers, les hommes de métier et les artistes, les paysans et les journaliers. Il faut mettre à part les tanneurs, les bourreaux et autres personnes qui, par profession, manipulent les cadavres, les peaux et les cuirs. Aujourd'hui, ces catégories sociales n'ont plus rien de tranché. Depuis 1873, par exemple, époque où l'on a décrété le service militaire obligatoire, la caste des guerriers a naturellement disparu.

Les représentants de la noblesse, les *samourai*, comme on les appelle, sont, on le sait, d'une fierté excessive, et ont sur l'honneur des idées spéciales qui les induisent encore, de temps à autre, à s'ouvrir le ventre de leurs propres mains. Leurs révoltes, qui



Dame de la cour au Japon.

ont tant de fois ensanglanté le « pays de la lumière », sont devenues de moins en moins faciles; mais c'est là un domaine purement politique où nous n'avons pas à faire excursion. Quant aux prêtres, sintoïstes ou bouddhistes, ils se recrutent, partie dans les rangs de la bourgeoisie, partie dans la classe supérieure, et forment ainsi comme un trait d'union entre les deux groupes dominants de la nation. Les prêtres sintoïstes habitent des maisonnettes construites près des temples, et se font assister dans leurs

fonctions de desservants par leurs femmes. Ils sont beaucoup moins riches que les ministres des différentes sectes bouddhistes : ceux-ci ont des revenus considérables, et leurs bonzeries sont sur un pied des plus fastueux.

L'empire japonais était, il n'y a pas longtemps encore, un



Ouvrière japonaise.

État à deux têtes : d'un côté, le *Mikado,* chef spirituel et nominal du pays ; de l'autre, le *Taïcoun* (ou *Schogoun*), sorte de connétable, investi par le Mikado de la plénitude du commandement militaire, et qui avait fini par usurper la puissance effective. On n'a pas à raconter ici le duel de ces deux pouvoirs, qui s'est terminé en 1868 par la défaite des Daïmios, insurgés pour soutenir le vice-empereur maître réel de l'exécutif ; il suffit de dire que, depuis lors, il n'y a plus au Japon qu'un souverain unique, qui réside dans la ville de Tokio (l'ex-Yeddo).

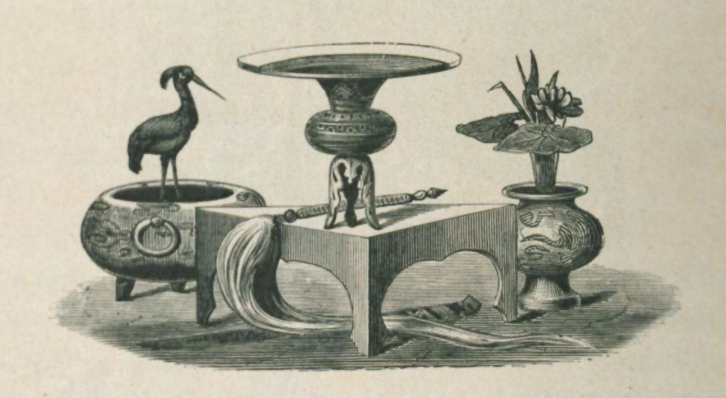
Les Japonais, peuple éminemment insouciant et gai, ne connaissent point le retour périodique d'un jour de repos hebdomadaire correspondant à notre dimanche; ils n'en sont que plus à leur aise pour s'amuser et se donner du bon temps. A part cer-



Chanteuse japonaise.

tains jours de fête consacrés qui reviennent annuellement, et que l'on appelle *Mathuris* (foires), tous leurs autres divertissements sont des improvisations du moment. Et ces improvisations sont quasi quotidiennes. La journée finie, tout le monde, sans distinction de rang et de métier, ouvriers, ouvrières, nobles et dames de la cour, afflue sur les places publiques pour y écouter, soit

des conteurs de profession, qui narrent des épopées merveilleuses ayant trait à l'histoire ou aux légendes nationales, soit des chanteurs, des musiciens, ou des divas de carrefour, lesquelles, un petit pupitre devant elles, et s'accompagnant du *samsin,* cithare à trois cordes, dégoisent leurs mélodies à la foule. Parfois elles se réunissent par groupes de quatre et de cinq, et, dans ce cas, elles ont leur orchestre, composé de quelques cithares, d'une sorte de violoncelle appelée *kotin* ou *biva,* et d'une énorme harpe (*gotto*), qui repose à terre. Il y a aussi les « maisons à thé », les unes honnêtes, bien fréquentées, dont les jardins sont le rendez-vous de prédilection des familles bourgeoises; les autres, de mauvais renom, où le viveur s'adonne à tous les plaisirs terrestres, et qui sont le théâtre de mascarades insensées.





CHAPITRE VII

Le monde océanien. — Types polynésiens. — A Tahiti. — Les belles Hawaïennes. — Procédés de tatouage. — Mélanésiens des îles Viti et de la Nouvelle-Calédonie. — Le massif mystérieux de la Nouvelle-Guinée et la race papoua. — Singularités du continent australien. — Mœurs des tribus indigènes. — Les Maoris de la Nouvelle-Zélande. — A travers le grand Océan.

I

Au sud du Japon sont les îles Liou-Kiou, dont les derniers pics font face aux hautes terres de Formose; plus bas commence cet archipel Malais, encore essentiellement asiatique, sur lequel nous avons jeté un coup d'œil; puis, à la périphérie orientale de la traînée insulaire, se rencontre, dans l'océan Pacifique, un autre essaim de terres plus petites qui forment, à proprement dire, la partie du monde qu'on désigne sous le nom d'Océanie. La Nouvelle-Guinée elle-même, par sa faune et par sa flore, appartient à cette région toute spéciale, avant-garde du continent australien. A sa suite viennent l'archipel des Louisiades, les îles Salomon, de l'Ami-

rauté, les groupes de Santa-Cruz, des Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie; puis, de l'ouest à l'est, le semis d'îlots plus ou moins espacés qui se prolonge jusqu'à Tahiti; et enfin, tout à fait à part, en revenant à l'occident par le sud, la Nouvelle-Zélande et l'immense massif qui porte spécialement le nom d'Australie.

La partie de cette région émiettée qui se rapproche le plus de l'archipel Malais proprement dit, est, on l'a vu, peuplée de Papouas; une autre portion, celle du centre, y compris au midi la Nouvelle-Zélande, et au nord les îles Sandwich, a pour habitants des Malais formant la branche orientale de leur race; en Australie enfin, on trouve une population indigène et nègre, dont le genre de vie est tout primitif et sauvage.

Le Polynésien offre un type physique qui diffère selon qu'on le prend au nord ou au sud. L'habitant des îles Sandwich, par exemple, a la peau sensiblement plus foncée que le Malais, tandis que le Tahitien l'a presque aussi claire que l'Européen des régions du sud; aux îles Marquises, au contraire, le teint est rougeâtre, tirant sur le jaune; quant aux cheveux, ils sont partout d'un noir foncé, souvent avec des reflets bleuâtres, et parfaitement plats, au lieu d'être crépus comme ceux du Papoua et du Mélanésien. L'œil est généralement expressif et noir, la taille bien prise, l'allure gracieuse, la physionomie ouverte et avenante. Bref, malgré une propension à l'embonpoint visiblement excessive chez les femmes, cette race polynésienne est une des belles races du globe. Par malheur, non contents de leurs avantages naturels, ces insulaires se tatouent à outrance, et les procédés d'enjolivement du tissu cutané représentent même ici un art compliqué, sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

Dans les îles où le christianisme n'a pas encore pénétré, l'unique costume usité est une ceinture de fibres végétales qui, chez les

femmes, descend jusqu'aux genoux. La polygamie est de droit public, et les chefs surtout en usent et abusent. Le sens de la vie de famille est, du reste, très développé, et les familles apparentées entre elles groupent leurs huttes en un village et parfois même



Jeunes filles de Tahiti.

se constituent en une sorte de communauté. Plusieurs communautés réunies s'organisent en une tribu ayant un chef à sa tête, et vivant sur les bases du patriarcat.

Le joyau de la Polynésie, c'est, par-dessus tout, Tahiti, la principale des onze îles dont se compose l'archipel de la Société. L'atmosphère y est embaumée des parfums de milliers de fleurs tropicales; la mer lèche doucement ses rivages luxuriants de végé-

tation ; dans ses bouquets de bois romantiques nichent des myriades d'oiseaux chanteurs au magique plumage, et ce qui ajoute encore aux charmes paradisiaques du pays, ce sont les splendides échantillons de race humaine qu'on rencontre dans ses vallées verdoyantes. Cook avait déjà parlé des Tahitiens et des Tahitiennes en termes si enchanteurs, qu'on était demeuré enclin à le soupçonner d'optimisme ; mais, depuis lors, on a pu se convaincre qu'il n'avait point trop chargé les couleurs. L'insulaire de Tahiti, tout fruste qu'il pût être alors, était réellement un être bien doué, accessible de sa nature à une certaine civilisation, et ceux qui le connaissent aujourd'hui savent quels progrès il a faits dans cette voie.

Prenons-le dans son train de vie traditionnel et ancien. Les mœurs, parmi cette peuplade, ont été de tous temps assez dissolues. A part la femme mariée, qu'on surveillait de près, les deux sexes jouissaient d'une pleine liberté. Un enfant venait-il à naître, c'était au père à décider s'il convenait de le laisser vivre ; nulle part le meurtre des nouveau-nés n'a été pratiqué plus en grand qu'à Tahiti.

Ces insulaires, extraordinairement sociables et polis avec l'étranger, ont toujours eu un sens poétique remarquable, sur lequel tous les voyageurs anciens s'accordaient déjà. Chacun de leurs jeux était accompagné de chants, et, jusque dans les combats, leur génie épique et lyrique se donnait carrière. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que leurs épopées antiques n'ont trait qu'aux sujets les plus graves, tels que la création du monde et des hommes, les faits et gestes des divinités, et les exploits guerriers des ancêtres, tandis que leurs essais dramatiques, au contraire, ont un fond exclusivement comique et atteignent même au grotesque.

Ce peuple est passionné pour la danse ; les femmes surtout raf-

folent de ce plaisir ; seulement, leur façon de se trémousser a beaucoup perdu de son originalité primitive, depuis que l'œil du missionnaire est là pour châtier les mouvements de ces belles. Ces Tahitiennes sont, par surcroît, des nageuses hors ligne, et elles se livrent, au sein de l'onde amère, à toutes sortes d'ébats étranges et pleins de hardiesse, qui ne laissent pas que d'émerveiller l'étranger témoin des divertissements de ces naïades.

Une autre perle de l'Océanie, c'est l'île Hawaï (archipel Sandwich). Sa côte toute blanche, par-dessus laquelle se déploient de splendides massifs de verdure, pandanes aux formes étranges, bambous empennés, cocotiers au panache flabelliforme, est une vision toujours aimée du marin. La nuit, ce relief volcanique apparaît tout de rouge embrasé. Et à peine le navire a-t-il jeté l'ancre, que tout s'anime dans le beau port de l'île. De jolies nymphes à la peau foncée, des roses dans les cheveux, arrivent à la nage jusque sous les haubans : « Aloha ! aloha ! » s'écrient-elles de leur voix argentée, pour souhaiter la bienvenue à l'équipage et aux passagers. Les plus hardies entreprennent même d'escalader le bord ; déjà elles tiennent le bâton de foc ; mais le capitaine, un vieux loup de mer, qui n'entend rien à la galanterie, oppose un énergique véto à cette invasion de lutins femelles, et toute la bande effarouchée de se replonger vivement dans les flots, pour aller, à quelques brasses de là, éclater d'un rire sonore et narquois.

Ces nageuses effrénées sont aussi des cavalières sans pareilles ; elles ne sortent de l'élément humide que pour sauter prestement en selle et galoper sur les galets de la rive. Ces amazones hawaïennes chevauchent à califourchon comme des hommes, dévorant l'espace sur leurs coursiers blancs, et caracolant, la houssine en main, à rendre jaloux les meilleurs écuyers. Leurs mouvements pleins de grâce, leurs formes souples, leur ample robe flottante, la superbe teinte de leur peau olivâtre, et, par-dessus

tout, leurs grands yeux pétillants de malice, et l'éclat rosé de leurs lèvres charnues, tout, en ces féeriques insulaires, respire la séduction et la force. Le revers de la médaille peut-être, c'est que, moralement, ces Océaniennes ne sont plus absolument de pure roche; la civilisation n'a eu, dit-on, que trop de prise sur elles, et les missionnaires, qui leur ont ôté leur naïveté primitive, n'ont pas pu ou n'ont pas su leur donner en échange un équivalent.

II

Si, maintenant, nous revenons vers l'ouest, dans la direction du littoral asiatique, nous nous heurtons à l'écheveau d'îlots minuscules qu'on désigne sous le nom de *Micronésie*. Les mœurs ici n'ont rien d'idyllique ; la guerre est l'occupation principale non seulement de l'homme, mais aussi de la femme. Dans l'archipel Gilbert, qui fait partie de ce groupe insulaire, il n'y a que les jeunes filles tatouées selon les règles qui trouvent à se marier; celles qui n'ont pu subvenir aux frais de ce bariolage savant, lequel ne laisse pas de coûter assez cher, sont condamnées à un éternel célibat.

Formé de points et de lignes imprimées sous la peau, à une profondeur suffisante pour que le dessin, autant que possible, reste indélébile, le tatouage reproduit d'ordinaire des figures ou des objets de la vie quotidienne, des poissons, des oiseaux et autres êtres du monde ambiant. Avec les habitants de l'archipel Gilbert, ceux des Micronésiens qui ont poussé le plus loin ce que j'appellerai l'art d'imprimer sur épiderme, ce sont les indigènes des îles Carolines. L'instrument usité pour l'opération est une espèce de tire-ligne bifide à son extrémité, dont on agrandit ou diminue comme on veut l'ouverture terminale, en y insérant un coin de bois. On se sert aussi d'un peigne dont les dents pénètrent



Hawaïenne à cheval.

plus ou moins avant sous la peau, de façon que la matière colorante noire ressorte en tons gris bleuâtres.

Le Mélanésien, mélange de Malais et de Papoua, se distingue de l'habitant de la Polynésie par une discipline de mœurs singulière et qui présente même un côté excessif. Dans certaines îles, tout adulte n'ayant pas encore de barbe au menton, c'est-à-dire âgé de moins de dix-huit ou vingt ans, qui a commerce avec une jeune fille, est passible de la peine capitale. Aussi les Mélanésiens se marient-ils en général assez tard. La polygamie existe chez eux, mais soumise à de nombreuses restrictions. Dans la famille, les deux sexes sont complètement séparés; les femmes ne mangent pas même avec leurs époux, et, la nuit, ceux-ci se retirent hors de chez eux, pour se rendre à la maison commune. Non seulement, dans cette société d'insulaires, on pratique passionnément le meurtre des enfants, mais encore il est d'usage de mettre à mort toute personne qui, par son âge ou ses infirmités, ne peut plus rendre aucun service à la communauté; et ce retranchement des membres devenus inutiles est si bien entré dans les mœurs publiques, que les victimes elles-mêmes ne s'insurgent point contre leur destin. Quelques voyageurs ont en outre assuré qu'autrefois les femmes étaient tenues de suivre leurs maris dans la tombe; mais cette coutume barbare paraît avoir disparu aujourd'hui, aussi bien, Dieu merci, que le cannibalisme.

Des îles de la Mélanésie, le groupe le mieux connu de nous, c'est celui des îles Fidchi ou Viti, que certains ethnographes, il est vrai, rattachent à la Polynésie. Là, il n'y a pour ainsi dire que les femmes qui se tatouent; dès leur jeunesse, on leur grave sur les doigts toutes sortes de dessins et d'étoiles, afin de faire paraître leurs mains plus belles lorsqu'elles servent le repas des chefs; puis, dès qu'une d'elles est devenue mère, elle s'imprime une tache bleue aux deux coins de la bouche, et finit, générale-

ment, par se peinturlurer tout le corps au moyen de rouge de cinabre. Le vêtement en usage est une longue étoffe mince et flottant sur les genoux.

Une croyance générale aux îles Viti, c'est que, pour gagner le ciel, il est nécessaire d'avoir été marié, et d'en fournir la preuve au Maître souverain. Aussi autrefois ne trouvait-on rien de mieux que d'immoler les femmes du défunt, afin qu'elles pussent porter témoignage. Quant aux célibataires, l'entrée du paradis (*Buruto*) leur est interdite. L'un d'eux essaye-t-il de violer la consigne, immédiatement, la « grande femme », une déesse ennemie jurée des garçons, se précipite au-devant de l'intrus pour le mettre en pièces; si par hasard elle manque son coup, il se trouve toujours un autre dieu pour venir à la rescousse et broyer contre une pierre l'être impur en question.

Une seconde peuplade mélanésienne dont le nom nous est, dans ces derniers temps, devenu familier, ce sont les Canaques de la Nouvelle-Calédonie.

L'île, située à trois cents lieues de la côte orientale de l'Australie, mesure douze ou quinze lieues de large sur soixante-quinze environ de longueur. C'est un relief aux traits indécis, formé d'un enchevêtrement de hauteurs monotones, et dont le pourtour, découpé d'innombrables baies, est ceint de récifs madréporiques. A l'intérieur, les cours d'eau sont rares, les pentes généralement peu boisées, et, sous l'influence d'un soleil desséchant, l'herbe qui couronne les collines et les creux a vite fait de prendre une teinte jaunâtre qui achève l'aspect fastidieux de l'ensemble. Le *niaouli* lui-même, espèce de laurier noueux spécial au pays, contribue à attrister le regard par son tronc blanchâtre incliné sous le vent.

La population indigène, qu'on évalue à vingt-cinq ou trente mille âmes, représente une des races les plus misérables du

globe. Partagée en tribus indépendantes les unes des autres, et qui, malgré l'identité de mœurs, parlent des idiomes très différents, elle se laisse régir féodalement, chaque groupe constituant un État gouverné d'une manière despotique par un chef héréditaire.

L'habitation du Néo-Calédonien est une case, ou *tayo,* dont le toit conique est surmonté d'un *tabou,* morceau de bois effilé par en haut et affectant des formes bizarres; la pointe en est ornée de coquillages, d'ossements humains, ou, à l'occasion, d'un crâne d'ennemi tué à la guerre. Les demeures des « grands chefs », — ceux qui tiennent le pouvoir par droit de naissance, — sont construites avec un soin tout spécial, et portent au sommet, comme signe distinctif, une étoile en bois que l'on nomme *oiseau;* de là leur titre de « chefs à l'oiseau. »

Un des privilèges de ces suzerains de marque, c'est d'avoir un nombre illimité d'épouses, et ils choisissent, paraît-il, de préférence les pensionnaires de leur gynécée parmi les métisses de race jaune issues du croisement des Polynésiens et des indigènes. Le menu peuple a pour ces Césars, maîtres à peu près absolus des biens et de la vie de leurs sujets, une vénération tremblante et servile; par contre, les nobles ne se gênent nullement, le cas échéant, pour assassiner ceux de ces potentats dont la tyrannie a lassé leur patience.

Quelques femmes du cru offrent, assure-t-on, dans la fraîcheur de la première jeunesse, une physionomie qui n'est pas absolument repoussante; en revanche, à mesure qu'elles avancent en âge, — et toutes ces sauvages vieillissent vite, — elles deviennent laides à faire peur, avec leur tête rase, leurs oreilles outrageusement déchiquetées, leurs seins pyriformes et monstrueux.

Ces insulaires, très précoces, se marient de bonne heure; quelquefois même des couples sont fiancés dès l'époque du sevrage.

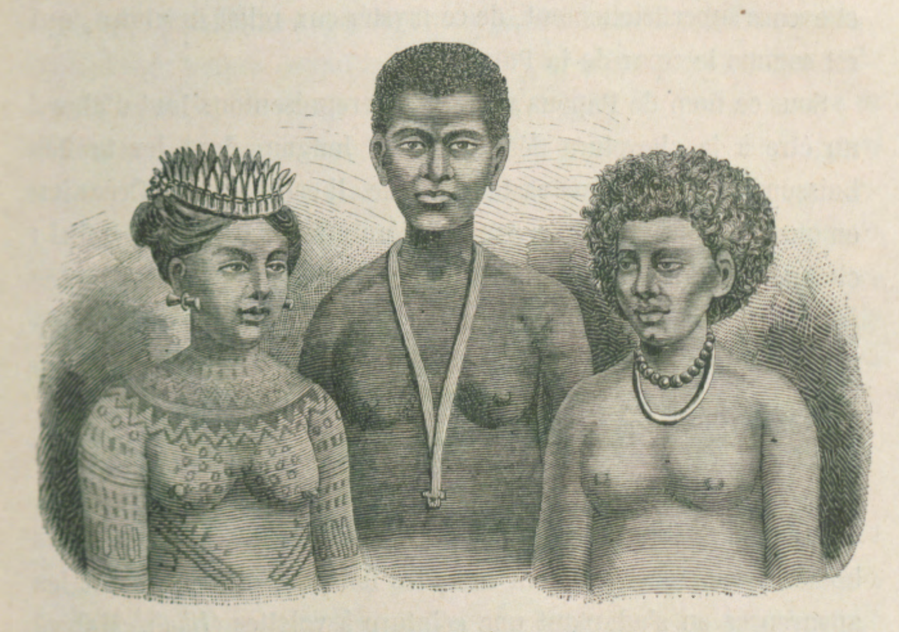
Quant aux jeunes gens dont le sort n'a point été fixé à l'avance, à peine sont-ils adultes qu'ils se mettent en quête d'une compagne, courant les cases et les réunions, jusqu'à ce qu'ils aient découvert l'objet de leurs rêves. Le choix fait et agréé, les familles traitent la question d'affaires, qui consiste en l'échange de cadeaux.

Il est rare que les femmes cohabitent d'une manière permanente avec leurs époux; elles vivent généralement entre elles et à part. Leur condition, du reste, n'a rien d'essentiellement servile, ni leur humeur rien de triste ou de morose. Leur lot de labeur obligatoire, c'est de tenir le ménage, de faire la cuisine, de tresser des nattes en feuilles de pandane, essence commune sur les grèves de l'île (et qui existe également en Afrique), de tisser des étoffes avec les fibres corticales de certains végétaux, d'aller à marée basse recueillir des coquillages sur les récifs environnants, et de vaquer en outre aux travaux agricoles les moins pénibles. On cite des Néo-Calédoniennes qui se sont tuées de chagrin à la mort de leurs maris ou même de leurs fils.

Un usage étrange, mais qui déjà nous est familier, veut que la veuve passe, généralement, au pouvoir de son beau-frère.

Les Canaques sont réputés une race géophage, c'est-à-dire « mangeuse de terre. » Les femmes surtout poussent à un degré maladif cette passion, qu'on retrouve chez certaines tribus de l'Amérique du Sud. Le paradis avec ses joies éternelles joue aussi le rôle prépondérant parmi les idées religieuses de ces sauvages, dominés par une caste de prêtres sorciers; ils se le représentent comme un lieu où l'on danse éternellement, où les petits enfants se changent en de grandes personnes, et où les vieillards redeviennent jeunes. Ils croient également que les trépassés ont le privilège de pouvoir redescendre ici-bas pour y régler les affaires qu'ils n'ont pas pu terminer de leur vivant. Aussi le Canaque

n'aime-t-il pas à quitter sa hutte pendant la nuit; il a toujours peur qu'en son absence quelque esprit ne vienne y faire du dégât. Cette race d'insulaires va d'ailleurs dépérissant de plus en plus; la tribu de Poëbo, qui, en 1856, comptait cinq mille têtes, est



TYPES DE L'OCÉANIE :
Archipel Gilbert, Nouvelle-Calédonie, îles Viti.

réduite aujourd'hui à quelques centaines d'individus; d'autres tribus, très nombreuses aussi il y a vingt-cinq ou trente ans, sont actuellement plus que décimées.

III

La grande île de la Nouvelle-Guinée est la patrie par excellence du Papoua pur sang, dont nous avons déjà parlé à propos de l'archipel Malais. De toutes les terres océaniennes, c'est celle qui nous est le moins connue. On ne saurait même dire affirma-

tivement si elle forme un massif unique, ou si, entre les déchiquetures de ses côtes, environnées de récifs de corail, il ne s'ouvre pas des détroits qui ont échappé aux navigateurs. Quelques bandes de littoral, voilà tout ce que nous connaissons jusqu'ici, et encore superficiellement, de ce mystérieux relief insulaire, qui est comme le cœur de la Papouasie.

Sous ce nom de Papoua, nous nous représentons tout d'abord un être à la chevelure démesurément longue, dont les touffes buissonnent comme une vaste perruque. Il est vrai que l'Océanien en question se donne pour cette crinière mirifique un mal infini : chaque jour il passe plusieurs heures à en soigner les multiples fourrés, et sitôt qu'il a un instant de loisir, c'est pour en restaurer le complexe édifice au moyen de son peigne de bambou à trois dents.

Chez la femme, le mode de coiffure consiste, soit en de longues tresses, soit en une savante ornementation de plumes; en outre, à l'aide d'une poudre, on colore les cheveux en rouge. Les hommes vont généralement nus; les femmes, elles, sauvent les apparences en s'adaptant une ceinture à volettes (*liku*). Malgré cet accoutrement primitif, les Néo-Guinéens ont le renom d'être sévèrement esclaves des mœurs. Ils mènent un train de vie familial et patriarcal. Les femmes restent à besogner au logis, tandis que la population mâle, y compris les tout jeunes garçons, s'en va chasser et pêcher. En général, on prise plus les filles que les garçons, attendu que, le mariage étant un marché, les premières représentent le capital vivant de la famille. L'animal favori de ce peuple, c'est le cochon : femmes et fillettes ont sans cesse avec elles de jeunes marcassins, comme chez nous on a de petits chiens; elles bercent ces porcelets dans leurs bras, elles les serrent amoureusement sur leur cœur, et leur donnent toutes sortes de noms de tendresse. Serait-ce, par hasard, du pays des

Papouas que nous est venu, à travers l'Océan, ce culte du « petit cochon », à l'état de simulacre, qui a fait un moment fureur à Paris?

Les Papouas habitent, on le sait, des demeures palafittes; les femmes y ont leurs appartements séparés. Au moment d'accoucher, elles sont tenues de quitter le logis, pour aller attendre leur délivrance dans des cases spéciales en dehors du village. Chez ce peuple de pêcheurs forcenés, le prix à payer au père de la jeune fille qu'on recherche en mariage consiste d'ordinaire en une certaine quantité de priapes de mer, que le Papoua échange contre de l'ivoire, de la vaisselle de Chine, des étoffes de coton, et autres objets analogues. C'est pourquoi le premier soin du jeune indigène désireux d'entrer en ménage est de mettre à la voile avec sa pirogue creusée dans un tronc d'arbre (*prahu*), et d'entreprendre un voyage maritime au long cours à la recherche du précieux trépang. Il va ainsi d'île en île, pendant des mois, parfois même durant une année entière, sans perdre courage. De souci pour sa maison délaissée, il n'en a aucun; il sait que personne, en son absence, ne touchera aux choses qui lui appartiennent. De retour enfin, il désintéresse son futur beau-père, et la noce a lieu.

Un simple détroit sépare la Nouvelle-Guinée du cap York, la longue pointe nord-est de ce continent australien, qu'on a appelé la « cinquième partie du monde », et qui, effectivement, ne diffère pas moins de l'Asie, sa toute proche voisine, que l'Asie diffère de l'Europe ou de l'Afrique. Que dis-je? Les dissemblances apparaissent ici telles, qu'on dirait qu'un abîme immense sépare les deux terres. En Asie, la faune et la flore rentrent dans le plan d'ensemble de notre planète; en Australie, au contraire, on observe une flore tout à fait à part, offrant des formes étranges, des caractères qu'on ne retrouve plus qu'à l'état fossile sur le reste du globe,

des animaux bizarres également, sans harmonie, sans force, qui semblent inachevés ou construits de pièces disparates : quadrupèdes à bec, oiseaux à poil, amalgames d'organismes mal agencés où l'on croit retrouver les épaves d'un vieux monde antérieur au nôtre.

L'indigène de la Nouvelle-Zélande a une façon mélancolique de



Indigène de l'Australie.

traduire ce contraste : « Les animaux de l'homme blanc, dit-il, tuent nos animaux; ses rats tuent nos rats, ses mouches tuent nos mouches, son herbe tue notre herbe, et l'homme blanc nous tue par-dessus le marché. » En effet, la différence entre les deux ordres de productions, tant animales que végétales, est tellement accusée, qu'elles paraissent ne pouvoir coexister côte à côte; en général, ce sont les plantes et les bêtes introduites par les blancs

qui chassent et détruisent les bêtes et les plantes nées du sol.

Le pays lui-même a une configuration singulière; ses contours sont bruts et massifs, et à cette création géologique mal venue correspond une race autochtone non moins défectueuse. L'Australien est petit de taille, avec des extrémités étonnamment grêles, une ossature dépourvue de vigueur, une tête étroite, allongée, un



Femme maori (Nouvelle-Zélande).

nez écrasé, des yeux petits et enfoncés, une bouche énorme et des oreilles proéminentes. La chevelure, fortement hérissée, est, en revanche, très abondante, ainsi que la barbe, et l'ensemble du corps est remarquablement velu.

Tout ce qu'on sait de ces leptocéphales peu favorisés de la nature, c'est que la vie sociale est, chez eux, des plus primitives. La polygamie y règne dans toute sa splendeur, et en quelques districts aussi la polyandrie. Ces sauvages refusent une âme à la femme, et la traitent en conséquence. De cérémonies de fiançailles

ou d'hymen, ils n'en connaissent point ; c'est de haute lutte qu'ils conquièrent leurs épouses, et les parents déploient envers leurs enfants juste la dose d'affection qu'un mammifère quelconque porte à ses petits ; sitôt que le marmot est en état de marcher, on le laisse courir partout à sa guise. A huit ans révolus, garçons



Femme civilisée de la Nouvelle-Zélande.

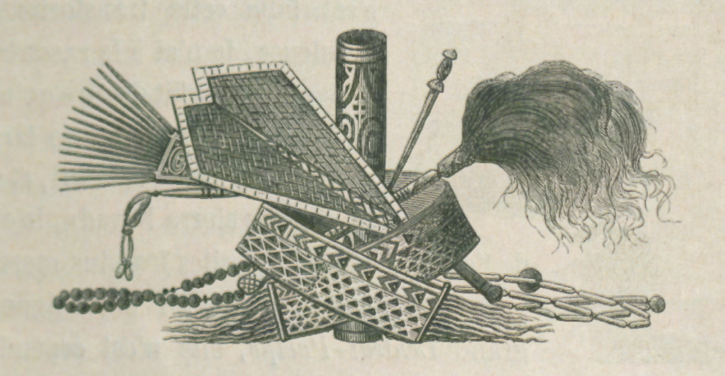
et filles subissent ce qu'on appelle l'opération du *tchirintchiri*, laquelle consiste à leur casser les deux incisives supérieures.

La toilette n'est pas ce qui tracasse l'Australien : l'un et l'autre sexe vont ordinairement nus comme vers, et cela sans la moindre vergogne. Toute la coquetterie des brunes beautés du terroir se résume en un tatouage compliqué, et dans le port d'arêtes de poissons, de dents, de coquillages, de plumes diverses, ajoutés comme suprême enjolivement à leur chevelure poudrée de terre rouge.

Si rudimentaires que soient les mœurs de ce peuple, les unions, chez lui, sont cependant régies par certaines règles tradition-

nelles. Un homme, par exemple, ne prendra jamais femme en dehors du cercle de familles auquel il appartient lui-même : ce qui équivaut, en somme, à l'existence d'espèces de castes greffées par-dessus les tribus. Ajoutons que depuis que la race blanche a commencé de prendre possession de l'Australie, le nombre des indigènes y a décru à vue d'œil.

Il en est de même en Nouvelle-Zélande, où les *Maori,* c'est ainsi que se nomment les habitants primitifs des deux îles, cèdent de plus en plus devant le flot montant des Européens. Peut-être, en parcourant à loisir cette dernière terre du monde australien, y découvririons-nous quelques reliefs curieux d'une population qui va s'éteignant; mais le temps nous manque pour nous hasarder dans l'intérieur à demi vierge du pays; le paquebot que nous avons pris à Sydney nous emporte à toute vapeur entre les îlots de la Polynésie. Nous ne pouvons que saluer de loin, au passage, et Tongatabou (archipel de l'Amitié), et le port d'Apia (groupe de Samoa); bientôt l'équateur se trouve franchi; une escale encore à Honoloulou, et nous voilà de nouveau fendant les flots du vaste Océan, dans la direction du nord nord-est. Enfin, le soir du trentième jour à compter de notre départ de Sydney, nous apercevons dans les vapeurs de l'horizon une chaîne de montagnes luisante et grandiose : c'est la côte occidentale d'Amérique, le rivage romantique de San-Francisco.





CHAPITRE VIII

En Californie. — La cité du Lac-Salé et le Mormonisme. — Les sectes religieuses aux États-Unis : Quakers, Communistes de la Bible et Voyantes. — Les *Saloon* et les Sociétés de tempérance. — Peaux-rouges et nègres. — Les femmes au Mexique et dans les États-Unis du centre. — Aux Antilles. — Les républiques de l'Amérique du Sud. — Araucaniens et Patagons. — L'empire du Brésil. — Coup d'œil sur les diverses races indiennes. — Dans la forêt vierge. — Sur l'Amazone. — De Para à la baie de Rio-de-Janeiro.



I

A l'endroit où s'élève aujourd'hui cette grande cité de San-Francisco, une des reines de l'océan Pacifique, il n'existait, il y a moins de quarante ans, qu'un petit village hispano-américain appelé Yerba-Buena. Comment s'est faite cette transformation fabuleuse, je n'ai à le raconter à personne. Il suffit de dire qu'avec sa baie de trois lieues de large, son littoral fertile et fleuri, et son imposante sierra Nevada, la ville de l'or présente un des sites les plus merveilleux qu'il y ait au monde. Tête de ligne du grand *Central-Pacific,* elle n'est cependant

encore, tout porte à le croire, qu'au début de sa prodigieuse fortune.

Les deux puissances souveraines en Californie, c'est le dollar d'abord, puis la femme. Hâtons-nous d'ajouter que l'un et l'autre y règnent de par le travail. A San-Francisco, il n'y a point d'oisifs; tout le monde peine dur et produit ferme, les jeunes filles les plus distinguées de Kearny ou de Montgommery-Street, aussi bien que le plus humble coolie du quartier chinois. Chacune fait partie d'une société quelconque, qui pour l'érection d'une église, qui pour l'établissement d'un bazar, d'une salle de concert ou bien d'un théâtre. Les sectes et les confessions religieuses pullulent dans cette Babylone de l'Amérique de l'ouest, à côté de laquelle, par dessus le marché, fleurit le Mormonisme.

Quand Brigham Young, ce pape des Mormons aujourd'hui défunt, après s'être péniblement frayé un chemin à travers les prairies et les Monts-Rocheux, apparut sur le territoire de l'Utah, celui-ci n'était encore qu'un désert; mais, aux yeux des « Saints » fugitifs, ce désert était une terre de bénédiction, un vrai Chanaan. Quelques jours après, le plan d'une grande ville se trouvait tracé sur les rives solitaires du grand lac Salé, et l'on commençait d'édifier le « tabernacle. » Tant que la Salt Lake City vécut séparée de l'Union, elle fut le paradis des réformateurs polygames; malheureusement, l'annexion de l'Utah et aussi de la Californie à la grande république américaine vint compromettre le destin futur de la Nouvelle-Jérusalem. La découverte des mines d'or acheva d'ouvrir ces districts lointains à l'invasion redoutée des Gentils; puis, en 1869, l'achèvement du chemin de fer du Pacifique porta un nouveau coup plus terrible à l'avenir de la petite société particulariste.

Malgré tout cependant, les Mormons tinrent bon; ramassée obstinément sur elle-même, la communauté, aujourd'hui encore,

ne laisse point entamer ses institutions, et le Président assisté de ses douze Apôtres peut toujours compter sur l'obéissance aveugle du noyau de fidèles. Il paraît même que, dans ces derniers temps, le Mormonisme a fait de nouvelles recrues, grâce surtout à des immigrants du Danemark et de la Suède. En revanche, dit-on, les nations latines ne fournissent que fort peu de « sœurs » aux harems de la Salt Lake City, où il ne se trouve pas, on l'a constaté, une seule Française.

Chose remarquable, ce sont les femmes elles-mêmes qui entravent le plus obstinément les efforts tentés par le gouvernement de l'Union pour détruire peu à peu le Mormonisme. Ce n'est pas que la condition de la Mormonne soit des plus brillantes; mais elle se cantonne en son fanatisme comme dans une sorte d'avant-poste du ciel, dont nulle considération humaine ne peut parvenir à la débusquer. D'après la doctrine de Young, les femmes ne peuvent gagner le ciel que par leurs maris, et plus elles éprouvent d'humiliations ici-bas, plus sera belle la place qu'elles se verront octroyée là-haut. Aussi une jeune fille qui se sent près de mourir se hâte-t-elle de se faire unir *in extremis* à un époux, qu'elle choisit, autant que possible, parmi les serviteurs de l'Église, afin de s'assurer un rang d'autant meilleur dans le ciel. La polygamie en elle-même est loin de plaire aux « sœurs » ; mais elles s'y résignent par le principe religieux que j'ai dit, et par une sorte d'apathie indifférente, qui caractérise leur train de vie tout mélancolique.

Rien de plus triste que l'intérieur d'une maison mormonne, avec ses grandes murailles nues, ses fenêtres vides, et son air de harem en deuil. Les hommes sont rarement chez eux, plus rarement encore dans la société de leurs femmes. Tout ici est compassé et sérieux. Les dames du logis ne rient guère ou ne rient que du bout des lèvres. Autrefois, le luxe de la toilette était complète-

ment inconnu ; mais depuis que le railway a fait sa trouée vers la mer Vermeille, leur puritanisme, à cet égard, s'est un peu relâché. La mode n'a-t-elle point partout son empire ?

Brigham Young a eu, de son vivant, une vingtaine de femmes



Intérieur mormon.

effectives, sans compter ses femmes nominales, je veux dire les veuves qui, après la mort de leurs maris, et conformément à un usage en vigueur dans l'Utah, s'empressaient de se faire conjoindre par l'intermédiaire de l'évêque du district avec un des trois présidents. Effroyable était le nombre d'épouses *in partibus* qu'il avait fini par récolter de cette façon, et qu'il ne connaissait pas même de vue. Ses dix femmes les plus célèbres furent Maria-

Anna Angel, Alice, Elisa Snow (celle-ci une poète), Lucie, Clara, Zina, Amélie, Elisa II, Marguerite, et Emilie. Rien que de ces dix « sœurs », il avait eu une quarantaine d'enfants.

Ce personnel féminin était logé partie dans la *Ruche*, partie dans la *Maison du Lion*, partie dans la *Villa Blanche*, trois habitations appartenant au Prophète. Celui-ci, maintenant, a son tombeau dans un lieu tout à fait désert et sauvage : c'est une simple dalle de granit ne portant aucune inscription, et près de laquelle nulle main pieuse n'a jamais ni planté une fleur, ni suspendu la moindre couronne.

Le système mormon de la pluralité des femmes passe volontiers par-dessus les liens de parenté; les Saints de l'Utah se rient, à cet égard, aussi bien des prescriptions de Mahomet que de celles d'Abraham et de Moïse. La loi américaine elle-même a beau faire : à chaque instant, dans la cité du Lac-Salé, on voit un homme épouser les deux sœurs, ou la veuve de son frère, ou même simultanément la mère et la fille. Que dis-je? on cite un harem mormon où cohabitaient ensemble l'aïeule, la mère et la petite-fille.

L'édifice où se scelle l'union des époux, c'est le Endowment-House : il y a l'union « terrestre », celle qui se fait pour le temps de la vie, et l'union « céleste », celle qui se rapporte à l'éternité; un homme peut en outre conclure un hymen valable à la fois pour cette vie et pour l'autre. Ce n'est pas tout : il est, par surcroît, loisible à une femme de se faire unir à un mort comme à son époux céleste; seulement, dans ce cas, c'est un apôtre mormon qui se substitue au lieu et place du défunt. Si une jeune fille pousse l'ardeur de ses mystiques ambitions jusqu'à vouloir devenir de la sorte la reine d'un Saint sorti de ce monde, elle n'a également qu'à parler, et le « oui » du Prophète consomme l'hymen; seulement encore, dans ce cas, c'est à un apôtre en chair et en os ou même au Prophète lui-même, s'il veut assumer

cette lourde charge, que revient l'honneur de remplacer l'époux empêché... pour cause de décès.

L'Amérique est la grande serre chaude où pullulent les sectes religieuses; la Russie seule peut, à ce point de vue, lui faire con-



Quakeresse.

currence. Toutes les insanités possibles, tous les genres d'illuminisme, imaginables ou non, sont assurés là-bas du succès. Chacun a ouï parler des *Quakers* ou « trembleurs » et des « Communistes bibliques. » C'est sur le penchant d'une jolie colline, à trois lieues de la source du Nouveau-Liban, station balnéaire du haut Hudson, qu'est née, de l'initiative inspirée d'une pauvre fille visionnaire, appelée Anna Lee, cette fameuse « association des croyants à la seconde apparition du Christ », que le peuple, pour se moquer,

a baptisés du sobriquet de *Quakers*, et qu'on pourrait aussi bien appeler la Société d'aide mutuelle en vue du suicide universel. Le Quaker, en effet, est l'antithèse formelle du Mormon : il a l'horreur et le mépris du mariage ; pour lui, le péché d'Adam réside en son union avec Ève, union qui a peuplé la terre d'une postérité illégitime : aussi est-ce aux « Élus », en observant le célibat le plus sévère, à amener graduellement l'extinction de l'espèce humaine.

Comme les Mormons, les Quakers se font une loi du travail : chaque membre travaille pour l'association, laquelle se partage en dix-huit communautés, comptant ensemble 2400 têtes environ. Chacun de leurs villages est une ruche laborieuse et austère, où pas une minute ne se perd ; ni cabarets, ni brasseries, ni prison, ni mont-de-piété. Pas d'amour, partant pas de joie. Le quaker est un moine ; la quakeresse est une nonne, et elle en a tout à fait l'aspect avec son petit bonnet de mousseline blanche, son fichu, sa robe en forme de sac qui lui tombe tout droit depuis les hanches jusqu'à la cheville du pied, et sa physionomie où je ne sais quelle mélancolie latente perce sous le masque d'une sérénité douce et apathique.

Les Communistes bibliques sont des rêveurs d'une espèce toute contraire. Pour eux, le mariage est une duperie et la propriété un vol. Aussi ont-ils fondé en dehors de l'État une société religieuse qui repose sur les principes de la communauté des biens et des femmes. Le père Noyes fut leur grand prophète. La seule loi d'union pour eux, c'est la « sympathie », ce que Fourier appelait « l'attraction passionnée. » Dans la petite république des bords de l'Onéida, chaque homme est à la fois un époux et un frère pour chaque femme ; toute femme, une épouse et une sœur pour tout homme. Du reste, comme dans l'*Icarie* de Cabet, un bonheur parfait semble régner dans cette société, où toutes les

mains sont sans cesse occupées pour grossir l'avoir collectif. Les artisans s'occupent à leurs métiers, les agriculteurs labourent le sol, les gens d'industrie et de négoce travaillent dans leur sphère.



Communistes de la Bible.

Les femmes et les jeunes filles sont, dit-on, parfois d'une beauté enchanteresse. Les dames portent leurs cheveux coupés court et séparés par une raie médiane. Le corset leur est inconnu. Une sorte de tunique de mousseline, de cotonnade ou de grosse soie, tombant jusqu'aux genoux et s'agrafant juste sous le cou, avec un large pantalon de la même étoffe, voilà leur costume.

On dit que les Communistes de la Bible font des recrues de plus en plus nombreuses : leur organisation sociale est si simple, leur principe matrimonial si commode, que ce succès n'a rien qui étonne.

Dans aucun pays du globe, le problème de la condition des femmes n'a été agité aussi fiévreusement qu'aux États-Unis, et le spiritisme, qui est, lui aussi, une doctrine essentiellement américaine, s'est mis de la partie. Les dames surtout y ont adhéré en masse, et beaucoup sont allées jusqu'à prêter leur concours effectif à cette sorte de révolution religieuse : de là une catégorie nouvelle de prêtresses, les « voyantes », qui se mirent à combattre à l'avant-garde pour les droits de leur sexe. Bientôt s'organisa à New-York un congrès de jeunes filles et de matrones où l'on débattit les graves questions de l'amour, du mariage, du divorce, et autres problèmes analogues, et qui fut suivi d'une déclaration de guerre formelle au sexe barbu. Dans un deuxième congrès, tenu, je crois, à Cincinnati (Ohio), on adopta une résolution en vingt-deux articles, tendant à établir pratiquement l'égalité de droits entre l'homme et la femme. Puis, peu de temps après, dans le Massachusetts, le feu, qui n'avait fait que couver, éclata brusquement, et il fut décrété bel et bien, par les révolutionnaires en jupon, que désormais on tiendrait pour nulles et non avenues toutes les lois jugées oppressives pour le sexe. On déclara, en conséquence, que tout être humain ayant l'âge légal et payant l'impôt aurait le droit de vote ; que l'on réviserait toutes les dispositions législatives concernant la propriété dans le mariage, et que la parité la plus complète serait établie de ce chef.

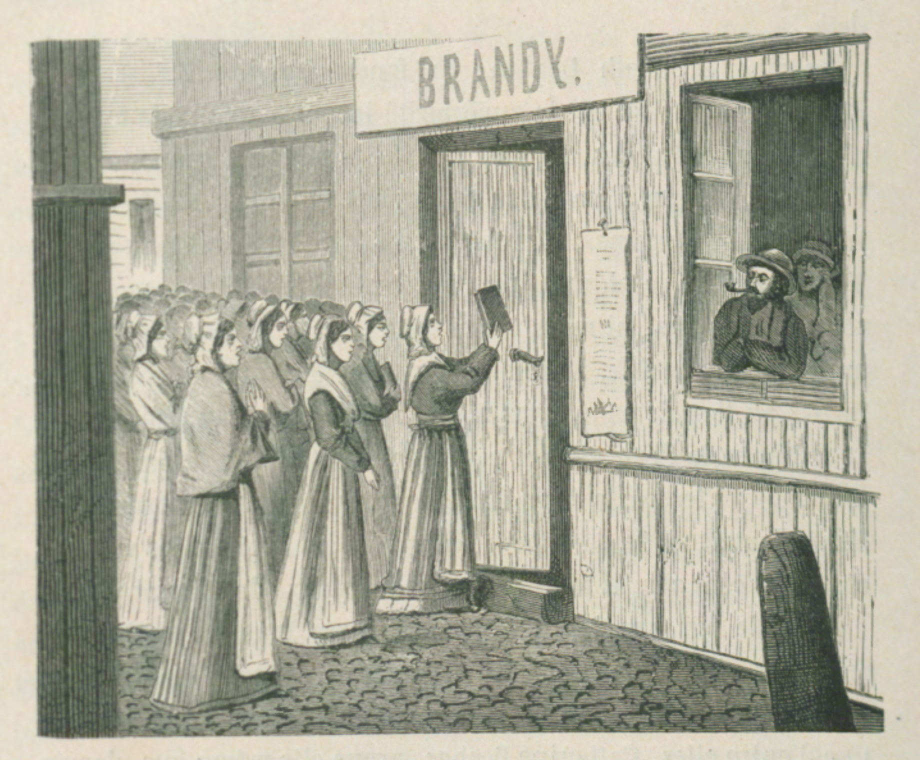
Partant de ce principe lumineux, qui jusqu'alors était resté sous le boisseau, que la femme est l'organisme supérieur et parfait de la nature, tandis que l'homme n'est qu'un être inférieur, un simple prototype de la bête, incapable de s'élever aux sphè-

res célestes, nos enthousiastes allèrent jusqu'à proclamer que l'unique science, la seule digne de ce nom, était la pure et divine science constituant la religion de l'avenir, à savoir le spiritualisme (lisez « spiritisme »), qui nous révèle les mystères de « l'au delà. »

Suivant Elisabeth Denton, la fondatrice de cette secte de « voyantes », ce qui fait la supériorité incontestable de la femme, c'est qu'en outre des organes qu'elle possède en commun avec l'homme, elle en a un autre qui lui est propre, celui de la nutrition. « Des organes? il vous plaît à dire! répondit à cela un Yankee qui ne se piquait pas de galanterie; je trouve, moi, que vous n'avez ni os, ni muscles, ni sang : vous êtes tout bonnement un paquet de nerfs... Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement? au lieu de pain, vous mangez de la craie; au lieu de vin, vous buvez de l'eau glacée, et vous vous étranglez le buste dans un corset et les pieds dans de minces bottines. » Et cet ours mal léché ajoutait : « De pareilles créatures ne sont point nées viables, et, avant cent ans, il ne restera plus une épave de leur race. »

Il est de fait que les Américaines, avec tous leurs charmes corporels, leur très intéressante pâleur, leur beauté distinguée et gracieuse, manquent, en général, quelque peu de substance. Une d'entre elles, Catherine Becher, avoue elle-même que, depuis le commencement de ce siècle, elle n'a connu que dix femmes mariées qui fussent réellement saines et vigoureuses. Il résulte en outre des derniers recensements que le chiffre de la population femelle (blanche) de l'Union est considérablement inférieur à celui de la population mâle, et cette disproportion contribue encore à favoriser les menées émancipatrices du beau sexe. Au contraire de ce qui se passe généralement en Europe, c'est la femme qui, en Amérique, est l'élément matrimonial demandé sur la place; dans ces conditions, elle n'a d'ordinaire, lorsqu'elle veut se ma-

rier, que l'embarras du choix, et c'est aussi une des raisons pour lesquelles, au delà de l'Atlantique, c'est la femme, et non pas l'homme, qui, en fait d'hymen, prend l'initiative. Sur le chapitre



Société de tempérance.

du mariage, il n'est pas jusqu'à la dernière soubrette qui ne connaisse sa valeur marchande, et n'en use et abuse fièrement.

Une autre conséquence de cet état de choses, c'est que la jeune Américaine ne daigne faire œuvre de ses dix doigts. A quoi bon, puisqu'elle est toujours assurée de trouver un gentleman qui la recherche? Dans les familles, ce sont d'ordinaire les jeunes célibataires qui s'acquittent de toutes les menues besognes réservées chez nous aux jeunes filles; ce sont eux qui font la cuisine, qui



Américaine de New-York.

26

soignent les légumes, qui vont puiser de l'eau et tiennent le ménage. Et, une fois mariés, ils continuent d'ordinaire le même train de vie : le matin, ils se rendent au marché, le panier au



Indienne des prairies.

bras, tandis que la femme commande au logis, tient les comptes, s'occupe de littérature ou de poésie.

La vie publique des grandes villes de l'Union n'est plus à dépeindre; on sait ce que sont ces cités immenses et toujours affairées, New-York, Chicago, Saint-Louis, Cincinnati, Philadelphie, la Nouvelle-Orléans, Baltimore, Boston. New-York surtout, avec sa fameuse rue Broadway, qui a plus de trois lieues de lon-

gueur, est le type de la cité yankee, tumultueuse, bruyante, regorgeant de millions et de luxe. Par malheur, le climat, l'été, n'y est pas tolérable; on ne saurait croire, étant donnée la latitude de la ville, quel degré la chaleur y atteint; presque chaque jour, bêtes et gens tombent foudroyés dans la rue. Aussi les oisifs s'empressent-ils, en cette saison de l'année, de fuir la fournaise, laissant la masse, moins fortunée, se gorger à force de boissons spiritueuses.

L'ivrognerie, voilà, en effet, la plaie des villes de l'Union. On a calculé qu'à New-York, par exemple, il existe un *saloon* (cabaret) par 150 ou 200 habitants. Il y a quelques années, il s'était formé, pour enrayer le mal, des sociétés dites « de tempérance », et l'agitation organisée dans cette vue avait, on le pense bien, revêtu tout de suite un caractère religieux. Les prêtresses affiliées à l'œuvre s'en allaient, en cortège solennel, et la Bible en main, d'un *saloon* à l'autre, relancer les buveurs obstinés, en leur marmottant de la porte leurs pieuses et ferventes conjurations. Mais ces pratiques, ridicules autant que bien intentionnées, soulevèrent une telle opposition, que force fut d'y renoncer.

A côté de la population dont je viens de parler, vivent, sur le territoire de l'Union, deux autres éléments dont il convient de dire quelques mots : ce sont les Indiens et les nègres. Le peau-rouge, poétisé chez nous par une certaine branche de littérature, tend à disparaître de plus en plus, refoulé par le flot envahisseur des colons de race blanche. Quelques tribus seulement conservent une pleine indépendance; encore peut-on dire que les jours de leur liberté sont comptés. Chez ces peuplades toutes primitives, le sort de la femme est à peu près ce que nous l'avons vu dans les îles de l'Océanie. A onze ou douze ans, elle tombe au pouvoir de l'un ou de l'autre de ses congénères : c'est marché à débattre entre l'épouseur et le père. L'affaire conclue, l'Indien emmène sa moitié

dans sa tente, puis se remet à chasser ou à guerroyer, tandis que la ménagère vaque à tous les soins domestiques. De fidélité conjugale, ni l'un ni l'autre ne s'en piquent; l'usage veut même, chez certaines tribus, que tout homme ait droit à chaque femme



Dames nègres.

qu'il rencontre : aussi la vie de famille, dans ces sociétés, est-elle des plus rudimentaires. La perte d'une épouse n'affecte pas plus ces nomades des prairies que celle d'une aigrette de tête ou d'un lacet de mocassin.

Quant aux nègres et aux négresses, tout le monde semble d'accord pour affirmer que, depuis leur émancipation, ils sont devenus des prodiges de paresse et d'inconduite. A leurs vices natifs ils se sont empressés d'ajouter tous ceux de leurs maîtres, et leur

morgue ne connait plus de limites. La race est d'ailleurs en pleine dégénérescence. Non seulement dans les États du Nord, mais même dans ceux du Sud, le nombre des nègres va décroissant chaque année. Il n'y a que dans certains districts de l'Union, parmi les mûriers de l'Alabama, dans les champs de riz et les plantations de coton ou de cannes à sucre du Midi, que l'homme noir se maintient prospère et en joie. Le mouchoir sur la tête, le *banjo* autour des genoux, il chante, tout le jour, son refrain monotone, dont l'accent varie d'entrain et d'ardeur selon que le soleil darde plus ou moins fort.

II

De la Nouvelle-Orléans, le grand *emporium* méridional de l'Union, voisin de ce delta du Mississipi que submergent tout entier, à certaines époques, les débordements du fleuve gigantesque, nous n'avons qu'à reprendre le paquebot et à traverser le golfe du Mexique pour trouver un monde absolument différent. La Vera-Cruz, où nous abordons, occupe un rivage sablonneux et aride, dénué de toute végétation, où la fièvre jaune guette le voyageur qui n'a pas l'esprit de filer au plus vite.

Hâtons-nous donc de franchir l'étroite bande côtière, pour gagner la région des savanes, puis des acacias, et gravir les hauteurs du plateau mexicain. Nous voici au sein de la nature tropicale; et déjà, devant nous, là-bas, fument les volcans d'Orizaba. Allons toujours : cette belle vallée que nous traversons, c'est celle de Puebla; cette contrée de plus en plus opulente et riche, par laquelle nous cheminons ensuite, et que dominent de hautes cimes neigeuses, le Popocatepetl, l'Iztaccihuatl, aboutit à de superbes massifs de pins, de sapins et de cèdres, au sortir desquels nous apercevons enfin, se développant au pied opposé du relief, la ravissante vallée où gît Mexico.

Les dames de Mexico ont été, de tous temps, célèbres pour leur beauté. De grands yeux noirs, des cheveux magnifiques, des dents éblouissantes de blancheur, et avec cela coquettes au possible, telles on se les représente en Europe. Le *farniente,* ou peu s'en faut, est leur occupation habituelle. A peine levées, elles vont à l'église; après quoi elles s'octroient les douceurs d'un bain voluptueux,



Dame mexicaine.

font leur premier déjeuner, puis procèdent au soin compliqué de leur toilette. Vers midi, le second déjeuner; ensuite, visites, réceptions ou flâneries au jardin jusqu'au soir. De distraction intellectuelle, la Mexicaine n'en connaît pas; en fait de livres, elle ne possède guère qu'un livre de messe. Aussi ces belles au regard velouté sont-elles d'ordinaire d'une ignorance qui échappe à toute qualification. Le fond de leur savoir, c'est qu'il existe, en dehors du Mexique, un pays qui se nomme l'Espagne, une ville que l'on appelle Rome et où trône le Pape. Je me trompe : elles

connaissent aussi l'existence de cette reine de la mode qui a nom Paris, attendu que c'est de là qu'elles reçoivent et leurs riches toilettes et tous leurs autres objets de luxe. Pour le reste du monde, elles n'en ont qu'un soupçon essentiellement vague.



Dans un jardin, à Mexico.

Vivant toujours comme en serre chaude, ces filles du tropique offrent, physiquement, une délicatesse de type quasi éthérée. Elles sont petites de taille, frêles de corps; on dirait qu'un mal mystérieux les travaille. Malgré cela, et bien qu'on les marie dès l'âge de quatorze ou quinze ans, elles sont extraordinairement prolifiques. Seulement, leurs rejetons ont comme elles un air souffreteux; la mortalité est très grande parmi les enfants en bas

âge, et, chez ceux qui résistent, l'intelligence paraît s'atrophier de bonne heure : c'est, du moins, une observation qui a été faite



Paysanne du Mexique.

sur les pensionnaires indigènes du principal institut de filles de Mexico.

Les paysannes, qui, pour la plupart, sont des métisses de différentes races, ne sont pas, physiquement, mieux avantagées que les citadines de pur sang espagnol ; elles sont, en revanche, moins belles de visage ; la forme du nez est moins correcte, la bouche plus grande, la pommette plus saillante. Pour tout vêtement, elles

portent une légère jupe de couleur voyante, avec une chemise de coton blanc; dehors, elles s'enveloppent du voile qu'on nomme *rebozo*. Les classes inférieures au Mexique sont, du reste, dans un



Habitation indienne de l'Amérique du centre.

état d'abrutissement moral qui fait peine, et auquel n'a pas peu contribué l'instabilité politique du pays.

Le reste de l'Amérique centrale n'est pas, en somme, dans de meilleures conditions. Parmi tous ces États libres, de population très mêlée, — Guatemala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua, Costa-Rica, — qui occupent la région intermédiaire entre la presqu'île de Yucatan et l'isthme de Panama, il n'en est pas un qui soit ce qu'on appelle un foyer de civilisation. Ce qu'il y a

encore de mieux ici, c'est l'élément indigène. Ces Indiens du centre diffèrent essentiellement de leurs frères du nord : au lieu d'être, comme ceux-ci, des nomades enragés de chasse et de guerre, ils constituent une peuplade d'agriculteurs sédentaires et



Indienne du Guatemala.

actifs, bien supérieurs aux métis qui vivent à côté d'eux, et ne méritant pas, à coup sûr, les dédains dont ils sont l'objet de la part de la classe dominante, celle des créoles.

Tels sont, par exemple, ces montagnards du Guatemala, qui, au sein de leurs forêts vierges de l'Izabal, où chantent des myriades d'oiseaux merveilleux de plumage, réalisent un type justement renommé de vigueur physique et intellectuelle. Hommes et femmes dorment tout bonnement dans des hamacs, et les enfants sur des nattes étendues par terre. La toilette, pour eux, n'est pas longue : une chemise de couleur, et l'homme est vêtu ; une pièce

d'étoffe autour des hanches, un collier avec une aigrette, et voilà sa compagne parée. Quant aux petits, ils vont tout nus, et ce serait réellement dommage de les habiller, tant ils ont le corps net et accompli de formes.

Au Nicaragua, la population se partage en deux classes : les « va-nu-pieds » et les « gens chaussés », ceux-ci naturellement composant l'ordre aristocratique, encore que, matériellement, ils paraissent plus déchus et aient le teint plus noir que les « va-nu-pieds » qu'ils méprisent. La capitale même du pays n'est qu'un ramassis d'habitacles grossiers; les familles les plus huppées n'ont pour se coucher qu'un lattis sur lequel on étend une peau de bœuf, et où chacun dort tout habillé.

Au contraire, dans Costa-Rica, qui est de beaucoup la plus civilisée des cinq républiques du centre, il règne un bien-être universel, et un mendiant y est une rareté. Tout le monde travaille consciencieusement pour s'amasser de quoi vivre.

Les Antilles, qui étendent leurs deux groupes semi-circulaires depuis la pointe sud de la Floride jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, forment, on le pense bien, au point de vue social, un contraste aussi complet que possible avec la zone intermédiaire sur laquelle nous venons de jeter un regard. C'est que ces îles sont des colonies tout européennes, d'où l'élément autochtone a entièrement disparu, et où la vie publique se concentre surtout dans les villes.

A la Havane, cette cité cubaine dont tant de voyageurs ont décrit les splendeurs et les élégances, on retrouve avant tout les mœurs de l'Espagne. Cette station des grandes Antilles n'est, par le fait, qu'un champ d'expériences où l'Espagnol vient amasser une fortune pour s'en retourner ensuite en Europe; rarement même il amène avec lui sa famille : aussi les négresses et les mé-



A Cuba.

tisses composent-elles presque exclusivement la population féminine de la ville. Promenades, théâtres, casinos et cafés n'en sont que plus remplis et plus animés, et les libres señoritas à l'œil noir, dont la beauté rivalise d'éclat avec la flore tropicale du pays,

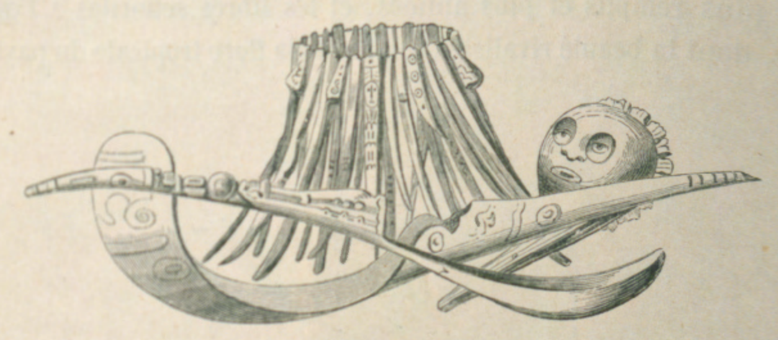


Négresse d'Haïti.

n'en agitent qu'avec plus d'entrain l'éventail de palmier au fin empennage.

Auprès de cette merveilleuse île de Cuba, Haïti et la Jamaïque ne sont plus qu'une sorte de Nigritie où la grâce fait entièrement défaut. Il en est de même à Puerto-Rico, où les dames du pays se distinguent par une rusticité de manières achevée, chevauchant à travers les rues, le cigare à la bouche, comme de vrais hussards, ou la chique aux dents, comme de vieux loups de mer. Avec ces nobles occupations, boire, manger, dormir, constituent tout le fond de leur existence.

Dans les îles françaises de la Martinique et de la Guadeloupe, la coquetterie féminine s'efforce de reprendre ses droits. Il y a



Ustensiles indiens.

III

même intempérance dans l'effort; trop de falbalas, trop d'atours, trop de pendeloques et de verroteries : je parle ici, cela va sans dire, des femmes de couleur enragées de modes françaises.

L'Amérique du Sud, qu'on a aussi appelée l'Amérique « latine », a été, avant tout, colonisée par l'élément hispano-portugais. L'Espagne y est représentée par des républiques, — Vénézuéla, Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, etc.; — le Portugal, par l'unique État de forme monarchique qui existe dans le nouveau monde, l'Empire brésilien. Quant aux Indiens et aux diverses races issues de croisements, qui occupent principalement le centre du continent, nous dirons ci-après ce qu'ils sont.

A Caracas, capitale du Vénézuéla, la civilisation, telle que nous l'entendons en Europe, est encore à demi embryonnaire. La ville, il est vrai, possède deux palais, celui de l'Université, bâti récemment dans le style gothique, et celui du Congrès, édifice d'ordre dorique qui s'élève vis-à-vis du précédent; mais là se bornent les magnificences architecturales de la cité de Bolivar. Pour les

maisons particulières, elles sont généralement en bois, tant par raison d'économie qu'à cause des tremblements de terre si fréquents dans le pays. Encore les termites dévorent-ils ceux de ces habitacles qui ne sont pas de pur cèdre. La malpropreté la plus



Paysanne du Vénézuéla.

repoussante règne dans ces taudis, qui, la plupart, n'ont pour parquet que la terre battue, et pour tentures murales que les toiles tissées par les araignées. A table, où les hommes seuls ont le droit de s'asseoir, chacun mange avec ses doigts et boit dans une courge. Une toile à voile étendue sur une pierre, un hamac ou un simple appentis recouvert d'une natte de jonc, voilà la couche commune où, le soir venu, s'étalent côte à côte tous les gens du logis, sans distinction d'âge ni de sexe.

Jusque dans les classes élevées, on retrouve cette promiscuité

déplorable ; il n'est pas rare de voir quatre et cinq générations, légitimes et illégitimes, réunies ensemble dans la même maison, et Dieu sait ce qu'il en résulte au point de vue de la décence et des mœurs !

En leur double qualité d'Espagnols et de catholiques, les Vénézuéliens ne connaissent guère d'autres fêtes que les solennités religieuses, additionnées de combats de taureaux et de coqs. Ajoutons encore le jeu de hasard qu'ils appellent *monte*. Si, de leur vivant, ils s'habillent à peine, ce qui se comprend sous ce climat tropical, en revanche, une fois trépassés, ils se font enterrer avec leurs plus beaux vêtements, y compris même les bottines vernies et les gants, lorsqu'ils en possèdent. Une jeune fille est-elle sur le point de mourir, on se hâte de lui frotter le corps avec du jus de citron, pour empêcher que son cadavre ne se marbre de vilaines taches. Le défunt est-il un enfant, il passe tout de suite à l'état d'ange (*angelito*) ; on l'enjolive du mieux que l'on peut, on l'expose sur un lit de parade, et les visiteurs se succèdent toute la nuit pour le contempler, buvant, mangeant et fumant, aux frais de « l'exposant. »

Carthagène, le chef-lieu de la Colombie, offre un aspect plus riant et plus animé que Caracas. Avec son arrière-plan de cimes grandioses et sa ceinture imposante de murailles, ce petit port est des plus pittoresques. Les habitations, généralement en bois de bambou, sont sises au milieu de jardins tout parfumés de senteurs d'orangers, et les gens de couleur que l'on y rencontre ont tous une mine avenante et heureuse. Ici, les enfants jouent, les femmes chantent, et les maris les accompagnent sur la petite guitare en bois de cèdre qu'on nomme *tiplè;* ailleurs, on danse le *bambouco,* pas national assez compliqué, avec entrechats et chassés-croisés, où la mimique et le chant jouent leur rôle.

Sur la place du marché surtout, le spectacle est curieux. Là

s'empilent à souhait pour l'œil les produits les plus savoureux et les plus variés : des montagnes d'œufs de tortue, des tas de cassonade, de bananes, de cacao, de racines d'igname, d'yuccas, de noix de coco, d'ananas et d'oranges; l'énorme cédrat gît à



Au marché de Carthagène (Colombie).

côté de la pamplemousse à la pulpe rosée, le nispero à côté de la pomarose, la chirimoya aigre-douce à côté de l'odorant mandronos; puis, ce sont les feuilles charnues de l'agavé, dont les fibres soyeuses servent à confectionner des filets et des cordes; puis de jolies petites boîtes (*petacas*) faites d'un lacis de pétioles, des nattes, des tasses, des plats, des calebasses de toute grandeur et de toute forme. Plus loin, un jeune négrillon offre aux passantes des *cocuyos*, espèces de coléoptères dont les yeux jettent

dans les ténèbres des phosphorescences singulières, et que les belles Colombiennes se mettent volontiers dans les cheveux, emprisonnés en un petit filet. Pour empêcher ces précieux insectes de mourir, il suffit de les enfermer pendant le jour dans le creux d'une canne à sucre; le jus de ce roseau les nourrit.

Ajoutons que ce qui frappe avant tout l'étranger, sur ce marché si vivant de Carthagène, ce sont les métisses que l'on y rencontre : quand, le matin, ces splendides créatures, la cruche posée gracieusement sur l'épaule, et le buste drapé avec art, se groupent aux abords de la fontaine, on croirait voir les plus beaux modèles de sculpture antique.

Si, de la république colombienne, nous passons dans celle de l'Équateur, nous avons affaire à une nature plus grandiose encore. Les gigantesques chaînes ou *Cordillères* que les Andes projettent parallèlement à la côte enferment trois immenses plateaux, en dessinant un certain nombre de hautes vallées dont la plus célèbre est celle de Quito. C'est là que se trouvent les cimes maîtresses de tout le continent américain. Entre Quito et Riobamba, c'est-à-dire sur un espace de vingt-cinq lieues à peine, on ne compte pas moins de cinquante volcans; trois d'entre eux surtout sont fameux : ce sont les cônes fumants du Chimborazo, du Cotopaxi et de l'Antisana.

Dans l'Équateur, où les blancs de race pure sont en très petit nombre, la seule aristocratie existante est l'aristocratie de fortune. Quelle que soit la couleur de la peau, du moment qu'on possède un chiffre respectable de piastres, on a, du coup, réunis en soi, toutes les vertus et tous les mérites. C'est dire que le luxe le plus raffiné règne dans le pays. A Guayaquil même, la cité côtière construite uniquement en bois de bambou, le monde féminin affiche une recherche de coquetterie sans pareille. Les dames ne songent



Femme du Pérou.

qu'à la conservation de leur teint, et vont jusqu'à s'appliquer, en voyage, un masque confectionné tout exprès. Il est vrai de dire que, lorsqu'on s'éloigne du littoral de l'océan Pacifique pour gagner la région des montagnes, la transition de climat est si grande que la précaution n'a rien de superflu. Cuenca, ville intermédiaire



Maison de campagne de la côte de l'Équateur.

entre Guayaquil et Quito, est déjà à 2 600 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Quant à Quito, la capitale du pays, c'est une des villes les plus haut situées qu'il y ait au monde, et l'atmosphère y est si fraiche que, dans les visites du soir, on garde son manteau au salon. Les femmes de cette zone, sans être d'une beauté accomplie, ont une certaine grâce innée, avec une distinction de manières et de langage presque inconnue dans les républiques qui sont au nord de

l'Équateur. Dans les rues, elles ont une façon de porter leur mantille qui laisse toujours à découvert la moitié gauche ou droite du visage. Elles ne mettent d'ailleurs ni gants, ni bas. L'éducation, dans ce pays, est, on le sait, tout entière aux mains des jésuites, qui ont à Quito un collège comprenant une université, un observatoire astronomique, une bibliothèque de 20 000 volumes, un séminaire, et un muséum. La ville possède en outre une école polytechnique.

Dans la république du Pérou, qui fait suite à celle de l'Équateur, les choses sont, comme on dit vulgairement, à peu près taillées sur le même patron ; c'est toujours cette demi-culture, ce vernis tout superficiel, particuliers à l'Amérique espagnole. Lima, pourtant, a son trait de physionomie à part : c'est que toutes les races y sont représentées ; blancs, peaux-rouges, Chinois, nègres, métis, mulâtres, et sang-mêlé de toute sorte, en font un pêle-mêle ethnographique sans pareil. La ville figure un vaste échiquier ; les rues sont tellement étroites qu'il y règne une demi-obscurité, laquelle, du moins, a l'avantage d'assurer une agréable fraicheur. Les maisons, à un, deux ou trois étages, sont bâties la plupart en terre, et il n'y a pas de danger que l'eau les délaye, car, en ce pays, il ne pleut jamais. Le ciel y est cependant couvert presque toute l'année ; mais les énormes amas de nuages venus de l'océan Pacifique filent tous vers la Cordillère pour aller se résoudre en ondées sur l'autre versant. Cette sécheresse extrême du climat donne au paysage une affreuse teinte grise, que corrige mal la maigre végétation régionale. A Lima même, le jardin de la *Plaza Mayor* a quelque chose de souffreteux qui fait mal à voir : aussi n'est-ce point dans ce *square* aux frondaisons rabougries, ni sous la rangée d'arbres de la vaste place, que les Péruviens vont prendre le frais, mais sous les galeries couvertes d'alentour. C'est là que, le soir, après le coucher du soleil, afflue la foule

bariolée des oisifs ; c'est là qu'à l'heure où la chaîne de la Cordillère s'enveloppe d'ombres aux reflets violets, les belles Liméniennes viennent se prélasser et jouer de la prunelle, aux sons d'un orchestre en plein vent. Tous les balcons des maisons voisines



Dame de Cuzco.

ont aussi leur presse d'auditeurs, et de chaque fenêtre s'échappent des accords de musique et des chants.

A Cuzco, l'antique résidence des Incas, le train de vie a quelque chose de plus grave. Les vieilles familles de blancs qui peuplent cette ville, et qui toutes se flattent de descendre de Pizarre, le farouche conquérant, ont même des façons quelque peu ennuyées, qui contrastent avec l'air évaporé des habitants de la capitale. L'unique plaisir de la gent féminine, dans cette respectable cité, sise à 3 350 mètres au-dessus de la mer, ce sont les visites réciproques du soir. Dans les salons, les femmes brodent à force ;

mais il s'y fait fort peu de musique; les pianos s'usent d'ordinaire à ne point servir. Les descendants des vieux Indiens sont aisément reconnaissables ici à la couleur plus foncée de leur teint : *Somos Indias, para que negarlo?* — « Nous sommes des Indiennes, disent les femmes de Cuzco, et vainement nous essayerions de le nier. » Vainement aussi elles essayeraient de nier l'amalgame étrange qu'offrent leurs toilettes. Dans ce nid excentrique, les modes sont toujours en retard de dix ou quinze ans : aussi, le mieux que puisse faire une belle, pour éviter les anachronismes, est-il de s'en tenir tout bonnement au simple et antique costume national.

De la frontière sud-est du Pérou, nous n'avons qu'à monter d'un étage de plus dans les Andes pour nous trouver sur le sol de la Bolivie. La Paz, capitale du pays, est une ville où les Européens évitent autant que possible de résider, à cause de ce mal mystérieux de montagne qu'on appelle *soroché*. Tout alentour, la nature est d'une tristesse indicible : l'Illimani, qui est le pic dominant de la contrée, n'a pas moins de 7250 mètres d'altitude. La fashion et les modes françaises ont cependant pénétré jusqu'en ces revêches solitudes, et les dames boliviennes font aussi tout ce qu'elles peuvent pour n'avoir point l'air de barbares. La colonie étrangère se compose surtout d'Espagnols et de Français.

Dans la république du Chili, resserrée entre les montagnes et la mer, on trouve un peuple à la fois industrieux et aimable, chez lequel la vie sociale ne laisse presque rien à désirer, et dont l'esprit cultivé, les idées singulièrement larges, mettent tout de suite l'Européen à son aise. Tous les voyageurs s'accordent pour vanter les façons distinguées et courtoises de ce qu'on appelle là-bas l'*aristocracia de sangre azul*. Dans les hautes classes, il n'est presque point de famille dont un des membres n'ait fait un séjour plus ou moins prolongé en Occident. Et non seulement les

intelligences sont vives et ouvertes, mais quelle différence, au simple point de vue de l'aspect extérieur, entre Santiago, par exemple, et les autres capitales de la côte! Des rues propres et bien pavées, des maisons coquettes, partout un air d'aisance et



Indienne de Cuzco.

de bon ton, des intérieurs aménagés d'une façon à la fois discrète et commode, voilà ce qui frappe tout d'abord l'étranger. Les femmes, presque toutes belles, ont conservé le pur type espagnol, avec la gracieuse *grandezza* de leur race. Il faut les voir, au coucher du soleil, sur cette belle promenade de l'Alameda, où susurent entre les arbres de limpides ruisselets, assiéger, accortes et rieuses, les petites boutiques de rafraîchissements, tandis que leurs sœurs du peuple vont à leurs carrefours de prédilection danser la *zamaqueca* aux sons de la guitare et des castagnettes,

mélodie crépitante que vient renforcer, au moment le plus animé de la danse, ce chant d'une poésie passablement primitive :

Ni Limache con sus quintas,
Ni Quillota con sus riegos,
Valen mas que el amor mio
Y mi roya de Chilena.
Son tus ojos, dos brazitas
De purisima candela;
Mas me agrada mi gazela
Que una copa de mistela.

« Ni les bosquets charmants de Limache, ni les ruisseaux de Quillota, ne se peuvent comparer à l'amour que le caballero ressent pour sa belle. Ses regards, deux foyers de lumière pure, sont tout ce qu'il aime dans le Chili, et au petit verre de mistela il préfère encore sa gazelle. »

Les Araucaniens, qui furent, on le sait, les aborigènes du pays, sont aujourd'hui presque tous refoulés dans le sud, où ils ont donné leur nom à une province, celle d'Arauco. On évalue leur nombre total à 80 000 têtes environ. Leurs femmes ont conservé l'habitude de se peindre le visage en rouge et en noir, ce qui, joint à leurs longues mèches flottantes, leur donne un air tout à fait étrange. Comme leur chevelure est toute constellée de fausses perles et de petites sonnettes, elles ne peuvent faire un mouvement sans rendre un bruit de tintements sonores. Elles portent en outre au cou une bande de cuir garnie de boutons de métal, sur la poitrine des tortils de grosses pièces de monnaie et d'autres bibelots analogues, aux poignets et à la cheville du pied des lambeaux de drap et des tours de perles. Leur habillement consiste en une espèce de mantelet (*poncho*) à garnitures d'argent, qui



Chilienne de qualité.

s'attache au moyen d'une rondelle de cuir, et en une jupe fixée par une ceinture.

Chez ce peuple encore primitif, l'homme est le seigneur et maître. Tout à son bien-être personnel, il ne songe qu'à manger,



Araucaniennes.

dormir, aller à cheval, laissant sa compagne vaquer à tous les soins matériels, y compris la corvée de seller et de desseller sa monture. L'épouse s'achète, bien entendu, et, le moment de l'hymen arrivé, — on choisit d'ordinaire une nuit de clair de lune, — les amis du fiancé pénètrent de force dans la chambre de la jeune fille pour l'arracher brutalement de sa couche. Il s'ensuit une scène de tumulte indescriptible, qui finit naturellement

par le triomphe complet de l'épouseur. Celui-ci, sans plus de façons, empoigne sa future par les cheveux, et la traîne ainsi jusqu'aux chevaux qui attendent tout près. Une demi-douzaine de bras s'en mêlant, la voilà prestement en selle, et toute la troupe de partir ventre à terre à travers la forêt. Ce rapt épique n'empêche point le mari de pouvoir, à tout instant, renvoyer sa moitié à la hutte paternelle. Si, d'aventure, elle manque à la foi conjugale, il lui est loisible de la mettre à mort.

Un autre peuple à demi sauvage, et qui semble apparenté de près au précédent, ce sont les *Tehuelches,* ou Patagons, établis entre les Andes chiliennes et la côte de l'océan Atlantique, depuis le Rio Negro jusqu'à la pointe sud du continent, la Terre de Feu y comprise. C'est une belle et robuste race, et les femmes particulièrement joignent à des formes accomplies une force de muscles étonnante, qui, aux yeux de leurs congénères, constitue leur attrait le plus irrésistible. Le mode de costume et d'atours est à peu près le même qu'en Araucanie; par contre, il y a plus de douceur dans les mœurs. L'épouseur a bien à payer un prix convenu au père de la jeune fille qu'il recherche; mais presque toujours celui-ci lui rend l'équivalent en cadeaux. De plus, non-seulement pour une union on consulte les parties contractantes, mais, à la barbare coutume de l'enlèvement qui a cours dans le pays voisin, se substitue ici le cortège triomphal que nous connaissons, avec toutes ses démonstrations de joie.

La Patagonie est essentiellement une région de steppes, où les habitants mènent la vie nomade. Ces steppes, qu'on appelle *pampas*, se continuent au nord du pays des Tehuelches, c'est-à-dire par delà le Rio Negro, sur le territoire de la République argentine. Rien de plus étrange d'aspect, pour l'Européen nouvellement débarqué, que cet océan monotone de verdure et de fleurs, qui va s'étendant à perte de vue, et dont le majestueux silence n'est trou-

blé que par le cri des bêtes qui l'habitent, par le déchaînement d'une tempête venue des Andes (*pamperos*), ou par le galop vertigineux de quelque *Gaucho* parcourant à cheval son immense domaine.

Ces *Gauchos* sont, on le sait, des descendants des *conquistadores*



Femme gaucho.

espagnols, qui ont pris pour femmes des Indiennes. Par le genre de vie, le costume, les mœurs, les idées, ils constituent une race de métis tout à fait à part. S'ils règnent sur leurs solitudes herbues, ce n'est point en simples nomades, mais bien à titre de seigneurs et maîtres régulièrement domiciliés, et se sentant pour le moins les égaux des citadins habitués au luxe le plus raffiné.

L'avoir du Gaucho, ce sont d'abord les magnifiques chevaux qu'il excelle à dompter, puis d'immenses troupeaux de bêtes à cornes qui, à eux seuls, représentent souvent une fortune, et enfin l'habitation solitaire (*estancia*), où il mène, avec ses enfants et sa femme, l'existence à la fois la plus libre et la plus confortable qui se puisse rêver.

En regard de cette forte et fière race des prairies, que sont les gens de Buenos-Ayres? une population de muscadins et de petits-maîtres élevés en serre chaude. Sitôt que les hommes ont quelques moments de loisir, c'est pour s'en aller flâner dans les innombrables cafés de la ville; quant aux femmes, il suffit de jeter un coup d'œil par les hautes croisées sans persiennes des rez-de-chaussée, pour être édifié sur leur compte. Étalées, demi-nues, dans leurs fauteuils à bascule, elles passent leur temps à fumer des cigarettes parfumées! Le dernier mot de l'instruction, pour ces belles nonchalantes, c'est de savoir déchiffrer un journal de modes madrilène. Parfois aussi elles feignent d'ajouter quelques points à une broderie qui date déjà d'une dizaine d'années, et qu'elles transmettront, inachevée, à leurs filles, comme leurs propres mères la leur ont transmise. Même tableau, ou peu s'en faut, de l'autre côté du vaste estuaire de la Plata, c'est-à-dire à Montevideo, la capitale si merveilleusement située de l'Uruguay; mais si nous remontons la côte au nord-est, pour pénétrer dans ce vaste empire du Brésil, qui, à lui seul, est presque aussi grand que l'Europe, Dieu sait l'infinie diversité de types qui s'offre à notre curiosité.

IV

Bien que politiquement dominante, la race blanche pure ne forme qu'un faible appoint de la population totale du pays. Dans l'intérieur surtout, il y a peu de familles qui se puissent glorifier

de descendre des premiers immigrants, et il suffit de regarder le Brésilien actuel pour voir qu'entre lui et le Portugais il y a certaines différences de type; il est, en général plus foncé de teint, moins robuste, d'allures plus souples et plus déliées que son frère



Négresse et Indienne du Brésil.

d'Europe. Bien que le préjugé de la couleur ne soit pas aussi puissant dans l'Amérique du Sud qu'aux Etats-Unis, c'est néanmoins offenser gravement un Brésilien de bonne condition que de paraître douter, si peu que ce soit, de l'immaculée pureté de son sang.

Les degrés innombrables de mélange, entre lesquels distingue aisément un œil exercé, ont ici je ne sais combien de noms, qui varient d'une province à l'autre, et dont quelques-uns emportent une idée accessoire de mépris. L'expression officielle est *pardo* (homme de couleur), mais on emploie le mot *mulatto* pour désigner le métis de blanc et de nègre, celui de *cabra* pour désigner

le métis de nègre et de mulâtre et aussi celui de nègre et d'Indien. Ce dernier mélange s'appelle également *cariboa*, *cafuzo* ou *tapanhuna*, de même que le produit du blanc et de l'Indien porte encore le nom de *mameluco*. Quant au mot *crioulo* (créole), d'ordinaire appliqué en Europe à l'individu né aux colonies de parents européens, on ne s'en sert, au Brésil, que pour désigner les nègres, esclaves ou non, nés dans le pays, par opposition aux *negros da Costa* (nègres de la Côte), c'est-à-dire aux noirs importés d'Afrique. Rappelons en passant que, d'après la loi nouvelle, tous les enfants issus, à partir de 1872, de femmes esclaves (c'est la condition de la mère qui détermine celle de l'enfant) deviendront libres en atteignant leur vingtième année. Jusqu'à cet âge, et à titre de dédommagement pour les frais de premier entretien, ils doivent le service à leurs maîtres.

Quant aux Indiens de l'Amérique du Sud, qui, pourchassés de siècle en siècle par le fer et le feu, finiront peut-être par disparaître, comme il est advenu des aborigènes du continent nord, ils présentent une diversité de races dont on peut à peine se faire une idée. Depuis le sauvage et sanguinaire Pampa de la Plata jusqu'au laborieux Mundrucu de la vallée de l'Amazone et au paisible et frugal Moxo de la Bolivie, quelle échelle ethnographique infinie! quelles dissemblances multiples d'aspect, de conformation, de langage et de mœurs! D'où vient que, parmi ces peuplades qui habitent côte à côte la même zone tropicale, les unes se tiennent de préférence aux bords des grands fleuves, s'adonnent à la pêche et s'entendent à construire d'élégantes pirogues, tandis que les autres, guerrières et brutales, se cantonnent dans les gorges boisées des vallées latérales, parmi les hauteurs herbues des *Campos*, où leur flèche, toujours sûre du but, leur lourd épieu qui jamais ne s'égare, joints au ressort d'acier de leurs muscles, leur livrent en proie et le gras tapir, et le sanglier, et le ma-

gnifique dix cors des prairies, et le gentil chevreuil des forêts?

A la première catégorie appartiennent les tribus de ces Guaranis, dont la physionomie rappelle le profil aquilin, devenu classique parmi nous, des peaux-rouges de l'Amérique du Nord. La



Femme guarani.

seconde a son prototype dans le Coroado des provinces du Sud, que ses yeux obliques, son nez écrasé et ses maxillaires saillantes rapprochent du type mongolique. Ces Coroados ou *Ca-en-gangues* (hommes des bois), comme ils se nomment eux-mêmes, ont soutenu, jusqu'à ces derniers temps, une lutte énergique autant que malheureuse contre les intrus de race blanche : aussi le gouvernement portugais les avait-il poursuivis et décimés sans merci. Les Guaranis, au contraire, se sont, on le sait, soumis en partie au joug des jésuites, ces forcenés éducateurs des Indiens de l'Amé-

rique du Sud. Bien que, par leur extérieur et les traits principaux de leur caractère, ces derniers autochtones ressemblent aux anciennes peuplades du Mexique, il est probable qu'ils sont originaires du Paraguay actuel et des provinces brésiliennes limitrophes, le Parana et le Rio Grande do Sul, et qu'ils sont remontés de là vers le nord pour se répandre sur tout le pays.

Chez nombre de ces Indiens de l'Amérique du Sud, par exemple les Miranhas des bords de l'Amazone, et les Parentintins des rives du Madeira et du Rio Negro, l'anthropophagie est encore en usage. Que voulez-vous? comme dit un proverbe portugais : *Cada roca seu fuso, cada terra seu uso!* — A chaque quenouille son fuseau, à chaque pays son usage!

Il y a peu de tribus indépendantes qui soient sédentaires. La plupart, dès que l'idée leur en prend ou que la chasse dans un district ne leur paraît plus assez productive, plient leurs huttes mobiles, et les voilà partis, avec leurs enfants et leurs femmes, celles-ci chargées, comme des bêtes de somme, de tous les ustensiles de la troupe et même des armes de leurs maris. Ils vont ainsi à plusieurs lieues au loin récolter les fruits mûrs des forêts, ou visiter les plantations de maïs et de manioc que leur vie errante ne les empêche point d'établir çà et là.

Parmi les peuplades sauvages de l'intérieur du Brésil, je me contenterai de mentionner encore les Muras, les Mundrucus et les Araras.

« Indolent comme un Mura qui dort sur trois cordons », c'est-à-dire qui ne veut pas même prendre la peine de se fabriquer un hamac en règle : tel est le dicton expressif qui a cours sur les bords de l'Amazone pour caractériser cette tribu indienne, également méprisée des blancs et des hommes de couleur. Puissante jadis, elle a été cruellement décimée, à la fin du siècle dernier, dans de sanglants combats contre les Mundrucus, et doit du reste

à l'appoint de nombreux esclaves fugitifs un mélange considérable de sang nègre. Réfractaire à tout travail régulier, elle vit surtout de chasse et de pêche, et l'on ne peut faire un pas sur le Madeira et ses affluents sans rencontrer, par flottilles de vingt ou trente embarcations, ses pirogues élégantes et véloces.



Métisse de l'Amazone.

Les Mundrucus, également bien déchus, habitent principalement les rives du bas Tapajoz et celles du Mauhès. Leurs chefs, tatoués en noir-bleu, se montrent parfois dans les rues de Manaos, au confluent du Madeira et de l'Amazone; par malheur, ce rude tatouage de la face est à peu près tout ce qu'ils conservent de leur originalité primitive; pour costume, ils portent, hélas! sitôt qu'ils le peuvent, le pantalon noir, la redingote et le chapeau tuyau de poêle. Cette rage de se vêtir à l'européenne est commune

à nombre de tribus, et les femmes surtout n'y gagnent point. Qu'y a-t-il, en effet, de plus gracieux et de plus pittoresque qu'une jolie Indienne, avec sa chemise de cotonnade blanche ou de couleur qui s'harmonise si bien avec les tons veloutés de sa peau brune, sa courte jupe à frange ouvragée, son fichu enroulé en manière de turban, ses sandales où se trémousse à l'aise son pied nu? Allez voir ensuite, à Rio de Janeiro, la fille à demi civilisée de la forêt vierge; regardez-la avec sa chevelure péniblement tordue en chignon, avec son buste emprisonné, coûte que coûte, dans le fourreau d'une robe à la mode, ses hautes bottines qui la gênent horriblement pour marcher, et la broche informe qui remplace à son cou le lourd filigrane qu'elle y portait, et dites-moi, de ces deux créatures, laquelle vous semble la plus attrayante.

Quant aux belliqueux Araras, qui, jusqu'au commencement de ce siècle, ont été la terreur du bas Madeira, ils se sont presque tous retirés dans les inextricables forêts de la rive, et ne font plus que de rares apparitions sur le fleuve. Les colons domiciliés dans ces parages brésiliens se gardent bien toutefois de s'aventurer dans les petites vallées latérales : ils ont conservé un respect salutaire pour l'arc redoutable et les longues flèches des anciens maîtres de la contrée.

L'hôte habituel de la forêt vierge, c'est, on le sait, le *seringueiro,* qui récolte et fabrique le caoutchouc. Sa hutte se trouve d'ordinaire dans le voisinage des bouquets de *seringas* qu'il exploite. Le sol en est planchéié de lattes de palmier exhaussées sur des piliers de deux mètres, pour que la cabane demeure habitable à l'époque des grandes crues de la rivière. C'est entre ces piliers que, dans la saison sèche, gloussent et s'ébattent les volatiles du rustique travailleur ; c'est là aussi, quand les eaux grossissent, qu'on remise le canot. Tandis que l'homme, muni de sa hachette et de son récipient de bambou, s'en va, par les petits sentiers qui pénètrent

dans l'épaisseur du fourré, mettre en perce les arbres à suc, la femme reste à besogner dans la maisonnette ou à dormir sur un hamac suspendu à deux branches de palmier. Au loin se déroule, par échappées de vue, le vaste fleuve aux bancs de gravier brûlés

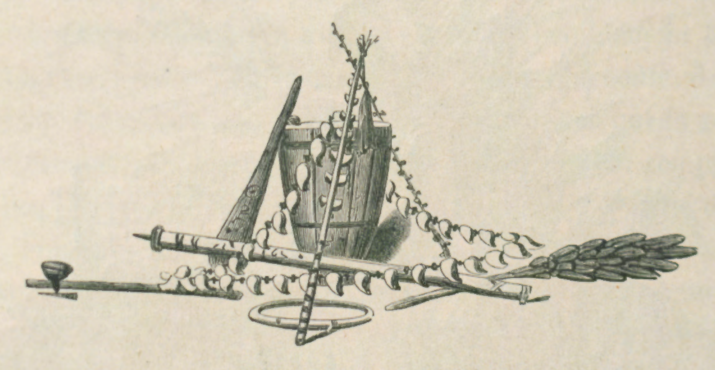


Marchande de fruits à Rio de Janeiro.

du soleil, dont l'aspect ne donne que plus de prix aux ombrages de la gigantesque futaie; tout alentour se développe une frondaison mystérieuse, lacis étrange de lianes et de racines, tapis de mousse aux couleurs innommées, parterres aériens d'orchidées et de broméliacées dont l'épanouissement se peut à peine décrire.

Manaos, le chef-lieu précité de la province d'*Amazonas*, n'est qu'une petite ville de trois mille habitants, aux maisons basses et toutes primitives, dont la population, à part les Portugais qui y exercent le commerce de détail, réalise tous les mélanges possibles

de blancs, de métis, d'Indiens et de nègres. Les métis particulièrement y sont d'une indifférence et d'une paresse inimaginables. Ils travaillent juste assez pour manger, et comme la rivière abonde en poissons superbes et le pays en productions de toute sorte, rien ne les empêche de passer le plus clair de leur temps indolemment couchés sur leurs hamacs, et livrés à un doux *farniente*



Ustensiles d'Indiens du Brésil.

que, pour rien au monde, ils n'échangeraient contre la dépendance d'un labeur suivi.

De Manaos, un service régulier de paquebots permet de descendre le fleuve Amazone jusqu'à l'embouchure. C'est un trajet de quelques jours, en touchant aux stations de Serpa, Obidos, Santarem, Monte-Allegre, Porto do Moz, Gurupa, et autres. A Para, le port de l'Atlantique qui commande toute la grande artère fluviale, on se retrouve en pays de civilisation. La ville a une cathédrale, deux ou trois palais, des chaussées larges et bien alignées, et surtout de magnifiques promenades suburbaines (*estradas*) plantées de palmiers. De là jusqu'à Rio de Janeiro, ce n'est plus qu'une facile excursion côtière sur la mer de lait (*mar de leite*), une promenade au cours de laquelle défilent tour à tour, devant le regard curieux du touriste, et de riants villages de pêcheurs

enfouis dans les massifs de verdure, et des dunes désertes battues des vents, et de fières cités, telles que Pernambuco et Bahia, aux ports couverts d'une forêt de mâts, et enfin les cônes de granit majestueux qui encadrent la baie justement renommée où s'élève la capitale du Brésil.





CHAPITRE IX

Des diverses races de l'Afrique. — Les Hottentotes. — Comment on prend femme au pays des Boërs. — Mœurs cafres. — Le long de la côte ouest. — Les guerriers du roi de Dahomey. — Chez les nègres de Sénégambie. — Coup d'œil sur les États foullahs. — Par les rues de Kouka. — Types kanouris et baguirmiens. — Une pointe au Tibesti. — Le Soudan égyptien. — En Abyssinie.

I

Hier, l'Afrique nous était aux trois quarts inconnue; ce n'est que grâce aux explorations entreprises coup sur coup dans ces derniers temps que nous pouvons aujourd'hui combler en partie tant d'immenses lacunes restées sur nos cartes, y esquisser les linéaments de pays dont nous ne soupçonnions pas même l'existence. Certes, bien des espaces blancs continuent d'y faire tache à l'œil; mais déjà il est permis de supputer le moment où les découvertes, en se rejoignant, auront achevé la percée de ce vieux continent qui, après avoir été un des points de départ du développement humain, semblait vouloir à tout jamais défier la curiosité.

Comment expliquer l'opiniâtre mystère qui, pendant tant de milliers d'ans, a plané sur l'Afrique? C'est que, des trois parties de l'ancien monde, elle est celle dont le dessin extérieur est le plus rudimentaire et le plus brut. Elle n'offre ni ces découpures côtières par lesquelles la mer pénètre et circule jusqu'au cœur de l'Europe, ni les golfes tièdes, les vallées cultivables, les guir-



Femme howa (Madagascar).

landes d'archipels que possède l'Asie. Trapue, massive, presque informe, elle décourage et repousse de toutes parts ceux qui veulent l'aborder; l'aride Sahara, des lignes de rivages insalubres et dépourvus de baies, des fleuves énormes, mais peu navigables, des peuples tout à la fois enfants et féroces, sans aucun lien de parenté saisissable avec les diverses nations de l'Europe, telles sont les causes, très simples en somme, qui ont contribué à maintenir l'Afrique dans son obscurité obstinée. Les inondations du Nil, fait remarquer un contemporain, sont peut-être le plus ancien souvenir géographique de l'humanité, et notre génération est la première qui ait réellement connu les sources du grand fleuve.

Naguère encore on confondait tous les habitants du continent africain sous la commune désignation de nègres ; nous savons aujourd'hui que sur cette vaste terre vivent nombre de tribus et de races qui ne méritent nullement cette appellation ; l'homme noir n'est même qu'en minorité entre la Méditerranée et le Cap. Au sud des régions qu'occupe le nègre proprement dit s'étend, depuis l'équateur jusqu'à la pointe sud de l'Afrique, le groupe des peuples *bantous* (Zanzibar, Zambèze, Zoulouland et pays des Cafres) ; plus au nord, dans la Guinée et le Soudan, sur une région que coupe à mi-chemin le Niger, on trouve les *Peuls* (ou *Pouls*, ou *Foullahs*) ; au-dessus encore, pour négliger les intermédiaires, vers les côtes de la Méditerranée, habitent deux groupes ethniques principaux, les Berbères (Kabyles et autres), propriétaires primitifs du sol, et les Arabes immigrés ; au sud-ouest enfin sont les Bochimans et les Hottentots leurs métis. Quant aux Howas de Madagascar, ils se rattachent à la souche malaise.

Commençons notre exploration par le sud. A partir du cap de Bonne-Espérance, la côte africaine va s'élevant par terrasses successives : le premier plan, voisin de la mer, comprend la région cultivée ; le second étage, qu'on appelle le *Karou*, forme un immense steppe de sable et d'argile, absolument desséché dans l'été, mais qui, à l'époque des pluies, se couvre de riants tapis d'herbes et de fleurs, où viennent périodiquement pâturer les nombreux troupeaux des montagnards d'alentour. La dernière terrasse enfin est le haut pays qui s'étend des deux côtés du fleuve Orange et figure le rebord extrême du gigantesque plateau intérieur de l'Afrique australe.

Ce territoire, jusqu'au dix-neuvième degré de latitude sud, est occupé par les Hottentots et les Bochimans, ceux-ci essaimant, en hordes éparses, jusqu'au Zambèze et sans doute au delà. Ce qui distingue physiquement le Hottentot du Cafre qui l'avoisine, c'est

qu'il a la chevelure buissonnante et la peau d'une couleur brun-jaunâtre, tirant au rouge sur le visage. Le Bochiman, lui, constitue, au point de vue anatomique, une des races les plus inférieures du globe : chétif de taille, presque nain, il a le crâne informe, allongé en arrière, les mâchoires très proéminentes, les



TYPES DE L'AFRIQUE AUSTRALE :

Jeune fille cafre, Bochimane, Hottentote.

oreilles énormes, et de petits yeux profondément enfoncés dans leurs orbites.

Le Hottentot « civilisé » a cette supériorité sur son congénère resté à l'état sauvage, qu'il s'affuble d'une culotte de peau tannée et se coiffe d'un chapeau à bords retroussés. Sa compagne, qui n'a pas non plus le cuir des plus tendres, s'accommode d'un vêtement de la même étoffe; en quoi elle se montre plus raffinée que la Bochimane, laquelle se borne le plus souvent à se ceindre les reins d'un lambeau de tablier. Elle éprouve, du reste, un sensible plaisir à se peindre le visage au moyen de terre rouge ou de

proximité d'un étang artificiel créé à l'avance pour recevoir les eaux de pluie; car dans la contrée les rivières sont très rares et les ruisseaux manquent absolument. Le logis, construit en briques séchées au soleil, ne consiste qu'en un rez-de-chaussée divisé en deux ou trois pièces dépourvues de toute ornementation. Des serviteurs hottentots ou cafres forment le personnel auxiliaire de la ferme.

Dans cette demeure solitaire d'argile nue, le Boër mène une vie paresseuse et contemplative, dont nul événement extérieur, sauf l'apparition de fléaux naturels, tels que la sécheresse ou les sauterelles, ne trouble la tranquillité monotone. Sa femme ne connaît guère d'autre lecture que celle de la Bible. Vêtue avec une simplicité plus que puritaine, elle pousse parfois le scrupule jusqu'à ne pas oser, dans la crainte de commettre un péché mortel, tendre la main à un autre homme qu'à son mari. Comme ce dernier, du reste, elle doit, au climat régional et à l'existence foncièrement oisive qu'elle mène d'ordinaire dans son intérieur, un développement du tissu graisseux véritablement phénoménal.

Le cycle de la vie familiale, abstraction faite des soins à donner aux bœufs, aux moutons, aux autruches privées, est, invariablement, celui-ci : après le déjeuner du matin, on chante un psaume en commun; puis l'on rêve ou l'on flâne, le regard en dedans ou fixé mélancoliquement sur le steppe immense où buissonnent des bouquets d'arbustes épineux; vers neuf heures, on se remet à table pour manger à fond; l'après-midi, à une heure, on prend le café, à cinq on sert le thé, et à sept le souper. Le labeur le plus assujettissant qui s'impose au fermier, c'est de compter chaque soir, par mesure de contrôle, les têtes de bétail qui reviennent du pâtis. Quant aux enfants, jusqu'à treize ans ils ne reçoivent pas l'ombre d'instruction; mais, à partir de cet âge, on leur inculque soigneusement l'art de la lecture, celui de l'écriture,

et, par surcroît, les principes de la religion réformée. A vingt ans, le jeune Boër s'occupe à son tour de se créer une famille. Grosse affaire! Son avoir, dûment constaté, consiste en tant de centaines de bœufs, de chevaux et de moutons; mais où chercher la fiancée qu'il lui faut?

D'une ferme à l'autre la distance est énorme. De relations sociales régulières, il n'y en a point; de réunions, de bals, nulle question. Tout au plus, un jour ou deux par année, un certain nombre de familles se rencontrent-elles dans la bourgade la plus proche, soit pour assister à quelque office solennel, soit pour prendre langue l'une auprès de l'autre au sujet des affaires communes, les journaux étant inconnus dans le pays. Parfois aussi ces réunions, où chaque fermier se rend avec tous les siens empilés dans le vaste chariot à bœufs, et qui donnent lieu à une sorte de foire, installée près du campement collectif, suffisent pour qu'un candidat au mariage ébauche son paisible roman d'hymen; néanmoins, la plupart du temps, les choses se traitent d'une autre façon. Ce sont, d'ordinaire, les parents eux-mêmes qui se sont entendus à l'avance pour régler, à l'heure dite, telle ou telle union.

Le moment venu, l'épouseur s'attife de son mieux, et, enfourchant son plus beau cheval, galope jusqu'au logis de la fiancée. Tout se passe, de part et d'autre, dans le plus grand calme; les Boërs, gens flegmatiques et rassis, n'ont garde de se perdre en démonstrations. Les parents une fois sortis de la salle, le jeune galant, muni de l'autorisation préalable du père, tire par sa robe l'élue de son cœur, et l'invite à passer la soirée avec lui. Tous deux alors s'assoient à côté l'un de l'autre, et restent ainsi, des heures durant, abîmés dans un mutisme ineffable; puis, tout à coup, le prétendant, sortant comme d'un songe, murmure ces paroles décisives : « Ne voulez-vous pas que nous mettions à

paître ensemble nos moutons? Cette interrogation, grosse de tout un monde, suffit à bouleverser la jeune fille. Si elle répond oui, tout est dit, et le couple se sépare sans un baiser ni un serrement de main.

Quand le fiancé a passé encore quelques jours auprès de ses futurs parents, sans se départir un seul instant de son inaltérable placidité, la mère de la jeune fille s'occupe de compléter le trousseau, lequel n'est jamais bien considérable. Généralement, on s'arrange pour marier le même jour et à la même heure un certain nombre de couples ainsi abouchés; puis, la cérémonie terminée, chacun d'eux, montant dans son chariot respectif, reprend le chemin de son rustique logis. C'est dans ce véhicule de voyage, au milieu des herbages odorants du steppe, sous le plafond étoilé du ciel, que l'épousée passe sa première nuit de noce, en attendant mieux. Le lendemain ou le surlendemain, ou plus tard encore, suivant les distances, elle arrive à la ferme matrimoniale sur laquelle elle est appelée à régner, et qu'elle ne doit plus quitter d'un instant. Tel est, du berceau à la tombe, le train épique de la vie d'une Boër.

On applique, je l'ai dit, la désignation collective de *Bantou* à l'ensemble des peuplades indigènes de l'Afrique sud, dont le type fondamental est le Cafre (en arabe *Kafir*, infidèle). Le Cafre se distingue du nègre, non seulement par l'idiome qu'il parle, mais encore par les traits de sa physionomie, qui rappellent ceux de la race méditerranéenne : tête allongée, front bombé, nez plutôt arqué que camus, mâchoire inférieure et pommettes modérément saillantes; la chevelure seule est celle d'un nègre. Quant au teint, il est brun-jaunâtre, à moins qu'un mélange de sang noir n'en ait poussé plus ou moins la nuance au foncé.

Les Cafres ne sont pas essentiellement nomades. Dans ces der-

niers temps, la découverte des Champs de diamants du Criqualand et des Champs d'or du Transvaal les a fait affluer, en qualité de travailleurs à louage, vers ces deux districts fortunés du pays des Boërs. « C'est un curieux spectacle, dit un ex-mineur de Kimberley, que celui de leurs longs convois se dirigeant, de tous les



Femme du Zambèze.

points de l'horizon, vers les diverses *kopjes* en exploitation. Semblables à des squelettes, les jambes sans mollets, tordues par la fatigue, ces corps nus, parcheminés, aux côtes en dehors, marchent à la queue leu leu. Sur leur route, pendant des mois quelquefois, ils n'ont point rencontré d'hôtel, et les fermes des blancs ne s'ouvrent point pour eux. Aussi se sont-ils sustentés à l'aventure de racines, de baies, de sauterelles, de « blé cafre ».

qu'ils tiennent de la générosité des indigènes dont ils traversent les villages (ces sauvages regardent comme un devoir sacré d'offrir à manger au voyageur qui a faim). Souvent ils meurent en chemin. S'ils résistent, ils arrivent dans un état de maigreur à faire pitié, tellement que, pendant les deux ou trois premières semaines de leur séjour aux mines, ils sont incapables du moindre travail un peu dur. Ceux qui les louent doivent avant tout les refaire à force de farine de maïs, et, mieux encore, à force de viande. Et plus d'un, ripaillant à l'excès, tombe malade et meurt.

» Mais ces squelettes, qui les reconnaîtrait, à quelques mois de là, quand ils quittent les mines, rebondis, riches en muscles, bardés de graisse, et habillés à l'européenne, le plus souvent de la défroque rouge d'un soldat anglais? Des plumes d'autruche ornent leur chapeau; sur l'épaule, ils ont un fusil; dans une pochette de cuir, leur argent. Avec cette arme et ces pièces de monnaie, fruit de leur travail, et plus encore de leurs vols de pépites ou de diamants, ils retournent au *kraal* natal, pour y vivre dorénavant en oisifs. Là, ils s'achètent une femme, quelques vaches, et se prélassent en Crésus; car, chez eux, c'est sur la femme que retombent tous les labeurs de la maison et des champs. Rien d'étonnant si l'arrivée de quelques « millionnaires » de ce genre détermine aussitôt, parmi les jeunes du village, un nouveau ban d'émigration vers la Californie de l'Afrique australe. »

Les Cafres ont plus de dignité et de fierté que les nègres ; ils ne connaissent ni l'esclavage, ni ce despotisme oppressif qu'on trouve dans la plupart des États noirs du Soudan. Le dur régime militaire qui pèse, par exemple, sur les Zoulous, les plus énergiques et les plus braves des Cafres du sud, n'empêche nullement chaque individu de jouir d'une certaine liberté personnelle et d'une entière indépendance morale. La polygamie est la base de leur orga-

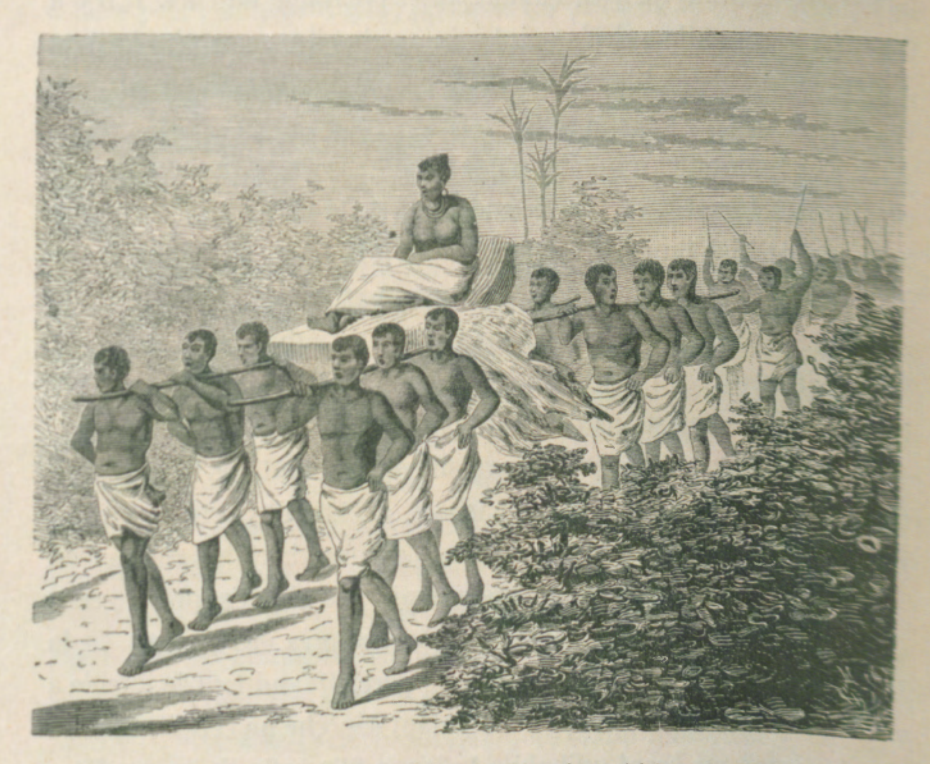
nisation familiale. Le mariage est un marché ; l'épouseur donne tant de vaches au père de celle qu'il recherche. Seulement, comme les troupes cafres, dont le contingent reste à peu près fixe, ne doivent se composer que de célibataires, nul homme ne peut prendre femme qu'avec l'autorisation préalable du chef. Il n'y a que la jeune fille qui n'a point voix au chapitre : son père la livre à qui bon lui semble, c'est-à-dire, en cas de compétition, au prétendant qui la paye le plus cher.

Les cérémonies nuptiales n'ont rien de caractérisque ; on mange, on boit à l'excès, et, dès le lendemain de la noce, l'épouse se met à la dure tâche qu'elle remplira jusqu'à la fin de ses jours. Toute à son implacable labeur, elle n'aura pas même accès au cercle sévèrement clos où, parmi les fumées du tabac et de l'ivresse, les hommes bavardent entre eux sur les communs intérêts de la tribu ou les questions de haute politique.

Chez les Betchouanas, qui avoisinent, à l'ouest, les tribus cafres du littoral, la demande en mariage, comme l'hymen lui-même, impliquent un peu plus de façons. Le prétendant doit charger un ami de faire les démarches préliminaires, d'abord auprès de celle qu'il a choisie ; puis, en second lieu, auprès des parents de la belle, et enfin auprès de son propre père. Quand tout le monde a été ainsi mis au fait, le père du galant dépêche un certain nombre de femmes au *kraal* qu'habite la jeune fille, afin de passer l'inspection de cette dernière. Alors seulement le futur beau-père invite formellement le jeune homme à se déclarer, et la future belle-mère, à cette occasion, envoie au *kraal* où réside celui-ci une tabatière bien remplie. Généralement, pour parfaire le nombre de têtes de bétail exigé, on se livre à une petite série de razzias et de brigandages, à laquelle l'une et l'autre partie coopèrent avec une émulation des plus louables, et qui dure souvent des semaines et des mois. Entre-temps, on se visite, on festoie ferme ; puis, l'af-

faire une fois amenée à point, il se fait une dernière bombance, qui est le repas de noce.

Plus à l'ouest encore résident les Owas-Hereros, autre fraction du groupe des Bantous du sud, et dont les diverses tribus s'éten-



Cortège de la femme d'un chef (Afrique équatoriale).

dent jusqu'à Benguela, dans la Basse-Guinée portugaise, c'est-à-dire rejoignent ces peuplades du Congo, que d'infatigables explorateurs nous ont fait connaître en ces derniers temps. Une de ces peuplades, les Fan, établie juste à l'équateur, constitue, paraît-il, une superbe race, chez qui le sexe féminin surtout est d'une finesse de formes remarquable. Pour tout costume, les femmes portent un fragment d'écorce de figuier rouge repliée, qu'elles

appellent *ito*. Les enfants ont aussi une physionomie très avenante. Par malheur, ces avantages extérieurs passent vite; avec l'âge, la rondeur des chairs disparaît, le maxillaire supérieur ressort, et les tempes se creusent.

Les Mpongoués, ou indigènes du Gabon, sont également, — je prends toujours le côté des femmes, — d'assez jolies créatures,



Gabonèses.

aux yeux expressifs, au nez pas trop écrasé, et aux extrémités bien faites. Si la lèvre inférieure est un peu épaisse, en revanche les dents sont irréprochables, et pour le teint, il est bronze foncé. Rien de plus charmant qu'un village gabonèse, avec ses essaims de femmes vives et alertes, accoutrées d'un simple morceau de cotonnade qui ne dépasse pas la région lombaire, et les cheveux figurant toutes sortes d'édifices mirifiques. La Mpongoué n'est cependant, elle aussi, qu'une sorte de bête de somme que l'excès du labeur vieillit vite. A dix ans, elle se marie; à quatorze, elle est mère; à vingt ans, elle paraît décrépite. Le naturel du Gabon, qui est, bien entendu, polygame, a-t-il assez d'une de ses épouses,

il la « loue » tout bonnement à son voisin, ce qui est encore une façon excellente de tirer de la femme, ce « capital », tout le rendement dont elle est susceptible. Bien plus, c'est encore la femme que le mari remet en gage contre un dépôt de marchandises;



Une noce au Gabon.

c'est elle enfin, s'il est créancier, qu'il réclame également de son débiteur à titre de nantissement préféré. Et cependant, le croirait-on? le sigisbéisme existe à l'état légal parmi ces peuplades. Si jaloux que soit le Gabonèse, sinon précisément de sa femme, du moins de ses droits domestiques, force lui est, bon gré mal gré, de subir la présence d'un *conguieh,* comme on dit là-bas. Peut-être faut-il voir dans cette institution singulière une sorte de correctif intentionnel apporté à l'indigne traitement dont la femme est l'objet. L'esclavage est d'ailleurs assez doux en ce pays foncièrement barbare.

II

Si, de la côte du Gabon, nous continuons de marcher vers le nord, nous atteignons bientôt les bouches de l'immense et mysté-



Femmes du roi de Dahomey.

rieux fleuve du Niger. Là, nous sommes à la lisière sud du Soudan, comme on nomme toute la partie centrale de l'Afrique qui s'étend au-dessous du grand désert ou Sahara, depuis le Sénégal jusqu'au Nil supérieur.

Ce qui domine en ces parages, c'est l'élément noir. Voici d'abord, en laissant derrière nous, à l'est, le delta du Niger, les deux États nègres de Dahomey et d'Ashanti, dont tout le monde connaît les sanglantes annales. Le roi de Dahomey réside à Abomeh, ville peuplée d'une trentaine de mille âmes. Le palais de la noire Majesté n'est qu'un assemblage de huttes entourées de jardins où habite avec lui son bataillon innombrable de femmes, d'esclaves et

de gardes du corps femelles. Et il ne faut pas que les nerfs de ces belles soient impressionnables, car, de quelque côté qu'elles portent les yeux, elles n'aperçoivent, de leur rustique résidence, que scènes de carnage à peu près permanentes, et, sur tout le mur d'enceinte du « palais », que des têtes d'hommes plantées comme trophées. Chaque fois que le prince donne une audience, il a autour de lui une partie de sa cour féminine : à sa droite sont accroupies quelques centaines de guerrières, le fusil entre les jambes. Derrière ces « prétoriennes » se tient l'escadron noir vêtu des chasseresses d'éléphants; à gauche prennent place, dans un costume tout de soie et d'or, les pensionnaires du harem royal, également au nombre de plusieurs centaines; près du trône enfin sont postées les trois premières favorites, et la commandante de cette troupe d'amazones.

Et n'allez pas croire que la renommée, en parlant de ces guerrières, s'est complu à grossir leurs exploits; non, c'est un fait avéré que ces gardes femelles du roi de Dahomey déploient au milieu des combats une intrépidité et un héroïsme dont leurs congénères mâles ne sont point capables. On les a vues ramener la victoire quand déjà l'armée régulière pliait. Notez qu'elles forment un corps d'infanterie, et aussi un contingent d'artillerie, parfaitement équipés et armés. Il y a des détachements qui portent des signes distinctifs. La compagnie d'élite, les « grenadières », comme nous dirions, ont pour uniforme un sarrau bleu, avec une ceinture-écharpe rouge, une culotte blanche à raies bleues tombant jusqu'aux genoux, un bonnet blanc sur lequel se trouve figuré un caïman, et au cou diverses amulettes. Les chasseresses d'éléphants ont pour coiffure un cercle de fer avec deux cornes d'antilope. Un autre corps, c'est le quatrième, s'honore de ne compter dans ses rangs que des recrues d'une beauté hors ligne : uniforme blanc, bonnet de même couleur, et pour arme-

ment l'arc et la flèche. On sait à présent que toutes ces amazones vivent dans le célibat : leur occupation unique, c'est la guerre, la chasse et la danse.

Le voisin du roi de Dahomey, le gracieux souverain qui règne



Sénégambiennes.

sur le peuple des Ashantis, se pique de ne le céder en rien au premier, au point de vue de la férocité et de la sauvagerie; c'est, entre ces deux princes, une émulation de massacres et de meurtres dont l'Europe, si experte qu'elle se montre encore dans cet art, ne se fait que malaisément une idée. On évalue à plusieurs milliers le nombre de femmes que possède le second de ces mo-

narques; une seule, la reine mère, jouit de certains privilèges dans le palais; elle conduit à la baguette toutes ses compagnes du harem, et a même le droit de se mêler des affaires de l'État.

Chose étrange! dans un petit coin de pays situé entre les deux empires nègres dont je viens de parler, vit une peuplade en qui l'on retrouve un train social complètement différent, avec une douceur de mœurs singulière : ce sont les habitants d'Ewé, les *Ewéano*, comme ils s'appellent eux-mêmes. Malgré la traite qui fleurit chez eux, et diverses autres vilenies sur lesquelles je n'insiste point, cette nation minuscule offre un modèle de vie familiale. La cordialité la plus affectueuse règne entre parents et enfants. Malheur à celui qui insulterait la mère d'un Ewéano! le fils est là pour la défendre. Les jeunes couples sont fiancés d'ordinaire dès leur tendre enfance, et le divorce ne semble pas exister dans le pays. Bien plus, la veuve a le droit de disposer librement de sa personne; seulement, son avoir passe aux mains du plus proche parent, généralement au frère ou au cousin germain de l'époux défunt.

Un peu plus à l'ouest encore, sur la côte des Graines, la république nègre de Libéria nous présente un tableau tout autre. Nulle part au monde on ne trouverait une licence de mœurs aussi effrénée ni une pareille anarchie sociale. Là, pour quelques feuilles de tabac, les maris trafiquent de leurs femmes, et les parents n'attendent pas même que leurs filles soient devenues grandes pour les vendre. Même immoralité en Sénégambie, colonie française située de l'autre côté de la côte de Sierra-Leone. La population nègre de cette région se partage en de nombreuses tribus éparses jusqu'au Niger. Les principales sont les Serare-Wolof, les Mandingo, les Soninke, les Sousou et les Bambara (cette dernière la plus puissante de toutes); « race d'enfants », comme on l'a appelée, qui pratique l'égoïsme et la perversion avec

une ingénuité admirable. Pour s'attifer, boire de l'eau-de-vie, ces nègres se défont de tout ce qu'ils possèdent; tant qu'il leur reste la moindre chose, ils ne remueraient pas un doigt de la main, s'agît-il du travail le mieux rétribué; quelques jours après, pris



Femme fellatah. Jeune Soninke. Jeune Wolof.

au dépourvu, ils se résignent à faire la même besogne presque pour rien.

Quand un Wolof, qui a le droit d'avoir quatre épouses légitimes, désire se créer un intérieur, il commence par choisir un emplacement qu'il enclôt d'une haie, et là il installe une cabane, avec d'autres cases pour ses femmes; chacune de celles-ci a la sienne, de forme ronde, à la vérité, tandis que celle du maître est carrée. Des étables pour le bétail, des huttes pour les esclaves et les cuisines, complètent le campement. Les enfants nés d'hommes libres et d'esclaves constituent une sorte de caste inférieure qui n'a point voix dans les questions administratives ou d'État. Les femmes ne seraient point laides ni trop mal faites, n'étaient leur absence absolue de mollets et leurs pieds plats dont les talons

projettent en arrière une sorte d'éperon. Leur teint est d'un noir aussi foncé que possible, et leur laineuse chevelure crépue à souhait.

Entre les nègres qui habitent la partie ouest du Soudan et ceux qui en occupent les districts centraux, se trouve enclavé un peuple de race différente : ce sont les Foulbés ou Foulahs, ou Fellatahs, qui forment une sorte de transition entre le noir proprement dit et le riverain de la Méditerranée. Ces Foulahs, chez qui le travail est en grand honneur, se livrent à la fois à l'élève du bétail, à l'agriculture et à toutes sortes d'industries utiles. Ils poussent leur foi mahométane jusqu'au fanatisme le plus outré. La polygamie existe chez eux, mais avec certaines restrictions. Les femmes, qu'on marie le plus souvent très jeunes, sont, paraît-il, d'une grande pureté de mœurs ; il est vrai qu'à l'âge de vingt ans elles sont déjà de bien laides matrones, et cette laideur, à mesure qu'elles vieillissent, prend une intensité d'autant plus repoussante, qu'elles ont la rage de teindre en rose, au moyen de henné, leur chevelure décolorée par les ans.

Ajoutez à cela que, presque toutes, elles abusent tellement de l'huile de ricin en guise de pommade, que l'onctueux liquide leur dégoutte continuellement de la tête, imprégnant d'une odeur *sui generis* le corps sommairement vêtu de ces belles. Leur mode de coiffure consiste en une multitude de minces tresses roulées en manière de boucles. Pour tout habillement, les jeunes filles s'attachent une ceinture de peau à volettes ; par contre, les femmes mariées portent une sorte de culotte informe. Les enfants sont intelligents et dociles, et, comme il existe chez les Foulahs des écoles publiques, ils reçoivent un rudiment d'instruction qui suffit à les mettre hors de pair parmi leurs frères du centre de l'Afrique.

Quant à la reine légendaire du continent mystérieux, je veux

dire la fameuse Timbouctou, ce n'est nullement une ville énorme, comme, longtemps, on se l'était figuré; elle ne compte guère qu'une population fixe d'une vingtaine de mille âmes, qui s'accroît des deux tiers à l'époque des foires. Elle est située, non sur



Femme kanouri (Bornou).

le Niger, mais à vingt-cinq kilomètres environ au nord de ce fleuve. A plus juste titre, Kouka, la capitale de ce royaume soudanien du centre qu'on appelle le Bornou, mérite de fixer la curiosité. La race des Kanouris, qui l'habite, est la plus douce, la plus entendue et la plus cultivée de cette partie intérieure de l'Afrique, que nous connaissons en détail aujourd'hui, grâce à la longue et savante exploration du docteur allemand Gustave Nachtigal.

La ville de Kouka, qui renferme cinquante ou soixante mille

âmes, s'élève au milieu d'une vaste plaine, à la rive sud-ouest du lac Tsad. Reconstruite il y a une trentaine d'années, elle se compose de deux parties distinctes, la ville de l'ouest, résidence du cheik et des fonctionnaires, et la ville de l'est, affectée surtout au menu peuple et aux étrangers. Les habitations, la plupart en terre, ont chacune une cour intérieure, où s'élève un arbre servant de perchoir à tout un peuple d'oiseaux chanteurs. C'est sur le *dendal* (grande rue) et la place du Marché que se concentre la vie publique; c'est là qu'on peut voir défiler tous les types de la population : vieux nobles bornouans, marchands tripolitains en costume arabe, fils du désert le nez dans le *litham,* puis les beautés du cru flânant drapées dans leur ample châle et balayant le sol de leurs traines. Les fontaines, ceintes de haies épineuses, sont assiégées par des groupes de femmes et de jeunes filles qui, tout en jasant des choses du jour, remplissent leurs grandes cruches d'argile, pour les remporter ensuite sur leurs têtes. Dans les ruelles voisines du *dendal* retentissent les bruits de mille industries. Ici, un barbier ambulant parcourt la chaussée en jouant de la flûte pour appeler les clients, qu'il rase agenouillés en plein air devant lui; là, une laitière va criant sa denrée : *Kiam! Kiam! Kiam-kili!* (lait frais), *Foula!* (beurre frais). Ailleurs ce sont des maquignons caracolant sur leurs montures, des caravanes de bêtes de somme apportant les divers produits de la campagne, ou bien des écoliers mendiants, une peau d'hyène nouée sur leur épaule, l'écritoire dans une main, la sébile dans l'autre. Le soir enfin, après le souper, des bandes de jeunes gens et de jeunes filles se rassemblent de tous côtés par les rues et les places, pour chanter et danser jusqu'à près de minuit.

N'oublions pas de mentionner le marché aux esclaves, qui est toujours on ne peut plus prospère, et qu'alimentent surtout les provenances des pays païens sis au sud du Soudan. M. Nachtigal,

qui a vu de près ce trafic, dit que l'article humain qui se débite le mieux, c'est le *sedâsi!* sujet mesurant six empans de haut, de la cheville du pied à la pointe de l'oreille, et ayant de douze à quinze ans d'âge. Son prix détermine toute l'échelle des tarifs, de sorte qu'il suffit à un marchand étranger de savoir combien se vend le *sedâsi* pour connaître le reste du cours. Les deux catégories les plus demandées ensuite, ce sont les *chomâsis*, individus mâles ou femelles ayant cinq empans de hauteur et de dix à treize ans d'âge, et les *sebâsis* (sept empans et de quinze à vingt ans), faciles encore à acclimater, mais, moralement, déjà moins maniables, et plus enclins à la fuite. Quant aux hommes faits (*gourzems*) ainsi qu'aux vieillards et aux vieilles femmes (*chômalis*), ils sont naturellement moins prisés. Dans le sexe femelle enfin, les sujets qui trouvent le plus d'amateurs et qui, par suite, coûtent le plus cher, ce sont, naturellement, les jeunes filles nubiles, pouvant remplir dans toute bonne maison de l'Islam l'office d'épouses supplémentaires.

Dans les provinces méridionales du Bornou se rencontre, à côté des Kanouris, un autre type de population : ce sont les Arabes Choas, émigrés du nord. Malgré leur grande diversité de teint, ils ont conservé pour la plupart leurs caractères physiques d'origine, et continuent de parler leur langue maternelle. Les femmes sont généralement sveltes, bien proportionnées, et portent leurs cheveux disposés à plat en longues tresses minces, souvent avec un épais chignon relevé en forme de corne. Elles ont, soit dans l'aile du nez, soit dans la cloison mitoyenne de l'organe, un anneau d'argent garni d'une rangée de grains de corail, et se parent de massifs tortils de perles d'ambre.

Des deux grands royaumes voisins du Bornou, le Baguirmi et l'Ouadaï (ce dernier plus à l'est du fleuve Chari, le principal tributaire du lac Tsad), il nous suffira de dire quelques mots. Le roi de Baguirmi, comme son frère le sultan de l'Ouadaï, est un

prince jouissant d'une autorité absolue. Parmi ses femmes, qui sont au nombre de plusieurs centaines, une seule, la reine mère (*maguiri*), jouit de certains privilèges à la cour; quant aux princesses, c'est-à-dire aux filles du monarque, elles n'acquièrent considération et crédit que par leur mariage, et en vertu de certaines prérogatives réservées aux gendres du roi. Il paraît que ces femmes baguirmiennes ne sont point du tout de vilaines créatures, à ce qu'affirme du moins le docteur Nachtigal, qui vante « leurs traits fins et réguliers, leur œil vif, leurs joues à fossettes, leur bouche charmante où le rire découvre deux rangées de dents blanches. » Leur costume est à peu près celui des Bornouanes.

III

Remontons maintenant vers le nord, jusqu'au massif rocheux du Tibesti, situé au sud-est du Fezzan, à mi-route à peu près entre Kouka et Mourzouk. Nul européen, sauf M. Nachtigal, qui l'a visité il y a huit ans, n'a encore pénétré dans ce pays, qui, pour les Arabes eux-mêmes, semble une sorte de terre inconnue. Une majestueuse montagne, le Tarso, sépare la contrée en deux parties. L'une, sise au pied occidental du relief, ne produit presque rien; l'autre, qui se trouve au revers opposé de la chaîne, forme au contraire un écheveau de vallées, d'*enneris*, comme on les appelle, favorables à l'élève des dattiers ainsi qu'à la culture jardinière. C'est aussi la seule où il y ait des centres de population réguliers, dont les habitants ne désertent jamais leurs foyers. C'est pourquoi, en automne, alors que la disette règne dans tout l'ouest du pays, il se fait un mouvement général d'émigration vers ces districts orientaux mieux dotés de la nature.

Les Tibous ou Toubous, — c'est le nom des tribus locales, — se partagent socialement en deux groupes : d'un côté, les familles

nobles (*mainas*), menant une existence pastorale et à demi nomade; de l'autre, les agriculteurs sédentaires, qui ne s'éloignent point de leurs enneris, sont quasi attachés à la glèbe, et forment une sorte de classe inférieure.

Le voyageur déjà cité a fait, dans ce dédale de vallées pittoresques, un séjour forcé de deux mois, et il nous décrit ainsi le train de vie quotidien d'un des principaux *mainas* de la contrée : « Son activité était incroyable. Le matin de bonne heure, il allait faire la cueillette des dattes, rapportait au logis sur son épaule le produit de sa récolte, distribuait la besogne du jour entre sa sœur et son esclave, et travaillait lui-même dans sa hutte. Il se rendait ensuite aux assemblées des nobles; puis, vers une heure de l'après-midi, il rentrait chez lui, s'entretenait avec ses visiteurs et clients; après quoi, il retournait à sa plantation préparer la provende de son chameau, ou bien il venait s'asseoir à côté de nous pour raccommoder sa chemise ou son pantalon (les travaux de couture, au Tibesti, étant uniquement du ressort des hommes), à moins que des affaires ne l'obligeassent à courir encore de côté et d'autre, auquel cas souvent il ne rentrait qu'à dix ou onze heures du soir. Et à peine le croyait-on endormi, que parfois il reparaissait soudain, filant comme un trait dans la direction d'un village voisin où il y avait quelque litige à trancher; ce qui ne l'empêchait pas, le lendemain matin, de vaquer à sa besogne ordinaire. » [1]

Patients, énergiques, endurcis à tout, d'une maigreur qui ne fait que mieux ressortir les belles proportions corporelles de la race, ces Toubous sont ennemis jurés de ces fameux Touareg, qui constituent le peuple de routiers le plus redouté du désert. Eux-mêmes sont, à l'occasion, des pillards passablement effrontés.

[1] *Tour du monde* du 20 novembre 1880.

Leurs femmes, aux attaches remarquablement fines, sont, malheureusement, d'une maigreur extrême, comme les hommes, et ont des allures un peu trop masculines. Elles boivent et chiquent, paraît-il. Sous leur vêtement de peau de chèvre ou de mouton, qui est, avec la chemise bleue du Bornou, leur pièce d'accoutrement habituelle, elles portent continuellement un petit poignard dont elles jouent entre elles volontiers; au bras, elles ont jusqu'à une douzaine de bracelets de corne ou d'ivoire, sans préjudice de tortils de perles et de *cauris* au cou. Leur chevelure est arrangée en une série de tresses, dont celle du milieu, plus épaisse, leur retombe de l'occiput sur le front.

Telle quelle, la femme tibbou est sérieuse, vaillante et fidèle; peut-être ne trouverait-on pas ailleurs, je ne dis pas seulement en Afrique, mais encore dans le monde entier, une épouse plus attachée à ses devoirs. Le mari, qui voyage au loin, reste des mois entiers, des années même, absent du logis, et c'est sa moitié qui, pendant ce temps-là, se charge du gouvernement intérieur de la hutte, du soin des enfants, des chèvres et des chameaux. Elle veille à tout, conclut les marchés, s'occupe des transports, déménage au besoin. Peut-être cette indépendance absolue et le sentiment de responsabilité qu'elle engendre contribuent-ils pour une grande part à sa rigidité de mœurs singulière.

Les us et coutumes matrimoniaux, chez les Tibestiens, diffèrent un peu de ceux des autres peuples de l'Islam. La jeune fille est soumise à un stage assez long, afin de permettre au futur d'amasser de quoi suffire au ménage. Les fiançailles constituent pour elle un engagement très étroit, et qu'elle ne peut rompre, quel que soit l'intervalle qui s'écoule jusqu'à la réalisation de l'hymen; c'est au point que si le prétendu vient à mourir entretemps, sa veuve par anticipation est tenue d'épouser le frère ou le

plus proche parent du défunt, à moins que déjà il ne soit marié. Le Toubou pratique peu la polygamie; il est très rare, en tout cas, qu'un homme ait deux femmes au même endroit.

Par cette pointe rapide au Tibesti nous voici au seuil du Sou-



Danse des femmes uliabs du haut Nil.

dan égyptien, région misérable, empestée et barbare, dont la capitale est la ville de Kartoum, une création de Mohammed Ali, sise près du confluent des deux Nils, le Blanc et le Bleu. C'est par là que les hardis pionniers qui ont nom Speke, Baker et Schweinfurth, ont fourni leurs glorieuses pérégrinations jusqu'aux districts des grands lacs africains (Albert Nyanza, Victoria et Zanganika). Des types étranges de population aperçus par eux de ce côté, nous ne pouvons que parler ici sommairement. Ni le Mittou,

aux mâchoires démeublées d'incisives, aux lèvres allongées en trompe par l'addition de chevilles de bois, aux oreilles percées de morceaux d'ivoire ou de bâtonnets; ni le Bongo, aux horribles tatouages, qui, arrivé à l'âge adulte (dix-sept ou dix-huit ans), s'achète deux ou trois filles nubiles moyennant quelques fers de lance; ni le Niam-Niam à la peau couleur chocolat verni, au chef coiffé d'une toque de paille surchargée de plumes et de tridents; ni les Monbouttous, ces friands cannibales, au teint couleur de café en poudre, avec leurs femelles au tablier de feutre, toutes peintes en noir des pieds à la tête; ni les femmes uliabs, ces sauvages danseuses empanachées; ni tant d'autres, que j'omets forcément, ne méritent d'occuper une place en relief dans notre galerie.

Le haut Nil est le pays de Cocagne des aventuriers et des traitants de toute sorte, le paradis des marchands d'ivoire et des trafiquants de chair humaine. Des Nubiens, des Arabes, des Turcs, y ont installé partout des centres d'exploitation (*zéribas*), défendus par des bandes mercenaires qui les aident à faire leur négoce lucratif avec les chefs des tribus indigènes. La noble ambition de Samuel Baker, lorsqu'il s'engagea, en compagnie de sa jeune et vaillante femme, sur ce territoire coupé de centaines de cours d'eau, de marécages, de forêts et de déserts, au milieu de peuplades féroces et anthropophages, avait été de mettre un terme à cet effroyable commerce de « bois d'ébène », pour employer le sinistre euphémisme en usage. Il n'eut pas la chance de réussir dans cette partie philanthropique de sa mission; on sait du moins quelle revanche il prit sur le terrain, non moins glorieux, des découvertes géographiques.

Un autre nom, inscrit également au livre d'or des explorateurs, vient se placer de lui-même sous la plume, à propos de cette région de l'Afrique : c'est celui de Mlle Tinne, l'intrépide Hollan-

daise, la « fille de roi », comme on l'appelait à Mourzouk. Son voyage dans ces pays insalubres fut, hélas! moins heureux que celui de Baker. Presque toute sa caravane, y compris sa mère et sa sœur, succomba aux terribles fièvres locales. Elle-même, on le sait, n'échappa au fléau que pour aller, à quelque temps de là, dans une excursion à l'ouest du Fezzan, se faire massacrer par



Samuel Baker et sa femme.

ces mêmes Touareg qui nous doivent compte du sang de Flatters, cet autre martyr non encore vengé.

IV

A la lisière orientale du Soudan, dans la région des sources du Nil Bleu, le sol africain se redresse peu à peu pour former un massif pittoresque de hautes terres, qui n'est autre que l'Abyssinie. La boursouflure ne se fait pas brusquement. Aux bas-fonds de steppes et de marécages succède d'abord une série de terrasses à pente douce; puis le retroussis va s'accentuant de plus en plus, jusqu'à l'intumescence gigantesque dont les plateaux et les reliefs

rocheux, avec leur végétation tropicale et leur caractère quasi alpestre, présentent un aspect tout à fait différent de ceux que nous offre l'Afrique centrale. A l'espèce d'isolement physique dans lequel se trouve cette contrée correspondent également une ethnographie et un état politique à part.

Les habitants de ce district en partie côtier n'appartiennent ni à la race nègre, ni aux tribus hamites du Nil et du Sahara; c'est une population de souche sémitique. D'après Frédéric Müller, les Abyssiniens descendraient d'une colonie d'Himyarites (ou Homérites), peuplade arabe de l'Yémen, qui, plusieurs siècles avant notre ère, auraient franchi la mer Rouge. Ils sont en majorité chrétiens, de la secte des monophysites, ce qui ne veut pas dire que, chez eux, la culture intellectuelle soit des plus avancées. Seuls, les enfants destinés au service de l'Église reçoivent une instruction telle quelle; pour les autres, ils poussent comme ils veulent et en sauvageons.

C'est à la femme qu'incombent tous les soins domestiques, et il faut reconnaître qu'elle ne s'en met point martel en tête. Les maisons craquent de malpropreté. Ces maisons sont de simples huttes de terre et de branchages, où le vent et la pluie s'engouffrent à l'aise, et qui n'ont qu'une seule ouverture, la porte, pour laisser sortir la fumée du foyer qui flambe au milieu de l'unique pièce.

Les mariages se font à l'église, par-devant témoins; mais chacun peut avoir autant de compagnes illégitimes qu'il lui plaît. La durée normale des fiançailles est de trois mois, pendant lesquels le prétendu visite fréquemment ses futurs beau-père et belle-mère, leur apportant chaque fois un cadeau, mais sans jamais être autorisé à voir, ne fût-ce qu'un instant, celle qu'il doit épouser; ce n'est qu'en corrompant une amie ou une servante qu'il parvient quelquefois à se payer la fugitive contemplation de l'objet aimé.

Le moment de l'hymen arrêté, les garçons d'honneur, au nombre de huit, s'en vont, quelques jours d'avance, chanter, bizarrement attifés, à toutes les portes du voisinage, et chacun de leur faire, en retour, son menu présent : libéralité toute forcée, du reste, car



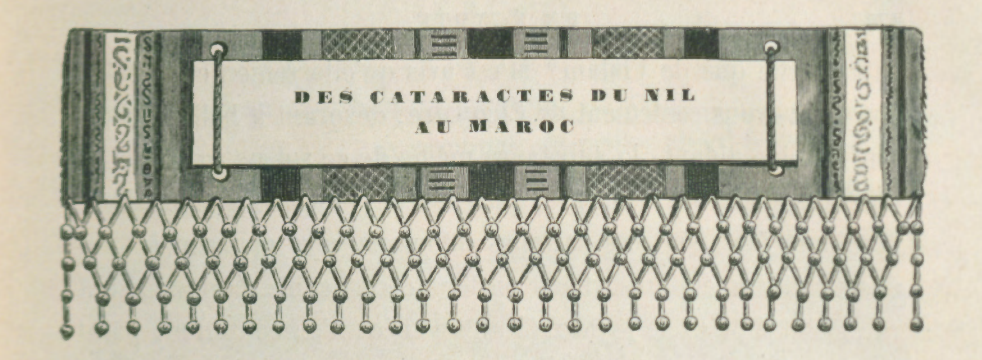
Femme mttou. Jeune fille du haut Congo. Abyssinienne.

les réfractaires s'exposeraient à se voir piller de fond en comble.

Si la noce a lieu dans la famille d'un chef, elle est toujours précédée d'une bombance monstre, à laquelle prend part une foule immense dans les rues du village ou de la ville, et la journée se termine par des danses. Le lendemain, qui est spécialement la fête du fiancé, des hommes armés donnent le spectacle d'un combat simulé ; après quoi, l'épouseur est reçu dans la hutte du beau-père, et conduit à un siège d'honneur, où il reste, une heure durant, dans une rigide immobilité, son long manteau ramené sur le nez et la bouche, tandis qu'accroupis à ses pieds, comme des esclaves, parents, amis, connaissances, conservent la même attitude de sphinx. Ensuite se fait le festin, accompagné de

musique et de chants. Le repas terminé, les conjoints sont conduits dans une pièce à part, et là, s'approchant l'un de l'autre, ils se tendent la main sous le voile ; le mari prend alors sa femme par les épaules, l'amène au dehors pour que tous ses amis la contemplent, puis lui-même rentre dans la hutte pour y recevoir, des parents de l'épousée, les cadeaux en usage. Deux jours après, les garçons d'honneur se réunissent de nouveau pour jurer que, sans cesse et toujours, ils traiteront en frères la jeune femme, et que si, d'aventure, elle tombe dans le besoin, ils lui fourniront le boire et le manger.





CHAPITRE X

Au pays des Pharaons. — Fantaisies de khédives. — Types d'Égyptiennes. — La fellah. — Tripoli et l'oasis du Fezzan. — Les femmes touareg. — Dans la Tunisie; les femmes arabes et les femmes berbères. — Le droit musulman en Algérie. — Les danseuses de Biskra. — Au Maroc.

I

Sans nous attarder auprès des Nubiens, qui ne sont qu'un rameau oriental de cette race foulah que nous avons déjà étudiée au Soudan, descendons la vallée moyenne du Nil jusqu'aux premières cataractes du grand fleuve. Là, près d'Assouan, nous entrons dans la classique Égypte. Détournons, pour l'instant, nos yeux de ces reliefs grandioses du passé que tant de plumes magistrales ont décrits; c'est ailleurs que nous devons regarder. Pauvre vieille terre des Pharaons! Misère et douleur, voilà, depuis bien des siècles, sa devise. Sa décadence, qu'on voudrait enrayer, ne

date-t-elle que de l'Islam? M'est avis qu'elle remonte au delà. Souvenez-vous seulement de Cléopâtre, dévorant à belles dents, son Antoine aidant, la substance même de ce sol nourricier. Les khédives modernes n'ont pas, que je sache, l'appétit plus modeste. Pour une fantaisie, ces satrapes ottomans vous épuisent à fond des provinces entières. Sans parler de ce navire féerique, tout ruisselant d'or et de joyaux (les Ptolémées n'en connurent point de pareil), que le fastueux Ismaïl fit construire tout exprès, à l'époque des fêtes d'inauguration du canal de Suez, pour promener l'impératrice Eugénie sur le Nil, je me contenterai de rappeler l'orgie de luxe où, cinq ans plus tard, en février 1874, se vautra, — c'est le mot juste, — le pacha en question. C'était à l'occasion du mariage de sa fille favorite Zenab. Le déploiement de splendeurs fut tel, que toutes les magies des Mille et une Nuits en furent éclipsées. Diadèmes, couronnes, bracelets, ceintures, colliers, agrafes, tout cela plut à verse, avec les diamants. Deux cent mille curieux se brûlèrent les yeux à contempler ces magnificences, sans songer que chaque scintillement de pierrerie était une larme chaude de Fellah. A peu de temps de là, Zenab l'enfant bien-aimée mourut, et, en retour de tant de pierres précieuses engrangées littéralement à la pelle, le bon Ismaïl fit distribuer des dattes à son peuple, et la plèbe du Caire de se pâmer d'allégresse.

J'oubliais de dire que, pour rehausser l'éclat de ces noces, on avait consumé la bagatelle de deux cent mille bougies, et arrosé les avenues avec de l'eau de rose.

La femme arabe, en Egypte, reproduit le type déjà retracé par nous en son lieu. Une main fine, un pied élégant, une grâce de démarche naturelle, un peu altérée par ce balancement particulier de la hanche que les Arabes appellent *ghoung*, un regard fascinateur et profond, tour à tour brûlant de fièvre ou noyé dans

une moite vapeur, tels sont les attraits qui se laissent démêler à travers le tissu ondoyant du *yachmak*.

La Nubienne, elle, se reconnaît de prime abord à sa poitrine toute dorée, aux anneaux massifs de métal qu'elle a au nez et aux

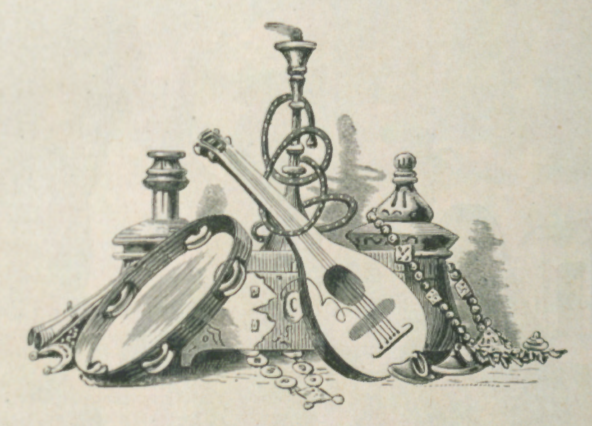


Femme fellah.

lèvres, et à l'attirail de bijoux et de menues pendeloques dont toute sa personne est chargée. Même luxe de joaillerie ou de quincaillerie chez la bouquetière abyssinienne, de Massaoua ou de Gondar, qu'on voit, du matin au soir, arpenter les rues en quête d'amateurs pour son odorante denrée, et chez l'almée qui chante ses romances en plein vent (*mauâls*), en s'accompagnant d'un tambour de basque.

Quant à la *Fellah*, cette paysanne infortunée entre toutes, son

unique bien, souvent, c'est, avec la chemise de coton bleu qu'elle a sur le corps, la cruche à anses qu'elle se met sur la tête. Naguère encore les huissiers du fisc allaient jusqu'à la dépouiller des anneaux qu'elle portait aux oreilles et jusqu'à lui prendre le chaudron de son foyer. Cette paria n'en est pas moins une créa-



Instruments de musique et ustensiles égyptiens.

ture charmante au possible et d'une perfection de formes enchanteresse : teint couleur bronze clair, front étroit et bas, mais plein d'expression, œil noir, bien fendu, inondé de lumière ; corps trop maigre, malheureusement, et bouche un peu grande.

II

La province turque qui avoisine, à l'ouest, l'Egypte, c'est, on le sait, la Tripolitaine. Là, nous trouvons, entre autres éléments de population, d'abord l'habitant primitif de souche berbère, métis sémito-nègre qu'on nomme Tebou, et enfin l'Arabe libre. De ces indigènes, les uns sont sédentaires, les autres nomades. Au premier groupe se rattachent principalement les Fezzanais, qui occupent la grande oasis de palmiers dont Mourzouk est la capitale.



Égyptiennes en voyage.

De nombreux voyageurs modernes, Barth, Rohlfs, Richardson, Barry, Nachtigal et autres, nous ont fait à l'envi le portrait des femmes du Fezzan. Toutes jeunes, elles acquièrent, paraît-il, une ampleur de formes extraordinaire, qui, jointe à leur stature exiguë, les transforme sur le tard en de vraies boules. Leur unique pièce d'habillement est le *bourakan,* qu'elles s'enroulent autour du corps, en l'attachant d'une manière quelconque. Elles vont ou pieds nus, ou chaussées de sandales en brins tressés de palmier. Malgré cette toilette assez primitive, elles ont, elles aussi, un amour effréné des hochets de métal, et ne manquent jamais de se frotter les cheveux de beurre fondu, genre de pommade qui, la poussière du désert aidant, forme sur leur tête un enduit agglutiné à souhait. Nonchalante, légère, déréglée dans ses mœurs, la Fezzanaise présente, en somme, un contraste achevé avec la femme toubou dont j'ai eu occasion de parler ci-dessus, et aussi avec la Touareg, sa voisine de l'ouest, dans le Sahara.

Ces Touareg, ou Imoschachs, sont des Berbères nomades qui détiennent toutes les oasis situées entre le littoral de la Méditerranée et les pays nègres du centre. Il y a parmi eux des tribus de sang noble et d'autres serves, soumises à celles-ci. A cette constitution aristocratique correspond un état social de la femme essentiellement différent de ce qu'on trouve chez les Arabes et chez les autres peuples de l'Afrique. Entre les deux sexes, il y a presque parité absolue; l'épouse gère elle-même son avoir, et s'occupe presque exclusivement de l'éducation des enfants. Dans les conseils, elle donne souvent son avis, et ce qui démontre pardessus tout combien grande est son influence, c'est qu'en dépit de la loi de Mahomet, qui autorise la polygamie, le Touareg, musulman de religion, est resté monogame.

Il est rare, chez ces tribus du désert, que l'homme se marie avant trente ans, et la jeune fille avant sa vingtième année. Le

Touareg, il est vrai, répudie sa femme, comme un simple Turc, lorsque, à tort ou à raison, il croit avoir des motifs de le faire ; mais il a la générosité de n'introduire dans sa tente une nouvelle ménagère que lorsqu'il a réglé le sort ultérieur de la première.

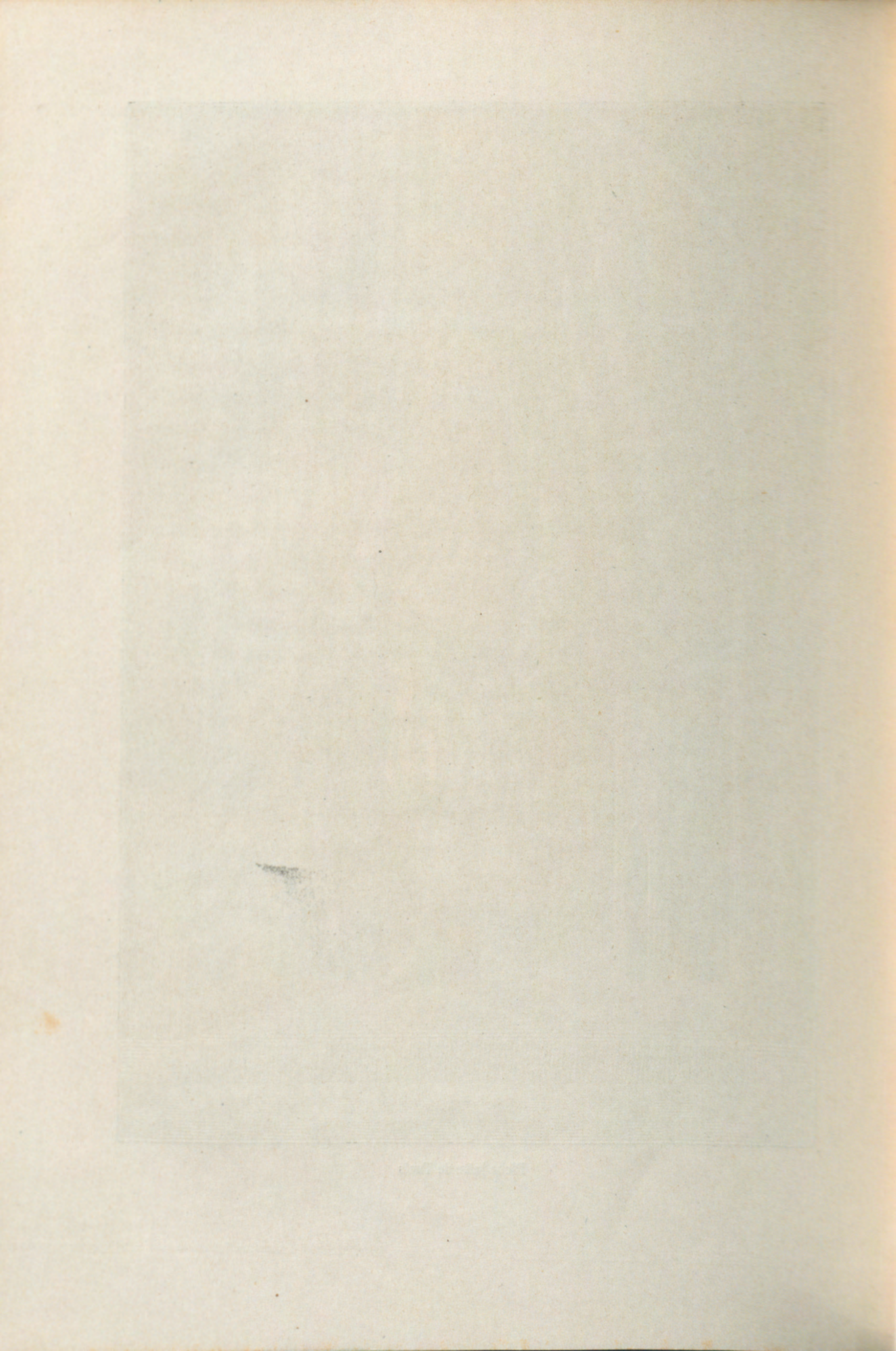
La femme touareg, qui reste longtemps jeune et fraîche, contrairement encore à l'Arabe, s'habille d'étoffes de cotonnade blanche qu'elle plisse aux hanches par une longue ceinture de laine rouge ; par là-dessus elle revêt une sorte de pallium de couleur ou rayé ; pour chaussures, des sandales en peau de chameau. Quelques anneaux et tortils de fausses perles complètent son costume.

Les Arabes nomades du nord de l'Afrique et du Sahara ont conservé les traits physiques de leurs ancêtres, à moins, ce qui arrive fréquemment, qu'ils ne soient mélangés de sang berbère ou de sang nègre. L'organisation de leurs tribus repose tout entière sur la famille. Rappelons qu'au point de vue social il s'est développé chez eux une triple espèce d'aristocratie : celle de la naissance (*chérifs*), celle du sabre (*djouads*), et celle de la religion (*marabouts*). Pour avoir rang parmi les *chérifs* ou nobles de naissance, il faut prouver qu'on descend en ligne directe de Fatima, la fille du Prophète, celle qui épousa Ali, le quatrième calife. Quelque difficulté que paraisse offrir, à première vue, cette démonstration généalogique, on ne saurait croire la quantité de chérifs qui existent.

Foncièrement polygames, les Arabes sont loin, je l'ai dit, de traiter leurs femmes aussi bien que les Berbères, ces primitifs possesseurs de l'Afrique. C'est sur elles que retombe le fardeau de toutes les besognes : elles tissent la tente, la couverture du cavalier, celle de sa monture, le burnous, tout enfin. Leur unique garantie d'avenir, c'est leur beauté, grâce à laquelle elles peuvent espérer de captiver plus ou moins longtemps leurs seigneurs



Riche juive de Tunis



et maîtres; par malheur, ce talisman est une peau de chagrin qui s'use vite. Il est vrai qu'une Arabe en pleine floraison est tout ce qu'on peut voir de plus accompli, un véritable régal de dieu, avec les tons dorés de son visage, le ruissellement de sa



Femme arabe de Tunis.

chevelure noire aux phosphorescences fantastiques, le feu enivrant de ses yeux sombres aux longs cils veloutés, et sa taille d'une souplesse indicible.

III

Reprenons à présent notre marche vers l'ouest. A Tunis aussi

bien qu'à Alger (quoique politiquement distincts, les deux pays, ethnographiquement, ne se peuvent séparer), le type féminin le plus intéressant, c'est la Juive. Avec sa richesse de formes et ses vêtements aux couleurs voyantes, c'est elle qui attire tout d'abord le regard de l'étranger. Les autres éléments de population sont, dans les villes, les Mores et les Arabes, et dans les montagnes, les Berbères, qu'on désigne ici, quoique improprement, sous le nom de *Kabyles*.

Entre l'Arabe et le Kabyle, tant de l'Algérie que de la Tunisie, le contraste est des plus frappants. Le premier a les yeux et les cheveux noirs, le visage ovale, un long cou; le second a la tête carrée, plus enfoncée dans les épaules, et souvent l'œil bleu et les cheveux roux. L'Arabe se couvre la tête, et aussi les pieds, quand il le peut; le Kabyle va nu-pieds, le chef découvert, et porte une longue chemise de laine avec un burnous déguenillé et crasseux, héritage de son père et de son grand-père. L'Arabe vit sous la tente et voyage au loin; le Kabyle a une demeure quelconque et est sédentaire. L'un a horreur du travail; l'autre, endurant et actif, estime que la paresse est une honte. Tandis que le premier ne cultive le sol que lorsque la nécessité l'y contraint, et préfère mener paître ses troupeaux, le second défriche ses vallées, exerce avec une égale ardeur divers métiers, tels que ceux de forgeron, de mineur, et de... faux-monnayeur. L'Arabe accepte le prix du sang; chez le montagnard de la Kabylie, tout meurtrier doit périr. L'Arabe, à l'occasion, se laisse battre, le Kabyle jamais.

La femme kabyle diffère également de l'Arabe. Au physique, elle a le nez camus et un peu retroussé, le menton arrondi et fuyant, le corps bien musclé, les extrémités fines; malheureusement, elle vieillit vite, elle aussi, et prend de bonne heure un embonpoint excessif. Chose à remarquer, la couleur des cheveux varie chez elle du blond clair au noir foncé.

La propreté n'est point, tant s'en faut, la qualité dominante de la race; rien de plus dégoûtant que l'intérieur de ces huttes berbères, réduits étouffés, et sans autre ouverture que la porte, où neuf et dix personnes à la fois logent en promiscuité avec les ani-



Femme nomade de Tunis.

maux domestiques, dormant enveloppées dans d'immondes guenilles sur la terre nue, les paillassons étant une rareté. En revanche, les deux sexes ici travaillent ferme. Les femmes allaitent leurs nourrissons jusqu'à l'âge de cinq ans parfois. Le temps de la moisson venu, elles s'assoient en cercle, et battent l'épi en cadence à l'aide d'un maillet de bois à peu près de la forme d'une bouteille à vin. D'autres égrugent le grain sous l'œil d'un surveillant vêtu seulement d'un tablier et d'un chapeau de paille

gigantesque : scène rustique, à laquelle le décor environnant, — dans le fond des montagnes fantastiques noyées d'une vapeur d'azur, au premier plan des buissons fleuris d'aloès et de cactus, — ne laisse pas que de prêter un certain charme. Ces femmes kabyles déploient surtout une adresse inouïe dans le maniement de leurs lourdes et énormes cruches, au cul si étroit que, posées à terre, elles ne tiennent pas debout. Des fillettes de douze ans au plus manœuvrent comme en se jouant ces vases monstrueux.

Chez les Kabyles, l'ensemble de toute une famille, d'une parenté, porte le nom de *karouba*. Chaque karouba, partie constituante d'un village, d'une communauté (*dehera*), choisit parmi elle un chef ou *dhaman*, qui a, en quelque sorte, l'avouerie de ses intérêts. Plusieurs *deheras* réunies composent un *ark*. Quant au chef de la tribu (*amin el oumena*), il est nommé directement par la France.

L'accord le plus parfait est loin de régner dans ces divers groupes, où l'on se chamaille presque à tout propos. Le Kabyle achète sa femme : c'est le droit musulman, appliqué aujourd'hui encore en Algérie, en vertu de l'acte de 1830 qu'on appelle la « Capitulation d'Alger », et par lequel nous nous sommes engagés à respecter la religion, les lois et les usages de la population indigène. La naturalisation seule aurait la vertu de soustraire un Musulman ou une Musulmane aux conséquences des prescriptions du Coran ; mais c'est là, on le sait, une faculté dont les Algériens n'usent guère ; ils croiraient commettre une apostasie.

Si, dans les montagnes, le train de vie manque de charme et de variété, certaines villes des oasis, en revanche, présentent toutes sortes de distractions et de plaisirs. Telle est, par exemple, Biskra, qu'on a surnommée « le Paris du désert. » Cette charmante localité, enfouie dans ses bouquets de palmiers, est comme

un coin paradisiaque après lequel aspire ardemment tout indigène, nomade ou non, qui remonte vers l'*Oued-Rhir,* en revenant de l'aride Sahara. Un des attraits les plus renommés de cette jolie sous-capitale, qui commande la route de deux autres oasis fa-



Femmes kabyles.

meuses, celles de Tougourt et d'Ouargla, ce sont ses danseuses, les *Naïlijahs.*

Ces *Naïlijahs,* filles de la tribu nomade des Ouled-Naïl, ne passent point pour de farouches créatures; elles vont toutes le visage découvert, surchargées d'une profusion de bijoux, et leur chevelure retombant en flots désordonnés sur leur sein nu, aux tons de bronze mat. Il faut voir ces resplendissantes et accortes baya-

dères s'abattre comme une volée d'oiseaux dans quelque café arabe de la ville, y déguster, pour ranimer le feu de leur inspiration, le noir breuvage qu'on s'empresse de leur servir; puis, tout à coup, prises d'un frétillement, entamer leur danse caractéristique. Ce n'est d'abord qu'une sorte de frisson qui, leur montant des pieds



Arabe algérienne.

à la tête, secoue leur corps délicat et souple; mais bientôt la fureur les saisit; on dirait de bacchantes affolées; elles tournent et tordent leurs membres comme si elles voulaient se les disloquer. La plupart ont à peine quatorze ou quinze ans. Ce genre de danse africain date de loin, car Juvénal, dans ses *Satires,* parle déjà de « ces jeunes filles de Gadès » qui faisaient, par leurs trémoussements et leurs voltiges (je ne rends pas l'expression latine), les délices des Romains de son époque :

. . . . Ut Gaditana canoro
Incipiat prurire choro, plausuque probatæ
Ad terram tremulo descendant clune puellæ.

Si, maintenant, nous passons au Maroc, nous y retrouvons le même contraste, et nous pouvons presque dire le même anta-

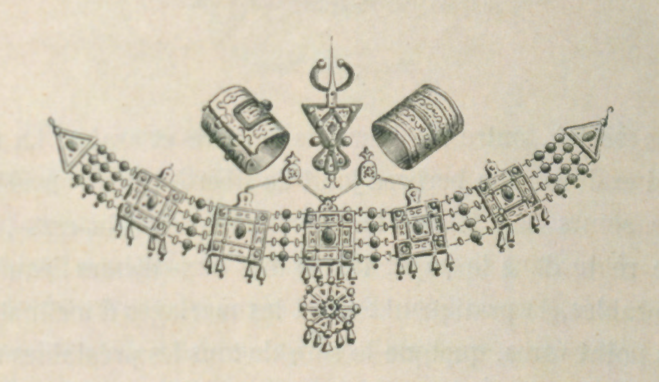


Moresque du Maroc.

gonisme social, entre les éléments berbère et arabe. La femme marocaine de souche berbère jouit de libertés plus considérables que ses sœurs de l'Islam. La monogamie est, du reste, à peu près de règle dans le pays; les Arabes eux-mêmes, sauf quelques notables, la pratiquent : aussi les mariages d'inclination ne sont-ils point rares, quoique le soin de tous les préalables reviennent ici également aux parents. Et non seulement la jeune fille sort sans voile, mais encore on ne peut pas dire que le fiancé

l'achète; car la somme qu'il verse au futur beau-père sert purement et simplement aux frais de toilette et de parure de l'épousée. Une fois grandes, les filles secondent leurs mères dans les travaux domestiques, tandis que les garçons adultes vont travailler aux champs ou mènent paître les bêtes. Chaque famille a sa tente particulière, faite d'étoffes de poil de chameau et soutenue par un double pieu. Quand vient la saison froide, on rabat jusqu'à terre ces pièces de tenture, que l'été, au contraire, on relève pour laisser l'air circuler dans la tente. Cet habitacle comprend, du reste, deux compartiments, l'un pour les parents, l'autre pour les enfants, arrangement de convenance qu'on ne retrouve pas, d'habitude, chez les autres habitants du désert. Les femmes, en outre, sont bien traitées; une des formules de la politesse marocaine est celle-ci, adressée à l'homme qui se marie : « Puisse ton épouse peupler ta tente! » Et à celui qui vient de perdre sa femme, on dit : « Contiens ta douleur, Dieu te dédommagera de cette perte. »

Les Marocaines sont, pour la plupart, belles et bien faites; les Juives surtout, à cet égard, jouissent d'un renom tout spécial, et on les recherche fort dans les harems de Constantinople.





CHAPITRE XI

Condition de la femme hellène; la Grecque de Péra. — Les Albanaises, les Roumaines et les Madgyares. — Mœurs serbes et monténégrines. — La société russe; le pope, le *mir*. — Les étudiantes de Saint-Pétersbourg. — La Polonaise. — En Scandinavie. — A travers la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse. — Types féminins du monde latin. — Mot final.

I

Il ne nous reste plus, pour achever notre tour du monde féminin, qu'à pousser une rapide reconnaissance à travers les divers États de l'Europe. De la côte africaine que nous venons d'atteindre, nous n'avons qu'à franchir de biais le grand lac méditerranéen pour aborder, sans plus d'encombre, aux rivages lumineux de l'antique Hellade.

Il est quelquefois fâcheux de descendre d'aïeux trop illustres; tel nom d'ancêtre est lourd à porter pour le petit-fils; les peuples aussi bien que les individus peuvent en

faire l'expérience. Nous resterons, s'il vous plaît, sur cette réflexion, de peur de nous laisser entraîner à des milliers de lieues de notre sujet. Aussi bien la Grèce moderne est-elle ce que les siècles l'ont faite, une nation rendue sauvage par les ténèbres d'une longue oppression, qui n'a encore retrouvé qu'une lumière de reflet, et que le souvenir de clartés radieuses rend impatiente de ce demi-jour.

Le type féminin diffère ici, selon que l'on considère l'Hellène pure, l'habitante du petit royaume que l'on sait, ou bien la Grecque des îles, ou encore celle qui habite là-bas, sur la Corne d'Or, le quartier chrétien de Péra. Il y a aussi fort à distinguer entre la Grecque du nord et sa sœur du Péloponèse. L'une subit un joug marital bien plus dur que l'autre. Une famille d'Athènes forme un cercle étroitement serré, dont tous les membres demeurent côte à côte, visant sur place positions et fortune. Le Péloponésien, au contraire, envoie le plus tôt possible ses enfants à l'étranger. Dans les îles, le lien familial est encore plus lâche; la vie est dure, exposée aux aventures de toute sorte; la menace des hommes et des éléments presque permanente : de là une modification dans le type physique et moral, un tempérament plus résistant et plus fier, avec un certain romantisme d'allures et d'humeur qui prend volontiers couleur d'héroïsme.

Somme toute, dans la Grecque de nos jours, il y a encore beaucoup de l'Orientale. Son rôle social est très effacé; c'est le mari qui domine au foyer; il est pour elle « le maître », et, devant ses gens, elle ne l'appelle jamais autrement. Comme l'Orientale, elle doit le servir à table : je parle ici, bien entendu, de la femme prise dans les classes populaires, car c'est là qu'est, par-dessus tout, notre critérium. Cette subordination va même si loin que, lorsque le mari roule une cigarette, la ménagère, spontanément, doit lui tendre l'allumette ou le charbon. Dans les provinces septentrio-

nales, où vit une population belliqueuse et où chaque maison est un petit arsenal, c'est encore à la femme que revient le soin de tenir les armes en état. En revanche, il n'est point de pays où les affections mutuelles entre membres de la même famille soient



Femme d'Argos. Corinthienne. Spartiate.

plus développées qu'en Grèce; l'étranger est frappé dès l'abord de ce côté tout patriarcal des mœurs. Jamais une veuve ne reste aux prises avec le besoin; le fils considère comme son devoir de nourrir sa mère, et s'il est hors d'état de le faire, il se trouve toujours un parent pour se charger de ce soin à sa place. Même sollicitude du frère pour sa sœur, tant que celle-ci ne se trouve pas mariée; ce n'est que lorsqu'elle est enfin pourvue qu'il songe à s'établir à son tour. C'est sans doute pour cette raison qu'on rencontre en Grèce si peu de vieilles filles; quiconque a voyagé dans le pays a remarqué ce fait.

La femme grecque est presque toujours une belle et gracieuse créature; témoin, par exemple, ces Moréennes du Taygète, avec leurs yeux bleus et leur abondante chevelure d'or qui ruisselle de toutes parts sitôt qu'elles dénouent le mouchoir de couleur qui couvre leur tête; — malheureusement, je ne connais pas de gazelle plus farouche; c'est à peine si elle ose vous souhaiter un furtif bonjour. La jeune fille, étroitement confinée entre les quatre murs du logis paternel, n'a presque point d'échappées vers le monde du roman et du rêve. Il est rare de voir un prétendant présenter directement sa demande; c'est, d'ordinaire, comme chez nous, un parent ou un ami qui fait la démarche. Il arrive parfois, notamment à Chio, que l'on fiance l'un à l'autre des enfants encore en bas âge, ou même à naître. En certaines provinces, la condition indispensable pour obtenir la main d'une jeune fille, c'est d'avoir rendu de signalés services à son père : une manière comme une autre de faire de l'hymen un marché. En Messénie, en Laconie, la mariée ne reçoit point de dot de sa famille; c'est à l'épouseur, au contraire, d'en fournir. Dans le nord, d'ailleurs, ainsi que dans les îles, la dot consiste rarement en espèces sonnantes ou en immeubles clos; elle se compose habituellement de tant de pieds d'oliviers ou de citronniers dont le couple a la jouissance usufruitière.

La Grecque de Péra représente, je l'ai dit, un type à part, fashionable et mondain, qui forme un contraste quasi absolu avec celui de sa congénère de l'archipel Égéen ou du continent. Elle se pique de parler avant tout le français, et professe, comme toute Levantine, un engouement irréfléchi et de commande pour les modes et les usages de Paris : c'est, dans ce petit cercle, le bon ton et le bel air. Elle ne touche du reste jamais un livre : ses beaux yeux ont bien autre chose à faire; elle passe ses journées dans le *schahnichin,* sorte de véranda ou plutôt de cabinet-serre,

formant saillie sur les demeures levantines, et là, trônant comme une reine, elle passe la revue de ses adorateurs. Son existence entière, on peut le dire, s'écoule dans ce petit castel à jaser de tout et de rien.

Toute petite, elle s'y est oubliée du matin au soir à *reluquer*, — c'est le seul mot vrai, — les batteurs de pavé, tous plus ou moins drôles, les *types*, comme elle dit elle-même, à l'imitation de l'argot parisien, qui s'en vont lorgnant le vitrage de tous les *schahnichins* de Péra; devenue plus grande et plus belle, loin de renoncer à ce passe-temps de fillette espiègle et moqueuse, elle s'y attache, au contraire, avec une passion toujours plus intense, évinçant à plaisir les soupirants, ou bien se trouvant évincée par eux, jusqu'au jour où, mariée pour de bon, elle entame la seconde partie de sa vie. Cette seconde étape se passe, comme la première, dans le *schahnichin*. Quoique matrone désormais, notre Levantine ne renonce point, croyez-le, aux blandices de la vanité et de la coquetterie; plus que jamais, elle veut voir et être vue. Elle a sa cour plénière de sigisbées, d'amis de la maison, qui, tous les jours, lui viennent débiter à l'envi leurs fadeurs. Vieille enfin, et sevrée des adorations d'autrefois, elle ne déserte point pour cela son observatoire favori, ce coin vitré qui résume à ses yeux le monde entier. La langue toujours alerte, elle se rattrape sur la médisance; elle excelle à trahir en petit comité les mystères des *schahnichins* d'alentour; elle sait quelle est la fenêtre qui est le point de mire de prédilection des beaux cavaliers ou des grotesques toujours foisonnant comme au temps passé, et Dieu sait si elle daube, et en termes de plus en plus acérés à mesure qu'elle se sent davantage dédaignée, sur les jeunes et audacieuses Pérotines qui se permettent de gravir à leur tour la pente ensoleillée et fleurie dont elle redescend le contre-versant. Son dernier regard, en mourant, sera en-

core pour la fenêtre magique du boudoir-échauguette où elle a vécu.

Les Albanais ou Arnautes, qui eux-mêmes se nomment Skipétars, sont un peuple autochtone de cette péninsule des Balkans, où nous pénétrons tout d'abord en franchissant la frontière nord de la Grèce. La civilisation, aujourd'hui encore, semble n'avoir eu que peu de prise sur eux; ils n'ont que des traditions, et point de lois; ils ne constituent pas un État, mais seulement une agglomération de tribus restées aux deux tiers primitives. Le droit de la force prime tout à leurs yeux. Cette société semi-chrétienne, semi-musulmane, de pâtres et de guerriers pillards ferait assez bonne figure en Afrique; en Europe, elle jure quelque peu. Des femmes à peu près esclaves, et qui trouvent leur esclavage naturel, voilà ce qu'on y trouve au point de vue social qui, ici, nous occupe.

Ces farouches porteurs de fustanelles pratiquent la *vendetta* avec un effroyable lyrisme. Pour une tache faite à l'honneur de l'un d'eux, les meurtres vont succédant aux meurtres, et des générations entières sont parfois exterminées de la sorte. La vengeance n'est pas seulement un droit, c'est une obligation. Un membre d'une famille a-t-il été tué, c'est au plus proche parent de la victime qu'incombe le devoir de tirer satisfaction du meurtre; si le coupable se dérobe à son sort par la fuite, l'exécuteur s'en prend à celui qui lui tient de plus près par le sang. On voit ce que peut être, dans ces conditions, la vie sociale chez les Albanais.

Les femmes des districts montagneux du nord manquent essentiellement de grâce et d'attrait; elles sont grossièrement charpentées et ont des traits rudes et masculins. Dans le sud du pays, elles se rapprochent un peu plus du type grec; néanmoins, elles

sont rarement belles. Le fond de leur costume est un long surtout à ceinture et sans manches, avec un fichu et une courte veste plus ou moins ornée de broderies; pour coiffure, un fez ou un simple



Roumaine.

mouchoir. Leur misérable et soucieuse existence de haines et de labeurs s'écoule dans une pauvre hutte de cailloux, où, du matin au soir, elles s'occupent à tisser ou à tresser de la paille; seulement, quand les hommes partent en guerre, elles ne manquent jamais de les accompagner; ce sont elles qui emportent les blessés et renouvellent, au fur et à mesure, la provision de poudre.

Un autre type, tout différent, des régions orientales de l'Europe, c'est la Roumaine. Comme la Levantine, la femme du monde, à

Bucharest, ne songe qu'à copier la Parisienne. Sensuelle, nonchalante, coquette au possible, elle vit surtout dans son boudoir, dont les étagères, surchargées de mille riens précieux, rappellent ces intérieurs féminins de l'extrême Orient dans lesquels nous avons jeté un regard. La capitale de la Roumanie a gardé d'ailleurs, extérieurement, le cachet oriental. Les rues sont sales, tortueuses, pleines de fondrières et de flaques d'eau croupissante. L'été, la poussière y est inimaginable; on dirait d'un grand village mal tenu.

En revanche, le parc de Kisselew, sis à quelques pas de la barrière Podu-Mogoscheu, rendéz-vous du monde fashionable, présente vraiment un très bel aspect. Tout cela n'empêche pas d'ailleurs que la Roumaine, tant de la ville que de la campagne, ne soit, physiquement, une superbe créature, dont le développement corporel, très précoce, rappelle l'antique souche romaine dont elle est issue. La paysanne surtout, avec son costume pittoresque, est un type achevé de grâce et de beauté. Celle-ci, de plus, est, de sa nature, poète et musicienne; seulement ses chants sont presque toujours empreints d'une sorte de tristesse languissante et plaintive, qu'on retrouve également dans la danse nationale de ce peuple (*hora*), danse aux mouvements si uniformément rythmés, avec des répétitions de figures si mélancoliques, qu'un étranger ne peut y assister sans se sentir atteint d'une vague somnolence. La superstition joue aussi un grand rôle dans la vie des Roumaines; la naïve fille des champs n'est point seule à croire à l'existence des sorcières, et à aller solliciter de quelque sibylle édentée un talisman pour captiver l'homme qu'elle aime; plus d'une boyarde donne non moins cordialement dans ces pratiques.

La paysanne madgyare, cette proche voisine de la Roumaine, mérite aussi son petit coup de pinceau. Saine et robuste avant

tout, elle semble frappée à l'effigie des immenses steppes où sa vie s'écoule. On connaît son accoutrement pittoresque : une courte robe plissée; par-dessus, un tablier et un étroit corsage, avec un fichu de toile blanche; un petit bonnet, ou simplement un mou-



Jeune fille madgyare.

choir flottant. Le mariage, en terre hongroise, ne se fait qu'après consultation des parties qu'il s'agit d'unir. Quelques jours avant la noce, les deux garçons d'honneur du prétendu vont inviter amis et voisins. Le moment venu, les deux cortèges, celui de la jeune fille et celui du jeune homme, défilent séparément pour se rejoindre à la porte de l'église. Tout le monde arbore force fleurs

et rubans. L'hymen célébré, a lieu le repas, auquel assistent les notabilités de l'endroit; puis on se met à danser la *csardas,* pas national où s'affirme par de sauvages tournoiements le tempérament impétueux du Madgyare. La nuit tombe ensuite sur la vaste lande redevenue solitaire, et le silence n'est plus troublé que par les accents mélancoliques et voilés du chant d'amour que nous répète le poète Petœfy, et où s'associent dans une même vision les splendeurs mystérieuses du steppe et le sourire enivrant de l'amante adorée.

II

Abordons à présent ce grand monde slave, aux types multiples, singuliers, presque énigmatiques, et dont l'expansion paraît effrayante. Il se divise en deux grands groupes, celui du sud et de l'est, et celui de l'ouest, comprenant ensemble une infinité de peuples divers : Serbes, Monténégrins, Bosniens, Bulgares, Croates, Rasciens, Slavons, Wendes, Dalmates; puis toutes les Russies, la Grande, la Petite, la Blanche; puis enfin les Tchèques, les Moraviens, les Slovaques, les Polonais, les Obotrites, les Polabes... encore ne les nommons-nous pas tous.

Un trait commun à presque toutes ces nations slaves, c'est l'organisation patriarcale de la famille, et, par suite, un état plus ou moins subordonné de la femme. Chez les Serbes, le groupement de plusieurs familles forme ce qu'on appelle une *zadrouga,* ayant à sa tête un *domatschin* élu, dont l'épouse, la *domatchiza,* est l'éducatrice en titre des enfants et a charge de surveiller les jeunes filles. Ce *domatschin,* qui, en beaucoup de pays, porte le nom d'*hospodar,* jouit ordinairement d'une très grande considération. Les membres de la zadrouga lui baisent la main; à table, on lui réserve la place d'honneur et le meilleur morceau, et, à son entrée dans la hutte, tout le monde se lève. De plus, on ne fume

jamais devant lui qu'avec sa permission, et tant qu'il n'est pas arrivé, musique et danse ne peuvent commencer.

Une autre particularité des mœurs serbes, c'est l'espèce de nœud sacré d'amitié par lequel se lient deux individus du même sexe.



Monténégrine.

Cette sorte de fraternité se nomme, entre jeunes filles, *prosestrimstwo,* et, entre jeunes hommes, *probatimstwo;* elle se scelle par un serment fait sur Dieu et saint Jean, et malheur à celui des contractants qui viendrait à se parjurer! Malgré cela, la femme serbe est dans dans une condition sociale assez inférieure, soumise au baise-main envers son mari, tenue de se lever à son approche, et obligée de le servir à table. On la marie sans la consulter, et un des rites de l'hymen est ce barbare procédé de

l'enlèvement, dont nous avons parlé à plusieurs reprises. L'usage veut que, le lendemain de la noce, au matin, la jeune épouse (*mlada*), accompagnée de ses amies d'enfance, se rende cérémonieusement au ruisseau ou à la fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Elle porte, à cette occasion, un genre de coiffure particulier, formé de fleurs naturelles et artificielles, ainsi que de plumes de paon, assujetties à une énorme couronne de carton qu'elle s'attache par des rubans sous le menton. Tous les jours de fête, jusqu'à ce qu'elle soit devenue mère, elle exhibe cette bizarre parure.

La femme serbe n'est pas ce qu'on appelle une beauté; chez la paysanne, particulièrement, les membres sont un peu forts, la taille est un peu épaisse; mais l'œil, brun, a beaucoup d'expression, et la chevelure, noire, est une vraie merveille.

De toutes les femmes slaves, la plus mal traitée est certainement la Monténégrine; elle n'est, au logis, ni plus ni moins qu'une servante, et même souvent une bête de somme. Les labeurs les plus durs, les rebuffades les plus indignes, voilà son lot quotidien. Pendant que le seigneur et maître se prélasse en fumant son tchibouk, la ménagère transporte le bois de chauffage et les ais, puis, pour surcroît, se charge du fusil quand il ne plaît plus au mari de le porter. Celui-ci a un tel mépris pour elle, qu'il lui défend absolument de se montrer lorsqu'il a du monde. Le hasard veut-il qu'elle se rencontre sur le passage d'un de ses hôtes, il la renie ou s'excuse en disant : « Ne faites pas attention, c'est ma femme. » Jamais, bien entendu, il ne sort avec elle. Chacun se rend de son côté à l'église, et si un fils de la Montagne-Noire s'avisait de paraître en public avec sa moitié, ce serait le comble du ridicule. Quoique abreuvée d'humiliations et de mauvais procédés, la Monténégrine n'en est pas moins, aujourd'hui

encore, l'acolyte fidèle de son époux lorsqu'il va en guerre; c'est elle qui l'approvisionne de vivres, qui porte les munitions, et maintes fois, paraît-il, elle a pris sa part héroïque de la lutte. Assez jolie quand elle est jeune, la Monténégrine se flétrit, aussitôt mariée, par l'excès du travail et de la peine; ses traits deviennent durs, son teint se hâle; seule, sa taille conserve cette souplesse élastique et nerveuse qu'on vante particulièrement en elle.

Ajoutons toutefois, pour être juste, que, depuis que le Monténégro a eu l'honneur de se voir admis dans le concert européen, il semble faire quelques efforts pour dépouiller sa vieille sauvagerie : l'influence de la cour de Cettigne commence à se faire sentir dans les hauts districts de la contrée. Il existe aujourd'hui au chef-lieu une école primaire pour les deux sexes, et même un institut supérieur de jeunes filles. La moralité générale, dans ce petit pays, est d'ailleurs à un niveau remarquable, s'il est vrai que la plupart des affaires dont les tribunaux ont à y connaître sont des assassinats commis par vengeance, ou bien, — notez ce point-ci, — des demandes de divorce présentées surtout par les femmes.

Il y a une cinquantaine d'années, deux époux qui voulaient divorcer n'avaient qu'à comparaître par-devant le chef de la commune, tenant chacun le bout d'un mouchoir. Le juge-capitaine tranchait celui-ci d'un coup de *handjar,* et tout était dit. Présentement, la chose implique plus de cérémonie : il faut que les conjoints se rendent à Cettigne, et y exposent par le menu leurs griefs devant la haute cour de justice, laquelle ne prononce son arrêt que sur l'avis conforme de l'évêque (*vladika*).

Disons enfin que l'état de guerre presque permanent où a vécu jusqu'ici le pays n'était pas fait pour favoriser l'émancipation de la Monténégrine; la paix seule, avec ses loisirs réfléchis, serait

capable d'opérer à la longue cette révolution dans les mœurs régionales. Seulement, on se pose cette question : Le *Tsernagorste* est-il à la veille de pendre au croc pour un long temps la vaillante carabine de ses pères? Bien téméraire qui répondrait oui.

Quoique les Slaves du sud et ceux du nord appartiennent à une seule et même famille ethnique, il y a néanmoins entre eux, au double point de vue physique et moral, des différences assez appréciables; l'écart paraît plus sensible encore quand on considère, par exemple, la bonne société russe ou la polonaise. Après l'Américaine, la femme de l'aristocratie russe est, à coup sûr, la plus indépendante qu'il y ait au monde. C'est au point qu'elle ne peut s'empêcher de regarder avec une certaine nuance de pitié cette « pauvre Allemande », sa voisine, dont l'existence lui apparaît toute tissée de labeurs et de servitude. Dans la classe moyenne même, on retrouve quelque chose de ce sentiment superbe et hautain, qui fait que la ménagère bourgeoise croirait sa dignité ravalée si elle s'occupait des détails de son intérieur.

La femme russe de qualité ne vit guère que pour la toilette et le monde. Toute jeune, son unique rêve est de trouver un brillant parti; le mariage pour elle est une loterie où il s'agit de tirer le gros lot, et cela d'autant plus que la vieille fille, en Russie, est, comme nulle part ailleurs au monde, un objet de dédain et de risée. Aussi a-t-on inventé là-bas une recette à la fois ingénieuse et commode : c'est le veuvage fictif. Un beau matin on apprend que mademoiselle une telle, qui n'a pu, comme on dit vulgairement, trouver à se caser, a entrepris un pèlerinage en terre étrangère (généralement à Paris ou à Nice); elle reste absente deux ans, trois ans, ou plus; puis, soudain, elle reparaît dans le cercle de ses connaissances, affublée du titre de veuve. Qui a-t-elle épousé là-bas? Quel a été, entre-temps, son destin? Personne,

dans la bonne société russe, ne s'avise jamais de le lui demander; chacun pense là-dessus ce qu'il veut, mais les bouches demeurent religieusement closes.

Il résulte de là qu'en Russie la question du mariage domine toutes les autres. Les princesses (il y en a autant que d'étoiles au ciel), les bourgeoises, tout le monde enfin, à commencer par les



Types russes.

vénérables popes, s'occupe sans cesse à conjoindre les gens. Il n'est pas jusqu'au paysan, jusqu'au pauvre moujik, qui ne soit contraint de s'en remettre là-dessus aux arrangements pris par le pope. Celui-ci bâcle l'affaire avec la « marieuse », sans même que les parties se connaissent; après quoi l'on avise la jeune fille que, tel jour, à telle heure, elle aura à se rendre à l'église pour y recevoir la bénédiction. Il est à peine besoin d'ajouter que ce courtage matrimonial rapporte aux prêtres de la sainte Russie, et surtout au haut clergé du pays, de fort jolis revenus. Les conjoints veulent-ils ensuite se séparer, c'est encore au digne pope que l'on

confie la conduite de l'affaire, et, bien que le divorce soit interdit dans l'empire des tsars, les hommes de robe réussissent toujours à trouver quelque biais pour tourner la loi. Invariablement, on découvre à point un vice de forme dans l'union ; que dis-je? en prévision de l'avenir, on a bien soin d'en ménager un à l'avance, afin que, plus tard, la besogne soit d'autant simplifiée.

Dans les classes populaires, c'est une autre gamme : l'Orient, là, recommence à montrer le bout de l'oreille. La ménagère bourgeoise vit séquestrée du monde extérieur, et quant au moujik, il dispose brutalement de sa femme, et peut la battre ou la mettre aux arrêts. Par compensation, il règne dans la basse société russe un sens familial des plus développés ; tous les membres d'une maison reconnaissent l'autorité du père, ou, à son défaut, celle du fils aîné, qui le représente. La fille, même mariée, reste toujours dans la dépendance de l'auteur de ses jours ; après la mort de son mari, c'est le père qui a la tutelle des enfants, et la veuve est tenue de réintégrer, avec eux, le logis paternel. La communauté russe, qu'on appelle *mir*, et qui a beaucoup de ressemblance avec la *zadrouga* des Slaves du sud, est une sorte de petit état féodal gouverné par le *staroste* ou ancien, et où le principe de l'asservissement se développe avec toutes les conséquences ci-dessus indiquées.

La Russie, il est vrai, n'en est plus au siècle d'Ivan le Terrible ; l'antique barbarie commence à battre en retraite ; le dogme social, formulé par ces mots : « Je t'aime comme mon âme, et je te bats comme ma fourrure », dogme en vertu duquel le chef de famille, au temps jadis, avait le droit de correction corporelle sur sa femme comme sur sa servante, a perdu aujourd'hui de sa rigueur. L'abolition du servage est venue faire brèche dans la vieille sauvagerie ; le seigneur foncier a cessé de disposer à sa

fantaisie des hommes et des femmes de tout un village; mais, malgré tout, le saint Empire russe est encore loin de cette perfection où nul peuple peut-être n'atteindra jamais.

Le type féminin du pays diffère, selon qu'on le prend, — pour



Femme de la Grande-Russie.

ne parler que des classes populaires, — dans la Grande-Russie ou dans la Petite. La Petite-Russe a plus de vivacité et de feu que sa sœur du nord; on sent qu'elle voit le soleil de plus près. Elle est grande, élancée, avec des yeux bruns remplis d'expression, des cheveux noirs coquettement maintenus par un large diadème; au cou, plusieurs tours de perles; pour vêtement, une chemise blanche brodée, et une longue robe bleue ou à carreaux. La

femme de la Grande-Russie est plus petite de taille, d'une charpente plus grossière, et portée davantage à l'embonpoint; son œil est clair et souriant; sa physionomie, moins fine, reflète surtout une gaieté insouciante qui n'a rien de commun avec la passion. Enfin, la teinte blond-cendré de sa chevelure dénonce son origine plus septentrionale.

Quant à la femme russe du grand monde, on sait qu'elle est généralement belle, et que l'intelligence, chez elle, égale la beauté. Cette élégante excelle à parler les langues étrangères, le français surtout, presque sans accent; elle excelle aussi dans un art tout particulier, celui de la diplomatie. Dans toutes les classes même, on peut l'affirmer, la femme slave est de beaucoup supérieure à l'homme. Aussi les chefs du nihilisme, qui savent bien là-dessus à quoi s'en tenir, n'ont-ils pas manqué de rechercher avant tout des auxiliaires dans le sexe féminin.

L'étudiante, voilà le type le plus curieux que nous présente la Russie. On estime à plus de six cents le chiffre des jeunes femmes qui suivent actuellement les cours de médecine et de philosophie à l'Université de Saint-Pétersbourg. Ce sont, pour la plupart, des filles d'officiers, d'employés de l'État, de boutiquiers, ou de petits nobles de province. Tout en se bourrant la tête d'une infinité de choses qui leur en surchauffent et distendent les parois, elles frayent gaillardement et gaiement avec les étudiants mâles; elles vont avec eux au café, fument le *papiros* odorant, discutent et politiquent à outrance. Celles qui ont dû quitter leurs parents vivent, comme elles peuvent, dans des chambres garnies à bas prix, et pour ainsi dire en promiscuité avec leurs condisciples du sexe barbu. Il est rare, ses études finies, que l'étudiante trouve à se marier, car si elle possède des notions exactes de pathologie ou de chimie, elle est moins ferrée sur le prix du beurre ainsi que sur l'art d'ourler des torchons. Le diplôme, d'un autre côté,

manque généralement de vertus nourricières; la « doctoresse » se consume et s'aigrit, et le nihilisme, qui guette sa proie, n'a qu'à saisir l'instant psychologique pour que cette nécessiteuse, cette solitaire, cette désenchantée, passe, avec armes et bagages, à l'armée de la révolution.

Ne terminons pas cette revue du monde slave sans dire un mot de la Polonaise, le plus brillant spécimen de la race. On sait tous les efforts qu'a faits et que fait encore la Russie pour dénationaliser ce peuple vivace, aux membres violemment disloqués. Rien qu'à Varsovie, il existe six gymnases russes, plus une université, et toutes sortes d'instituts d'enseignement professionnel ou spécial; toute l'instruction publique est aux mains des conquérants, qui ont proscrit des écoles la langue nationale. Néanmoins, la vitalité polonaise persiste, grâce surtout aux salons, qui sont le rendez-vous des savants, des artistes, de toutes les capacités intellectuelles.

La Polonaise est, à bon droit, réputée un idéal de beauté. Son visage, de coupe presque classique, est beaucoup plus gracieux que celui de la Russe, et son élégance est généralement de meilleur aloi. Elle a aussi plus de délicatesse dans les formes, plus de vivacité dans le regard, et un air de noblesse plus réel. Ajoutons qu'elle est également moins inféodée que la femme russe aux modes et au goût parisiens. Varsovie a de vastes et splendides magasins, où la dame polonaise jalouse d'affirmer son indestructible nationalité trouve à se pourvoir de tout à son gré; pelleteries et fourrures notamment constituent un article essentiel du cru, que les produits de provenance étrangère ne peuvent évincer.

Si toute Polonaise bien élevée sait parler français, en revanche, au logis comme en petit comité, elle ne se sert que de sa langue maternelle. Là, point de papillotage, point de poudre jetée aux

yeux ; une dignité aimable et sereine, une intention d'être plutôt que de paraître. Beaucoup plus femme de ménage que la Russe, la Polonaise veille à ce que la maison soit bien tenue et présente un arrangement plein de goût. Même préoccupation du confort à l'extérieur. Allez, un dimanche ou un jour de fête, à Varsovie, vous promener au faubourg de Cracovie : quelle animation de bon ton autour de ces élégantes confiseries, où la belle société se donne rendez-vous, et aux fenêtres desquelles apparaissent les représentants les plus typiques du monde polonais!

Les peuples de souche germanique, au groupe desquels se rattachent aussi les États scandinaves, sont loin, non seulement de former un faisceau uni, mais encore d'offrir une parité de type analogue à celle que présentent en somme les nations de race slave. Le Suédois ne diffère pas moins du Norvégien, et celui-ci du Danois, que l'Anglais ou le Hollandais ne se distingue de l'Allemand. Le Suédois, bien qu'habitant les régions boréales, a l'humeur vive, éveillée, le goût du plaisir et du bien vivre; on l'a surnommé le « Français du Nord. » Parmi tous les idiomes scandinaves, c'est sa langue qui est la plus sonore, la plus riche, la plus poétique, tout à fait en rapport d'ailleurs avec le caractère communicatif et ouvert de celui qui la parle. Le Norvégien, au contraire, est taciturne, concentré en lui-même, avec un grand fonds de religiosité et un certain exclusivisme. Le Danois, lui, tient en quelque sorte le milieu entre ces extrêmes. Stockholm, la Venise du nord, est une cité brillante et joyeuse; Christiania, une cité triste et dormante, toute figée dans les antiques traditions, et où l'on semble encore rêver des vieux *Vikings,* ces « rois de la mer » ; Copenhague enfin, séparée du reste de la terre scandinave par un mince détroit, n'a déjà plus ni le caractère, ni l'originalité typique de ses sœurs.

Entre les particularités de mœurs que présente la Scandinavie du nord, il y a lieu surtout de mentionner la pompe extrême avec laquelle s'attife la mariée suédoise. Pour parfaire son accoutrement compliqué, les familles de toute une commune se cotisent



Norvégienne de Tromsœ.

parfois. Mais le côté le plus curieux de la cérémonie de l'hyménée, c'est la série de scènes que provoque l'entrée des conjoints dans la chambre nuptiale. A ce moment, tous les gens de la noce se partagent en deux camps, d'un côté les célibataires, de l'autre les personnes mariées; et un combat s'engage à qui aura le couple. La lutte finit, bien entendu, par le triomphe des personnes mariées, et le couple profite de leur victoire pour se faufiler dans la chambre. Bientôt après s'y engouffre à son tour la troupe tumultueuse des invités, qui vient recevoir le dernier verre de vin ou de cognac des mains des époux assis sur le bord du lit; après quoi,

le garçon d'honneur déchausse la mariée, et chacun s'en va.

Chez les Norvégiens, on regarde comme une chose essentielle de se marier pendant le premier quartier de la lune : c'est la condition pour que l'union soit heureuse. De plus, la fiancée, la veille de sa noce, met à coucher à côté d'elle un nourrisson mâle, à seule fin que son premier-né soit aussi un garçon. Puis, quand le cortège se rend à l'église ou à une de ces cathédrales en bois, comme il y en a dans les villes du Nord, les musiciens sont priés de faire bien attention à ce qu'une corde de leur violon ne saute pas, attendu que ce serait d'un augure aussi déplorable que si un cheval se mettait à hennir. Enfin, durant la cérémonie, il importe que la fiancée, pour être sûre que tout succédera selon ses désirs, tienne le pied droit un peu en avant de celui du marié, ou bien qu'elle laisse tomber son mouchoir, pour voir si son conjoint le ramassera.

Au logis, l'existence de la Norvégienne est des plus simples et des plus uniformes. La maternité l'emplit tout entière, car l'ambition et l'orgueil de ces paysans du Nord est d'avoir enfants sur enfants; et c'est à qui, parmi la famille, adorera et choiera le plus ces marmots. Cette sollicitude toute patriarcale n'empêche pas la civilisation de fleurir jusqu'au fin fond du septentrion; témoin cette petite ville de Drontheim, qui, bien que située à la latitude du détroit de Behring, n'en possède pas moins toutes les ressources matérielles et morales du centre de l'Europe : des écoles excellentes, des hôpitaux magnifiquement installés, une cathédrale, un théâtre, etc. Que dis-je? Plus au nord encore, à la lisière des glaces éternelles, Tromsœ, la cité de baleiniers, a des magasins parfaitement assortis, à devantures de glace, qui ne dépareraient point une grande ville.

III

Si de ces régions à demi polaires nous redescendons vers le sud, notre tâche devient de plus en plus facile; mais au fur et à mesure aussi décroît l'intérêt de notre sujet. Jusqu'à présent, du moins pour la plupart des lecteurs, les contrées du globe explorées par nous avaient un certain attrait mystérieux qui tenait la curiosité en éveil. Il y avait, ici et là, de vieux voiles à lever, des types étranges à produire en scène, parfois même des énigmes à percer. Désormais nous voici au cœur de l'Europe, coudoyant des figures familières à tous, et rappelant des faits que chacun connaît; de là, pour nous, le devoir d'être bref, et, à une analyse devenue sans objet, de substituer une rapide synthèse.

En Hollande, comme en Angleterre, on ne s'accommode pas de ce casernement qui est, de plus en plus, la condition d'existence dans nos villes surpeuplées de l'Europe moyenne. Chaque famille a sa maison, et l'espèce de promiscuité qui nous plaît serait jugée chose intolérable. Je n'apprendrai rien à personne en disant que la première vertu d'une Hollandaise, c'est la propreté. Des pieds à la tête, tout le logis reluit; pas un atome de poussière nulle part; partout des tapis et des paillassons.

Cette constante préoccupation de la netteté extérieure, jointe à une égale sollicitude pour les autres parties du confort, y compris celui de la table, laisse peu de place aux soucis d'autre genre. Même dans les grandes maisons, les distractions de l'ordre intellectuel sont toujours reléguées au second rang; le théâtre n'est qu'un accessoire; la musique, on la cultive infiniment moins que les tulipes, et on lit un peu au hasard. Cela n'empêche pas l'esprit de s'échapper sur des horizons singulièrement vastes; il n'y a peut-être pas une famille dont un ou plusieurs membres n'aient

été ou ne soient au delà des mers, dans les colonies de la Néerlande. Aussi les noms exotiques des villes de l'empire du Milieu ou des îles de l'archipel Malais résonnent-ils couramment dans les entretiens; on parle avec calme et sérénité de celui qui, provisoirement, court, là-bas, du Japon à Java, de Java au Brésil, pour revenir plus tard au pays se délasser de ses pérégrinations dans une douce et apathique insouciance.

Michelet a fait, du reste, en peu de mots, une pittoresque peinture de la vie et de la maison des classes inférieures de la Néerlande : « Quelle maison ! Très pauvre souvent, toujours très bonne : une chaumière avec sa cigogne et ses nids d'hirondelles, la simple barque, la grosse barque ventrue de Hollande dont rient les sots. Elle n'en va pas moins, cette barque, au complet (mari, femme, enfants, chiens, oiseaux); elle va, lente et paisible, par les mers les plus dangereuses : petit monde harmonique, si content de lui-même qu'il se soucie peu d'arriver. »

De l'autre côté du canal tempétueux que bornent, à l'est, les dunes hollandaises, nous trouvons une nation toute autre : c'est l'Angleterre. Cette dominatrice des océans, cette maîtresse, ou peu s'en faut, des deux mondes, dont l'ambition n'est jamais satisfaite, et qui à une taille de naine joint des bras démesurément longs, est bien le peuple le plus typique qu'il y ait en Europe. Autant ses visées sont expansives, autant son allure paraît réservée, son humeur froide et impénétrable, sa fierté dédaigneuse et chagrine. Ce n'est là pourtant qu'une attitude, qu'une sorte de masque dont, spontanément, l'Anglais se couvre vis-à-vis de l'étranger. Cette morgue excentrique et hautaine est une face qu'il montre surtout en voyage, et qu'il retourne volontiers chez lui. Néanmoins, la *high life* britannique conserve toujours quelque chose de contraint, de raide, une « respectabilité » qui ne res-

semble guère aux us et coutumes mondains des autres pays de l'Occident.

Tout, dans cette société, est réglé. La « saison » à Londres dure trois mois, pas une heure de plus ni de moins; c'est à la jeune



Lady et Baby.

dame, à la beauté professionnelle, comme on dit là-bas (*professional beauty*), à mettre à profit, pour son plus grand bien, ce laps de temps; c'est aux *misses* à l'œil pers de conduire vaillamment la campagne dont le terme est fixé d'avance. Pour la vie de famille anglaise, on la connaît de reste, et ce n'est pas là que le bon ton perd ses droits. Je ne sais plus quel écrivain anglais a dit en termes excellents : « La femme anglaise mange avec calme, se remue avec calme, cause avec calme, lit avec calme; il n'y a de différence qu'en ceci, que cela se passe tantôt dans une petite chambre, tantôt dans un grand salon, tantôt devant une petite

table, tantôt devant une grande, tantôt entre deux bougies, tantôt sous le lustre de vingt candélabres. En cela seulement, on peu distinguer le grand monde du petit. »

L'Allemande, douce, bonne, active, avec un fond d'héroïsme latent, est peut-être, en ce monde imparfait, un des types les moins défectueux de la femme. Elle est excellente ménagère, et s'en vante. N'est-ce pas un de ses congénères, Hedwig Dohm, qui lui prête ce plaisant *Credo?* « Moi, madame Schulz, je crois de toute mon âme et de toutes mes forces en moi, en ma cuisine, en la chambre de mes enfants, en ma buanderie, en mon séchoir et en ma machine à coudre. Je crois que si le bon Dieu prenait femme, c'est moi seule, et non une autre, qu'il voudrait avoir; quiconque se permettra d'en douter mérite d'être rôti à petit feu. »

Cela n'empêche point la femme allemande de mordre, aussi volontiers que la Russe, au fruit coriace de la science abstraite, et de marier l'art culinaire aux spéculations de la métaphysique. Elle passe aussi pour la plus constante des amantes et la plus fidèle des épouses, et l'on connaît le parallèle que voici : « La Française se marie par calcul, l'Anglaise parce que c'est l'usage, l'Allemande par amour. La Française aime pour la durée de la lune de miel, l'Anglaise pour la vie, l'Allemande pour l'éternité. La Française a de l'esprit et de l'imagination, l'Anglaise de l'intelligence, l'Allemande du sentiment. La Française vous offre une rose, l'Anglaise un dahlia, l'Allemande un myosotis (*vergiss mein nicht*). La supériorité de la Française est dans la langue, celle de l'Anglaise dans la tête, celle de l'Allemande dans le cœur. »

Toutefois, entre toutes les femmes de la terre, c'est à la Suissesse que revient la palme. Il y a certainement, dans les cantons helvétiques, une moyenne intellectuelle et morale supérieure à



Type féminin de l'Allemagne du Sud.

tout ce qu'on trouve dans le reste de l'Europe. Plus d'une simple servante, plus d'une ouvrière de Genève ou de Zurich, a une ouverture d'idées et un fonds solide d'instruction qu'on chercherait en vain chez nos dames du monde qui s'en font le plus accroire.



Jeune Allemande de la Lusace.

Sans prétendre aligner ici une série de figures que ne saurait contenir ce cadre restreint, je me bornerai à quelques traits généraux.

« Les femmes, dit avec raison un publiciste des bords du Léman, forment une partie très importante de la société genévoise. Les mœurs leur ont donné une haute position, et elles la maintiennent par la vertu et le savoir. Elles savent s'honorer réciproquement ; elles se soutiennent, et ignorent les vanités et les compétitions qui, ailleurs, mettent leur sexe à la discrétion des hommes. »

Ajoutons qu'une éducation soignée, l'habitude des fortes lectures, en font au moins les égales de leurs maris; elles ont, comme ceux-ci, une volonté arrêtée, un caractère décidé, des vues précises. Elles aiment les luttes intellectuelles, se pressent aux amphithéâtres, et se passionnent pour tous les problèmes sociaux. Dans l'éducation des filles, elles visent au solide, s'adressent à la raison et à la conscience, et les cours publics, qui abondent, achèvent de faire lever le germe qu'elles ont déposé dans l'âme de l'enfant.

Dans le pays de Vaud, où les mœurs sont moins austères, et où vit une démocratie agricole peut-être sans seconde en Europe, ce qui frappe, c'est une sorte d'alliance harmonieuse entre le travail et le plaisir. Dans cette contrée, l'aisance est générale, la race débordante de sève et de vigueur. Chaque dimanche, il y a fête dans quelque village. La belle Vaudoise, aux yeux brillants, aux cheveux blonds, à la taille riche et pleine de souplesse, prend gaillardement sa part des réjouissances, et danse comme nulle autre fille sous le soleil. En revanche, une fois mariée, elle développe de solides vertus. Tout entière à son mari, à ses enfants, à son intérieur, ménagère économe autant qu'avisée, elle gouverne d'autant plus résolument la maison qu'elle a le sentiment de sa responsabilité, et ne cesse jamais de réagir contre les tendances matérialistes qui, en bas de l'échelle sociale, n'entraînent que trop l'homme vers le cabaret.

Dans les hautes vallées des montagnes, telles que, par exemple, le val des Ormonts ou la Gruyère fribourgeoise, la vie uniforme et solitaire laissant volontiers la pensée se replier sur elle-même, femmes et hommes emploient les longs loisirs de l'hiver à s'instruire et à lire; chaque village a sa bibliothèque, et les livres circulent de chalet en chalet. L'été venu, recommencent les poétiques migrations de pâtis en pâtis. Les saines et robustes ber-

gères reprennent la chemise à gorgerette et le cotillon, et, avec leurs bêtes aux tintantes clochettes, gravissent les sentiers de l'alpe parfumée. Tel est, avec des variantes diverses, d'un district à un autre, le train tour à tour urbain et champêtre de la vie helvétique. A part certains cantons, ou plutôt certaines parties de cantons, attardées encore dans l'ignorance et dans la routine, on



TYPES SUISSES :
Lucerne. Neuchâtel. Argovie. Schwitz. Vaud.

peut dire que la Confédération helvétique constitue une petite société harmonieuse, bien équilibrée, où la femme a toujours un rôle salutaire et relevé.

Plus riche en couleurs, en effets d'optique, le monde latin pur est loin d'offrir la même vigueur de tempérament et une pareille sérénité de traits. L'élément féminin, particulièrement, a chez lui quelque chose d'ondoyant qui déçoit le regard et l'appréciation. Les nerfs jouent le rôle dominant, le caprice fait loi, avec l'en-

gouement, et il n'y a ici de constant que l'inconstance. Cette race impressionnable et légère a, de tous temps, payé cher ses défauts et même ses brillantes qualités artistiques; néanmoins elle se sauve toujours par les endroits mêmes qui devraient la perdre.

En dépit du fond qui leur est commun, les peuples issus de cette souche latine ne sont pourtant nullement identiques par les mœurs et par le train de vie. Les groupes les plus rapprochés, les plus confondus géographiquement, ne laissent pas de se distinguer entre eux. C'est ainsi que le Portugais diffère très sensiblement de l'Espagnol. La femme lusitanienne, pour nous renfermer dans notre sujet, est moins vive, moins remuante, moins en dehors que sa voisine; elle aime mieux son intérieur que la rue; bref, c'est au fond une bonne bourgeoise qui s'accommode peu de la vie à grand bruit. En Portugal, il existe une classe moyenne très nombreuse, ni riche ni pauvre, ayant des goûts foncièrement modestes, et ne recherchant pas même le confort. Au logis, il n'y a que l'indispensable : des sièges de bois simples, des tables, des lits, quelques étagères, composent d'ordinaire tout l'aménagement. Quant aux murs, ils sont aussi nus que ceux de ces froides et vieilles cathédrales où la pieuse senora aime tant à prier. Le peuple, cependant, est musicien; un voyage par les campagnes portugaises est littéralement une joie pour l'oreille; les chants rustiques des travailleurs y emplissent l'air de douces résonnances qui, longtemps après, vous reviennent comme un écho lointain de l'Arcadie.

Lisbonne, la grande cité, si splendide à voir des bords du Tage, avec le merveilleux bassin de sa baie, son ciel d'azur, sa mer aux scintillements argentés, Lisbonne, en sa qualité de capitale, fait naturellement exception dans le tableau. Ses femmes, les plus belles qu'il y ait du Minho à l'Algarve, sacrifient avec ardeur à la mode. On a remarqué que, vieillies et fanées, elles conservent

un reflet marmoréen qui leur donne une vague ressemblance avec ces chefs-d'œuvre antiques sur lesquels les siècles ont mis leur vernis.

Et l'Espagnole, que vous en dirai-je? Que vous la preniez à



Espagnoles de Grenade.

Grenade, à Séville, à Malaga, à Madrid ou à Barcelone, c'est toujours, sauf différence dans la frappe, un type accompli de beauté. La Grenadine, particulièrement, a une façon de porter la mantille qui vaut à elle seule un poème. Un vieux proverbe espagnol dit : « A quien Dios le quiso bien, en Grenada le dio de comer! — A celui que Dieu aime, il accorde de vivre à Grenade! » — Il suffit de franchir le vieux pont et d'aller vers les hauteurs de l'Alhambra, pour se convaincre que le dicton ne ment pas. Là résonne

un concert éternel de mandolines et de *zembombas;* on dirait que toute la terre est en liesse. Avec quelle grâce le ménestrel le plus dépenaillé se drape dans son manteau de guenilles ! Quels regards radieux il jette sur le cercle où la vierge andalouse, toute pantelante sous son corsage de velours, danse un *fandango* inspiré ! A Séville, c'est bien mieux encore. Cette « cité du vin et des chants » ne paraît exister que pour la joie. La Sévillanne, avec sa *mantilla de tira*, est la plus irrésistible des sirènes de toutes les Espagnes. « Quand je vais par les rues avec ma mantille, chante la séductrice, tous les cœurs sont à moi, tous les regards volent vers moi, et si je rencontre un *Franchute* (Français), le voilà qui flambe, la tête lui tourne, et il faut qu'il dise ses litanies ! »

Plus au sud encore, Malaga, la ville des jasmins et des orangers, que lèche la mer de Gibraltar, nous offre un type féminin tout à part, avec un teint plus foncé que dans le nord, des sourcils extrêmement touffus, des cils d'une longueur à n'en plus finir, comme pour tamiser l'éclat extraordinaire des prunelles. Là, tout près de la côte d'Afrique, l'élément arabe a davantage influé sur la race. Les maisons elles-mêmes ont l'empreinte moresque ; dans les cours pleines de fraîcheur, où murmurent des jets d'eau, on fait de la musique et l'on danse du matin au soir :

Echame, niña bonita,
Lágrimas en tu pañuelo,
Y los llevaré á Madrid
Que los engarze un platero.

« O ma mignonne, ô ma charmante, donne-moi de tes larmes dans ton mouchoir; je les veux porter à Madrid, pour qu'un orfèvre me les enchâsse. »

Son tus labios dos cortinas,
De terciopelo carmesi ;



Vénitienne.

Entre cortina y cortina
Estoy esperando el « sí. »

« Tes lèvres sont semblables à deux rideaux de velours cramoisi ; entre ces deux rideaux j'attends un « oui » de toi. »

Ainsi chante, en s'accompagnant de la guitare, le jeune amou-



Romaines.

reux à la senora aux regards d'escarboucle, qui écoute, rêveuse, du haut de son balcon.

Fuyons, lecteur; dérobons-nous vite à ces enchantements, dont l'envers, d'ailleurs, si l'on vous le montrait, n'est pas beau à voir!

Voici l'Italie, encore une terre où de grands yeux noirs vous

dardent leur éclair, la terre du Dante et de Béatrice, de la Fornarina et de Raphaël, du Titien et de sa « belle » anonyme; le pays d'Éléonore et du Tasse. N'allez point toutefois faire une confusion. En dépit de ces divinisations, qu'il faut mettre uniquement sur le compte de l'art et de la poésie, l'Italien n'a rien moins que le culte religieux du beau sexe.

« Chi ha moglie, ha doglie » — « Qui femme a, douleur a », dit le Transalpin. Il dit aussi, ne vous en déplaise : « La donna è come la castagna, de fuori è bella, e dentro è la magagna » — « La femme est comme la châtaigne; l'extérieur promet, le dedans ne vaut rien. » Sans compter les proverbes suivants, particuliers aussi à la Péninsule : « Quand une femme est à marier, elle a sept mains et une langue; une fois mariée, elle a sept langues et une main »; — « Deux femmes et une oie font autant de bruit que toute une halle »; — « Donne, asini e noci vogliono le mani atroci »; — « Avec les femmes, les ânes et les noix, il faut avoir le poignet solide. »

J'en passe, des plus irrévérencieux.

L'Italienne est, en général, un être passif, subissant l'inspiration du moment, dépourvu d'énergie, et assez incapable de renoncement. La vie est si belle, sous ce ciel soleillé qui amollit les ressorts de l'âme et donne une certaine langueur à l'esprit! Rien de plus insipide que le train d'existence d'une famille italienne, à Venise, par exemple, ou dans quelque autre ville silencieuse et déchue de la Péninsule.

Vue à travers la poésie des écrivains idéalistes, Chateaubriand, Lamartine, George Sand, ou sous le pinceau de Léopold Robert, la plèbe italienne, des champs ou de la grève, a dans les traits et dans l'extérieur je ne sais quoi de majestueux et de noble qui n'exclut point un air de souffrance. La peinture est vraie pour certains districts, par exemple les villages des monts de la Sabine

et ceux des marais Pontins; elle ne l'est plus si l'on regarde les grandes cités tumultueuses et sans cesse affairées, telles que Gênes et Naples. Là éclate, — et à Naples surtout, — une gaieté sonore et fébrile, qui n'est souvent qu'une façon de s'étourdir sous l'é-



Paysannes normandes.

treinte implacable de la misère. Il y a telle ruelle du quartier Sainte-Lucie où un étranger n'ose pas pénétrer, tant l'aspect en est répugnant et hideux. M. Fucini, un Italien, dit y avoir vu dans une même chambre une vingtaine de personnes de tout sexe, couchant sur des poignées de jonc et quelques haillons, ne vivant que d'escargots, de châtaignes bouillies. Il dit aussi avoir visité

la fameuse grotte *alle Rampe di Brancaccio,* où quarante familles, soit deux cents personnes, y compris des enfants « à qui les rats avaient mangé un œil ou le bout du nez », croupissaient entassées dans l'ordure; dans cette sorte de caverne ossuaire, « une hyène mourrait d'axphyxie et d'épouvante. »

Le touriste, lui, ne soupçonne rien de tout cela; il passe près de ces « trous à crocodiles » pour aller, sur les terrasses de Sorrente et les monts d'Amalfi, respirer l'arome des citronniers et des roses sauvages. Puis, la « botte » une fois explorée, il revient chez lui tout enchanté de ce défilé de types féminins : il a vu la douce Milanaise au galbe régulier et aux formes pleines, la traîtresse Vénitienne au regard moite et chargé de caresses, l'excellente Florentine au visage fin et à l'exquise distinction de tournure, la Romaine enfin, grave et sculpturale, et peut-être aussi ces fières Calabraises au teint basané, qui, le soir, au bruit des timbales et des castagnettes, dansent et chantent près des corbeilles pleines, quand c'est la saison des vendanges ou de la cueillette des olives.

En deçà des Alpes, c'est autre chose. Là, les adorations d'un peuple avant tout galant, spirituel, d'humeur facile et aimable, ont de longue main créé autour de la femme je ne sais quelle atmosphère capiteuse, où voltigent tous les parfums des deux mondes. Et le vrai type de la femme française, ce n'est, bien entendu, ni la Provençale, ni la Picarde, ni la Bretonne, ni la Normande, c'est la Parisienne. Dieu me garde de prétendre en esquisser le portrait; ce serait vouloir embrasser l'onde fluide. J'aime mieux rappeler quelques aphorismes, dont le lecteur appréciera la portée. « Il faut convenir, a écrit Voltaire, que Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes »; et il ajoute : « Il y a tant de sortes d'amour, qu'on ne sait comment s'y prendre

pour le définir. » Pascal, lui aussi, appelle l'amour un grand « je ne sais quoi », et il fait remarquer avec raison que si le nez de Cléopâtre eût été un tantinet plus court, cela eût changé toute la face du monde. La Rochefoucauld, au contraire, croit qu'il n'y a qu'une sorte d'amour, mais qu'il en existe « mille copies » différentes, et il nous burine cette maxime, qui n'est pas la plus terrible de son livre : « Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées, et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. »

La coquetterie ! Serait-ce donc ici notre mot final ? Pourquoi pas, s'il est vrai, comme l'assure le grand moraliste, que la coquetterie est le fond de la femme ?

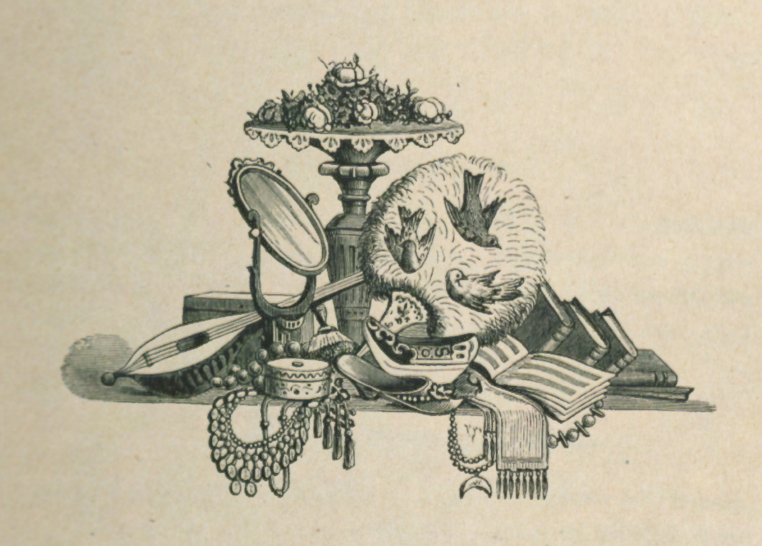




TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Au Caucase.

CHAPITRE II

Dans l'Asie antérieure.

CHAPITRE III

Du Tigre aux monts de l'Afghanistan.

CHAPITRE IV

Dans l'Inde.

CHAPITRE V

A travers l'Indo-Chine et l'archipel Malais.

CHAPITRE VI

La Chine et le Japon.

CHAPITRE VII

Dans le monde océanien austral.

CHAPITRE VIII

De San-Francisco au cap Horn.

CHAPITRE IX

A travers le continent mystérieux.

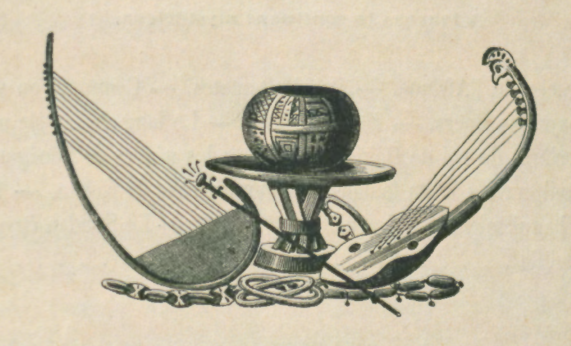
CHAPITRE X

Des cataractes du Nil au Maroc.

CHAPITRE XI

En Europe.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



JOUVET ET CIE, ÉDITEURS

PARIS, 45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

LES MERVEILLES DE L'INDUSTRIE, ou Description populaire des procédés industriels depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Louis FIGUIER. 4 forts volumes grand in-8° jésus, illustrés de 1404 gravures dessinées et gravées par les meilleurs artistes. — L'ouvrage complet, broché, **40** fr.

Chaque volume se vend séparément, broché	10 fr.
Relié en toile rouge avec plaques or.	13
— — — tranches dorées.	14
Relié en demi-chagrin, tranches jaspées	14
— — — dorées.	15

TOME Ier : le verre et le cristal; les poteries, les faïences et les porcelaines; le savon, les soudes et les potasses; le sel; le soufre et l'acide sulfurique. 413 grav.

TOME IIe : le sucre, le papier, les papiers peints, les cuirs et les peaux; le caoutchouc et la gutta-percha; la teinture. 330 gravures.

TOME IIIe : l'eau; les boissons gazeuses; le blanchiment et le blanchissage; le phosphore et les allumettes chimiques; le froid artificiel; l'asphalte et les bitumes. 300 gravures.

TOME IVe : le pain et les farines; les fécules et les pâtes alimentaires; le lait et ses produits; le vin, le cidre, la bière, l'alcool et la distillation; le vinaigre, les huiles, les conserves alimentaires, le café et le thé. 367 gravures.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE, ou Description populaire des inventions modernes, par Louis FIGUIER. 4 forts volumes grand in-8° jésus, illustrés de 1817 gravures dessinées et gravées par les meilleurs artistes. — L'ouvrage complet, broché, **40** fr.

Chaque volume se vend séparément, broché	10 fr.
Relié en toile rouge avec plaques.	13
— — — tranches dorées	14
Relié en demi-chagrin, tranches jaspées.	14
— — tranches dorées.	15

TOME Ier : Machine à vapeur; Bateaux à vapeur; Locomotives et chemins de fer; Locomobiles; Machine électrique; Paratonnerres; Pile de Volta; Électro-Magnétisme. 400 gravures.

TOME IIe : Télégraphie aérienne, électrique et sous-marine; Câble transatlantique; Galvanoplastie; Dorure et argenture électro-chimiques; Aérostats; Éthérisation. 357 gravures.

TOME IIIe : Photographie; Stéréoscope; Poudres de guerre; Artillerie ancienne et moderne; Armes à feu portatives; Bâtiments cuirassés; Drainage; Pisciculture. 612 gravures.

TOME IV : Éclairage; Chauffage; Ventilation; Phares; Puits artésiens; Cloche à plongeur; Moteur à gaz; Aluminium; Planète Neptune. 448 gravures.

CONTES BLEUS, par Édouard LABOULAYE, de l'Institut. Un beau volume in-8° raisin, illustré de plus de 200 gravures dessinées par YAN' DARGENT, gravées par les meilleurs artistes. — Broché, **10** fr. ; relié, **14** fr.

NOUVEAUX CONTES BLEUS, par Édouard LABOULAYE, de l'Institut. Un beau volume in-8° raisin, illustré de 120 gravures dessinées par YAN' DARGENT, et d'un magnifique portrait gravé sur acier. — Broché, **10** fr. ; relié, **14** fr.

HISTOIRE FANTASTIQUE DU CÉLÈBRE PIERROT, par Alfred ASSOLANT. Un beau volume grand in-8° raisin, illustré de 100 gravures sur bois dessinées par YAN' DARGENT. — Broché, **7** fr. ; relié, **11** fr.

LES PETITS ÉCOLIERS dans les cinq parties du monde, par Élie BERTHET. Un magnifique volume in-8° raisin, illustré de grandes compositions par Émile BAYARD, et de nombreuses vignettes placées dans le texte. — Broché, **7** fr. ; relié en toile avec plaques or, **10** fr. ; relié demi-chagrin doré, **11** fr.

LES PETITES ÉCOLIÈRES dans les cinq parties du monde, par Élie BERTHET. Ouvrage couronné par l'Académie française. Un magnifique volume in-8° raisin, illustré de 104 vignettes sur bois, dessinées par FERDINANDUS, GOSSELIN, SCOTT, ZIER, et gravées par MÉAULLE. — Broché, **7** fr. ; relié en toile avec plaques or, **10** fr. ; relié demi-chagrin doré, **11** fr.

MÉTAUX, MINES, MINEURS, et industries métallurgiques, Par Émile WITH, ingénieur civil. Un beau volume in-8° raisin, illustré de 192 gravures par les meilleurs artistes. — Broché, **10** fr. ; relié, **14** fr.

VOYAGE AU FOND DE LA MER, par DE LA BLANCHÈRE. Un beau volume grand in-8° raisin, illustré de nombreuses vignettes placées dans le texte, et de 16 magnifiques gravures imprimées en couleur. — Broché, **10** fr. ; relié, **14** fr.

LES MARINS, par MM. Édouard GŒPP et Henri de MANNOURY D'ECTOT. 2 beaux volumes in-8° raisin, ornés de 47 portraits, 9 dessins de navires, et 24 gravures hors texte. — Brochés, **14** fr. ; reliés en demi-chagrin, tranches dorées, **22** francs.

NOUVEAU CABINET DES FÉES, par L. BATISSIER. Un beau volume in-8° raisin, illustré de nombreuses vignettes sur bois par FOULQUIER. — Broché, **10** fr. ; relié, **14** fr.

LES ARCHITECTES DE LA NATURE. Nids, tanières et terriers, d'après J.-G. Wood, célèbre naturaliste anglais, par Hippolyte Lucas. Magnifique publication illustrée de plus de 200 vignettes placées dans le texte et de 20 grandes gravures tirées à part. Un beau volume grand in-8° jésus. — Broché, **10** fr.; relié, **14** fr.

PAUL ET VIRGINIE, suivi de la **Chaumière indienne**, par Bernardin de Saint-Pierre. Nouvelle édition, illustrée de 7 portraits gravés sur acier, de 28 grands bois tirés à part, et de plus de 450 vignettes dans le texte, d'après les dessins de Tony Johannot, Meissonier, Français, Isabey, etc., et d'une carte de l'île de France. Un beau volume in-8° jésus. — Broché, **15** fr.; relié, **20** fr.

PHYSIOLOGIE DU GOUT, par Brillat-Savarin. Nouvelle édition, précédée d'une Introduction par Alphonse Karr, illustrée par Bertall de plus de 200 gravures placées dans le texte, et de 7 gravures sur acier tirées sur papier de Chine. Un magnifique volume grand in-8° jésus. — Broché, **15** fr.; relié, **20** fr.

AUGUSTIN THIERRY. Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Un beau volume grand in-8° jésus, illustré de 35 gravures sur bois tirées à part. — Broché, **10** fr.; relié, **14** fr.

HISTOIRE DE LA MAGIE ET DE LA FATALITÉ à travers les temps et les peuples, par P. Christian. Un beau volume grand in-8°, illustré par M. Émile Bayard d'un grand nombre de gravures placées dans le texte, et de 16 grands bois tirés sur fond chine. — Broché, **10** fr.; relié, **14** fr.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE. Nouvelle édition, résumé général des Voyages de découvertes de Magellan, Bougainville, Cook, la Pérouse, Duperré, Dumont d'Urville, Laplace, Baudin, etc.; publié sous la direction de M. Dumont d'Urville, accompagné de 45 gravures sur acier et de 2 cartes. 2 volumes grand in-8° jésus. — Brochés, **30** fr.; reliés, **38** fr. ou **40** fr.

VOYAGE DANS LES DEUX AMÉRIQUES, par Alcide d'Orbigny. Nouvelle édition, revue et augmentée de renseignements exacts sur les différents États du nouveau monde, la Californie, le Mexique, Cayenne, Haïti, etc. Un volume in-8° jésus, illustré de 28 gravures et de 2 cartes. — Broché, **15** fr.; relié, **19** fr. ou **20** fr.

VOYAGE EN ASIE ET EN AFRIQUE, par Eyriès. Nouvelle édition, augmentée des récits des plus récents voyages dans l'intérieur des terres, par M. Alfred Jacobs. Un volume in-8° jésus, illustré de 25 vignettes sur acier et de 2 cartes. — Broché, **15** fr.; relié, **19** fr. ou **20** fr.

HISTOIRE DE PARIS ET DE SES MONUMENTS, par DULAURE. Édition refondue et complétée jusqu'à nos jours, par L. BATISSIER. Un volume grand in-8° jésus, orné de 52 vues sur acier et d'un plan de Paris. — Broché, **20** fr. ; relié, **26** fr.

ROME ANCIENNE ET MODERNE, par M. MARY LAFON. Un fort volume in-8° jésus, illustré de 24 gravures sur acier, d'un plan et d'une vue générale de la ville de Rome. — Broché, **20** fr. ; relié, **26** fr.

HISTOIRE DE VENISE, depuis sa fondation jusqu'à la défense du président Manin, par Léon GALIBERT. Un beau volume grand in-8° jésus, orné de 23 vignettes sur acier et d'une magnifique vue de Venise. — Broché, **18** fr. ; relié, **24** fr.

HISTOIRE DE L'ART MONUMENTAL DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE, suivie d'un **Traité de la peinture sur verre**, par L. BATISSIER. Un magnifique volume grand in-8° jésus, orné d'un grand nombre de vignettes sur bois et de 4 planches de vitraux gothiques en couleur. — Broché, **20** fr. ; relié, **26** fr.

HISTOIRE DE L'ALGÉRIE ANCIENNE ET MODERNE, depuis les premiers établissements des Carthaginois jusqu'en 1853, par M. Léon GALIBERT, ornée de 24 vignettes sur acier, de vignettes sur bois dessinées par RAFFET, de 12 costumes coloriés et d'une carte de l'Algérie. Un beau volume grand in-8° jésus. — Broché, **18** fr. ; relié, **24** fr.

HISTOIRE DE NAPOLÉON, par M. DE NORVINS, illustrée par RAFFET. Un beau volume grand in-8° jésus, orné de 26 gravures sur acier, de 16 grands bois de page, de plus de 550 vignettes placées dans le texte, et d'une carte des expéditions de Napoléon. — Broché, **18** fr. ; relié, **24** fr.

LA RUSSIE ANCIENNE ET MODERNE, par MM. Charles ROMEY et Alfred JACOBS. Un beau volume in-8° jésus, illustré de 18 gravures sur acier. — Broché, **18** fr. ; relié, **24** fr.

MUSÉE HISTORIQUE DE VERSAILLES, contenant les tableaux remarquables des galeries de Versailles, 56 planches sur acier, avec un texte explicatif, par M. Henri MARTIN, de l'Académie française. Un splendide volume in-4°, relié en demi-chagrin, tranches dorées, **30** fr.

AVIS. — Toute demande accompagnée du prix des ouvrages en mandat ou timbres-poste de 15 centimes est envoyée franco.

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué.



Imp. Lemercier et Cie rue de Seine 57 Paris.


UNIV. OF MD. COLLEGE PARK
3 1430 00857473 5

